N° 926 48e Année T. CCLXXIII 15 Janvier 1937

MERCVRE

DE

FRANCE

Paraît le 1er et le 15 du mois

FONDATEUR ALFRED VALLETTE
DIRECTEUR GEORGES DUHAMEL



PRIX DU NUMÉRO

France, 6 fr. — Étranger: 1/2 tarif postal, ***6 fr. 75;*** plein tarif, ***7 fr. 50***

XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

PARIS-VIe

H. de VRIES DE HEEKELINGEN

ISRAËL

Son passé - Son avenir

Un volume in-16. . . . . 15 fr.

A.-E. MOULIN

LE GRAND AMOUR DE FOUCHÉ

Ernestine de Castellane

Un volume in-8 écu, illustré. . . . . 20 fr.

A.-B. MARFAN

FIGURES LAURAGAISES

Nouvelle édition revue et augmentée

Le Catharisme, La Guerre des Albigeois et Saint Pierre Nolasque - Martin Dauch Sophie de Soubiran - Le Général Laperrine

Un volume in-16. . . . . 15 fr.

Louis ELBÉ

LA CRISE MORALE DEVANT LA SCIENCE MODERNE

Édition revue et augmentée de

Les Postulats spiritualistes devant la science moderne

Un volume in-16. . . . . 15 fr.

Norbert CASTERET

AU FOND DES GOUFFRES

Un volume in-16, illustré. . . . . 15 fr.

LÉON RIOTOR

JACQUES CARTIER
ET LE
VOYAGE AU CANADA

Chronique de la Nouvelle-France

I. — Maître Jacques, navigateur du Roy;

II. — Champlain, Papineau et les Anglais;

III. — Une excursion idéologique aux bords de Saint-Laurent.

vol., avec illustrations du temps, cartes et portraits. . **15 fr.**

.e *même*, grands papiers.

OFFICIERS MINISTÉRIELS

Ces annonces sont exclusivement reçues par M. CLAUDE, 6, rue Vivienne.

Vente au Palais, Paris, 14 Janvier 1937, 2 heures en un lot **GRAND IMMEUBLE** DE RAPPORT à **BOULOGNE-BILLANCOURT** (Seine) avenue de la Reine, 31, élevé de rez de chaussée, et 6 étages carrés, avec 7e lambrissé. Contenance 354 mètres environ. Revenu brut : 37.220 francs environ, plus deux grands appartements libre de location. Mise à prix : **300.000 francs**. S'adresser à Me PLAIGNAUD, avoué à Paris, 14, rue des Pyramides, Vitry, notaire à Boulogne-Billancourt (Seine) et à Me FERRAND, administrateur judiciaire, à Paris.

NOTES SUR
L'ESPRIT ENCYCLOPÉDIQUE

—

Bien que le mot d'Encyclopédie ait pénétré dans notre langue au début du XVIe siècle et que, depuis, l'idée n'ait point cessé de hanter les cervelles savantes, c'est avec le grand ouvrage entrepris, vers 1750, par Diderot et ses collaborateurs que la fièvre encyclopédique s'est répandue vraiment par le monde.

Que le dessein secret des encyclopédistes soit gouverné par une profonde pensée politique, nul ne songe à le nier et toute l'histoire de l'époque en porte témoignage. Mais les conditions politiques se sont vingt fois transformées par la suite, et l'esprit encyclopédique a continué de vivre, de chercher sa voie et de faire son œuvre. Il répond, n'en doutons pas, à des soucis qui dépassent de beaucoup toute querelle politique. A compter d'un certain moment, les hommes ont compris que, le trésor du savoir devenant trop pesant, trop confus, trop disparate, les spécialistes risquaient de s'isoler dans leur spécialité, d'y perdre la vue du monde et de labourer vainement un champ stérile, sans accès et sans issue.

Toute œuvre encyclopédique est donc, en principe, une œuvre de liaison, de synthèse et d'information mutuelle. Elle convie les spécialistes à de fécondes communions. Elle vise à supprimer, dans la mesure du possible, le caractère esotérique dont toute science est menacée par son jeu même et son succès. Elle met enfin à la portée de gens instruits des notions à demi digérées et donc facilement assimilables.

Cette méthode, désormais nécessaire, ne va pas sans quelque danger. Un bon ouvrage encyclopédique enseigne aux esprits bien faits à remonter jusqu'aux sources, à rechercher les œuvres originales, somme toute à travailler. En revanche il peut abuser les sots, leur donner le sentiment que le savoir est tout simple et s'acquiert à peu de frais. Il fait donc, selon les cas, tantôt du bien, tantôt du mal. Et c'est sans doute pourquoi j'attends toujours avec une impatiente curiosité les tomes de l'Encyclopédie française, dont cinq sont déjà parus.

Je pense qu'au regard du public l'idée d'encyclopédie s'est, pendant le XIXe siècle, confondue progressivement avec l'idée de répertoire ou de dictionnaire. Que demande le travailleur intellectuel quand il ouvre un dictionnaire? Il demande un renseignement et une certitude. Le dictionnaire encyclopédique, pour répondre justement à notre appel, doit répondre sans passion et même sans hésitation, d'une voix ferme et anonyme. Nous lui demandons des notions sommaires et positives, purgées, dans la mesure du possible, de tout venin critique. Nous lui demandons des définitions rigoureuses et non pas les éléments d'un débat. Sans doute, le lecteur instruit sait-il que les articles du dictionnaire encyclopédique sont signés et que l'on peut découvrir le nom et la qualité de leur auteur. Derrière le texte volontairement impersonnel, le lecteur attentif distingue le visage d'un homme; il perçoit des opinions contenues, des réserves critiques informulées. Mais ce qu'il cherche lui-même en un tel ouvrage, c'est une lumière sèche et pure, de la connaissance recuite et pour ainsi dire calcinée. Quand au lecteur moyen, il est plus confiant encore : il ouvre le dictionnaire encyclopédique avec le pieux sentiment de remonter à la source même du savoir, d'interroger Dieu, c'est-à-dire celui qui sait tout, qui ne veut tromper personne et qui ne peut pas se tromper soi-même.

La composition d'un dictionnaire encyclopédique moderne est donc œuvre difficile. Il y faut de la bonne foi, de la prudence. De tels ouvrages s'efforcent d'instruire le lecteur sans ébranler cette confiance religieuse en la

science qui fut le dogme majeur de tout le XIXe siècle.

Le rôle de l'Encyclopédie française me semble tout différent. On ne peut pas encore juger ce monument, car il est loin d'être achevé; pourtant on en saisit déjà la nature et les méthodes. Les dictionnaires encyclopédiques modernes sont des ouvrages essentiellement construits pour être consultés. L'Encyclopédie française peut être consultée, mais elle veut être lue et ce n'est certes pas la même chose. Les dictionnaires encyclopédiques sont d'un abord facile et les articles y sont classés par ordre alphabétique. L'Encyclopédie française présente, au contraire, des notions rangées par catégories. Le chercheur, pour y trouver ce qu'il désire, doit posséder des habitudes intellectuelles et même une certaine forme d'esprit scientifique. Enfin les dictionnaires encyclopédiques, parce qu'ils sont les Bibles de l'humanité moderne, enseignent et même exigent un *credo* sans réserve, un véritable acte de foi. L'Encyclopédie française, au contraire, s'applique à placer les problèmes dans l'éclairage du moment et fournit le lecteur de tout un outillage critique.

Comme on le voit, les grands dictionnaires encyclopédiques et l'Encyclopédie française ne font pas double emploi. Il s'agit de deux instruments différents, nécessaires à différentes opérations de l'intelligence.

Je trouve particulièrement réussi le tome VI de l'Encyclopédie française. Il est consacré à l'*Etre humain* et il a été composé sous la direction de René Leriche, chirurgien insigne, esprit inventif, « ouvert à tous sens », maître incontesté d'une profession « humaine » entre toutes.

L'ouvrage est modérément illustré, dont je me réjouis : il comporte quelques radios excellentes et quelques micro-photographies. C'est à peu près tout. M. Lucien Febvre, dans un préambule excellent, dit à ce sujet tout ce qu'il faut dire, tout ce que je ne cesse de dire pour la défense et le salut de l'esprit. Je le cite : « Méfiance raisonnée de l'image dans ce domaine, — de l'image qui, sans mesure ni choix, envahit tout aujourd'hui et, alliée au son dégénérant en bruit, égare les simples, hallucine les faibles

et détourne même de leur voie normale des esprits capables d'une saine réplique... » Ce que nous donne cet excellent ouvrage, ce ne sont pas les définitions sommaires que nous irons chercher d'un doigt prompt, d'un œil pressé, dans les dictionnaires encyclopédiques; ce que nous donne cet ouvrage, dis-je, ce sont les opinions colorées et critiques d'une légion de maîtres sur les principaux problèmes de la physiologie, de la biologie et de la médecine modernes.

Nul mieux que M. Georges Mouriquand ne peut nous renseigner en peu de pages — car ce monument est quand même un compendium — sur le rôle de l'hypophyse dans la croissance, ou sur les maladies par carence, sur les avitaminoses. M. Jules Bordet par exemple parle avec une haute compétence des anticorps spécifiques. Pasteur Vallery-Radot, médecin exemplaire, héritier d'un grand renom, écrivain de haut mérite, est admirablement désigné pour traiter des maladies infectieuses ou de l'anaphylaxie. S'il faut parler du cancer, s'il faut jeter des clartés sur le rôle de l'anatomie pathologique, M. Gustave Roussy prend la parole et le monde entier l'écoute. M. Constantin Levaditi confronte avec maîtrise la vaccinothérapie, la sérothérapie et la chimiothérapie. C'est à M. Emile Forgue, de Montpellier, que revient l'honneur de présenter la chirurgie dans ce volume. M. Fernand Besançon aborde et traite avec autorité le grand sujet de la tuberculose. C'est M. Félix Legueu, naturellement, qui met en pleine lumière le chapitre de la chirurgie urinaire. Pour la chirurgie et l'orthopédie infantiles, nul mieux que M. Louis Ombrédanne ne mérite l'audience publique. M. Alexandre Couvelaire, prince de l'obstétricie, en met au point les principaux problèmes. M. René Debré parle avec une pénétrante intelligence des recherches bactériologiques et de l'immunologie. Pour les recherches histologiques, elles sont exposées avec une ferme précision par M. Albert Policard. M. Bernard Cunéo donne un illuminant et concis exposé sur la chirurgie duodénale. Beaucoup de jeunes maîtres sont mêlés à ces aînés. On reconnaît avec joie la voix de Mondor, qui parle à merveille de

la chirurgie d'urgence, la voix de Roux-Berger, de Weissenbach, de René Layani, de René Fontaine, de Magitot. J'aime que Jean Fiolle nous fasse connaître ses vues sur l'évolution de la chirurgie. J'aime que les questions de dermatologie et de syphiligraphie soient traitées par un spécialiste du caractère de M. Pautrier. Je trouve excellent que la province nous soit présente, avec ses talents multiples et solides. Il s'agit d'une Encyclopédie française, j'estime donc naturel que l'étranger ne soit appelé qu'en témoignage. Une mention des travaux du Dr Auguste Rollier, maître de l'héliothérapie, me semble un acte de justice. René Leriche, chef de l'équipe, a traité lui-même divers sujets généraux et particuliers, entre autres ce problème de la douleur dans les maladies, problème auquel il avait consacré son cours du collège de France, alors qu'il remplaçait Charles Nicolle, dont la chaire est mise aujourd'hui « en sommeil » pour des raisons sur lesquelles j'aimerais d'attirer, un jour, l'attention du public savant.

L'esprit de Charles Nicolle plane sur tout le volume et c'est un grand bienfait.

L'ouvrage est complété par des exposés fort nets sur la profession médicale dans ses rapports avec la loi, sur les formes et les limites de l'expérimentation en médecine, et encore par des vues sur l'avenir de la médecine et de la thérapeutique.

Des renseignements, des références, trois tables, — noms propres, noms communs, table méthodique des matières, — achèvent de faire de ce livre un précieux instrument de travail pour tout homme instruit qui s'intéresse aux choses de la médecine.

Alors que les ouvrages de cette sorte respirent parfois la hâte, le désordre et la confusion, celui-ci nous donne, au contraire un sentiment de sérénité, de sagesse critique et de mesure dans l'ordre. C'est, pour l'esprit encyclopédique, une justification, un succès et un exemple.

GEORGES DUHAMEL.

L'HUMANISME
ET LES NÉCESSITÉS D'AUJOURD'HUI

—

De quelque côté que l'on se tourne aujourd'hui, pour voir d'où vient le vent, c'est de partout une même réponse qui frappe nos oreilles. Le monde actuel, dit-on, est à l'état de crise. Un malaise général tourmente les esprits et s'accompagne partout de ce déséquilibre mental qui marque la délirante agonie d'un cycle révolu. La confusion s'accroît; les volontés s'effritent, et les âmes s'inquiètent de voir que sont sapés les fondements sur lesquels s'appuyaient les traditions et les doctrines qui constituaient les assises de la civilisation qui leur était familière. Jusqu'ici, la plupart des penseurs qui se sont efforcés de remédier à cet état de désordre et de désagrégation n'ont fait, hélas! qu'accentuer l'incohérence du monde au lieu de l'arrêter, ou tout au moins de l'enrayer. Ils se sont imaginés trop souvent que l'homme en était encore à cet état de pure argile que pétrit Prométhée, et qu'ils pouvaient encore modeler et façonner cette glaise au gré de leurs caprices. Vaines illusions! L'homme, devenu chair et os, n'est plus aujourd'hui ce qu'il était aux temps originels, et l'étincelle divine, que Prométhée mit en lui pour lui donner souffle et vie, s'est si bien enrichie de toutes les clartés que nos yeux ont puisées dans le feu des étoiles, qu'elle luit aujourd'hui, sur l'océan tourmenté du monde en devenir, comme le seul phare qui puisse nous conduire. Toutefois, avant d'expliquer les raisons qui nous permettent, en nous confiant aux lumières de cette divine étincelle, d'espérer le salut, qu'il me soit

permis de rappeler que le malaise qui pèse aujourd'hui sur nos âmes n'est pas le premier malaise de ce genre que le monde ait connu. Il n'y a pas cent ans qu'Edgar Quinet, penseur lyrique et philosophe passionnément épris de liberté, voulant guérir ses contemporains de leur manque de foi et de leur détresse d'âme, les exhortait ainsi à reprendre courage :

Prenons garde, leur disait-il, de mourir tout vivants. Il est des temps où l'on vieillit plus vite qu'en un autre. Dans les âges sceptiques, les âmes vieillissent promptement, parce qu'elles ne savent où se retremper. Jamais une conversation intérieure, ni un souffle des hautes régions. L'homme se fait poussière longtemps avant sa mort, et il ne s'en aperçoit pas. Là est le danger de notre temps : la sécheresse morale. Cherchons des sources nouvelles pour nous y abreuver, pendant que la soif nous reste encore.

Mais ces sources nouvelles, où donc se cachent-elles? Faudra-t-il, pour en trouver les ondes cristallines, monter sur le Parnasse, ou parcourir les vallées qui s'étendent au pied de l'Hélicon? Non. Leurs eaux symboliques, nous disent les poètes, coulent dans les prés spirituels et dans les vergers toujours verts de ces nobles filles de la Mémoire humaine, que sont les Muses. Or, si ces artisanes des travaux de l'esprit sont véritablement les filles de la Mémoire, où donc faudra-t-il, si ce n'est en nous-mêmes, dans le jardin secret de notre propre mémoire, découvrir cette source des sources qu'est leur divine mère?

Si donc, pour nous mettre en contact avec tout ce que la mémoire d'une humanité millénaire amoncela dans la vie de notre propre mémoire, nous nous penchons sur nous-mêmes, en nous efforçant de nous rendre conscients de toutes nos richesses, qu'y trouverons-nous? Ne verrons-nous pas que notre mémoire est l'aboutissant d'un monde de pensées? Interrogeons-nous plus à fond; discriminons cet apport, et nous aurons tôt fait de reconnaître en cet héritage ce que Quinet lui-même y reconnut en en dressant l'inventaire.

Il y a, dit-il, des pensées belles et fécondes qui donnent

éternellement naissance à des pensées belles et fécondes comme elles. Il y en a de stériles et de difformes qui stérilisent la vie et enlaidissent la beauté. Il y a des pensées printanières qui ont une vertu de régénération; à leur contact notre esprit refleurit, et reprend la vigueur du printemps de l'année. Il y a des pensées douées d'une force prodigieuse; celles-là rayonnent comme un foyer; elles vous entraînent dans les cieux de l'Intelligence; elles vous ouvrent l'éternité sereine. Les morts eux-mêmes sont quelquefois héroïques; ils ont une puissance qui ressuscite les âmes ensevelies.

Or, pour entendre la voix de ces morts héroïques qui ont la puissance de ranimer des âmes, de les replonger dans la douceur des âges du matin, de leur donner la vérité, la paix, le bonheur, le repos et la sérénité, que faut-il, si ce n'est retrouver, dans ce qu'ils nous ont laissé de leurs intelligences, les mobiles secrets qui les ont fait agir et qui firent de leur vie un perdurable exemple, une leçon rayonnante et une ascension continue vers la calme et divine lumière des sommets les plus hauts? En nous laissant pour les suivre le livre de leurs pensées et de leurs méditations, ils nous ont mis en main la seule clef qui puisse nous ouvrir les portes de cette montée flamboyante, nous donner accès dans les temples sereins de la haute sagesse, et nous permettre d'y partager avec eux le vin d'oubli qui unifie les âmes, et le pain sans farine de la vie de l'esprit.

Pour être dignes de nous asseoir à cette table éternelle où tant d'invisibles convives, tant d'hôtes inconnus nous invitent à boire le vin des grappes que nous n'avons pas écrasées et à manger le pain d'un blé que nous n'avons pas moulu, il ne nous faut que mériter les grâces de cette divine introductrice à la vie de l'esprit qu'est la culture. Plus nous deviendrons cultivés, plus nous sentirons, en effet, que ce n'est pas nous qui avons appris par nous-mêmes, par expérience vécue, tout ce que nous savons. Notre héritage intellectuel et moral dépasse, et de beaucoup, les limites du temps et de l'espace dans lequel nous vivons, et notre culture est la somme de toutes les ini-

tiations que nos aïeux reçurent, la résultante de toutes les valeurs qui naquirent des intuitions des âmes les plus hautes, et des ferveurs des cœurs les plus ardents.

S'il en est ainsi, et si la culture est vraiment un héritage transmis et un legs du passé, quel sera le moyen d'entrer en communion d'esprit avec ces morts dont la pensée revit dans l'âme des vivants? La réponse est facile. Seule, en effet, l'étude peut nous aider à découvrir le fil qui nous relie aux traditions du passé, à faire germer de nouvelles moissons dans la fertilité des champs de la mémoire, et, en nous faisant revivre les saintes ivresses et les ferveurs généreuses des sages, des saints et des héros, nous préparer à rajeunir notre audace, et nous donner la force d'ajouter aux grandeurs du passé les conséquences qu'exigent, pour les continuer en les renouvelant, les inéluctables nécessités d'aujourd'hui.

Cette étude, ou plutôt l'ensemble des études qui nous permettent d'accéder à la culture et d'entrer, par elle, en communion constante avec la vie de la pensée humaine, a reçu le nom d'*humanisme*. Toutefois, hâtons-nous de le dire, ce vocable peut être pris dans un sens purement historique. Sous cette acception, l'humanisme est un mouvement littéraire et artistique précis; il s'applique à l'action de cette lignée d'écrivains et d'artistes — plus spécialement, à cette famille de philologues qui, à partir du XIVe siècle jusqu'aux premières années du XVIIe, en Italie, en France, en Allemagne, en Angleterre, en Hollande et en Suisse, ont remis en honneur : les uns, l'étude directe et fervente des langues et des lettres anciennes; les autres, les disciplines techniques et les canons esthétiques de l'art grec et romain.

De cet humanisme historique, nous ne parlerons pas, si ce n'est pour dire que cette Renaissance fut commandée par ce besoin, que l'humanité ressent de temps à autre, de se renouveler en remontant aux sources de son âme, d'inventorier son capital acquis, et de se créer un nouvel équilibre en retrouvant des valeurs qui lui apparaissent d'autant plus nouvelles qu'elle les avait davantage oubliées.

Aujourd'hui encore, le monde est tourmenté; il est, comme à la fin du moyen âge, en mal de renouveau. Se renouvellera-t-il, reprendra-t-il goût à la joie de vivre en faisant, comme le veut la chanson, table rase de tout son passé? Nous ne le croyons pas. Nous estimons bien plutôt que c'est en se tenant, selon l'humanisme que nous avons défini, en communion plus serrée avec la vie de la pensée humaine, que l'homme arrivera à trouver, dans la richesse accumulée de son âme, les éléments d'une juste adaptation aux exigences d'un monde qu'ont bouleversé les gigantesques applications des sciences. Il appartient à l'humanisme d'humaniser les découvertes techniques, de les mettre à l'échelle des sentiments humains, d'en reporter sur tous les inappréciables bienfaits, et de s'en servir pour réaliser ce qui fut et demeure le but essentiel de la culture intellectuelle et physique de l'homme; et ce but, c'est le développement intégral, harmonieux et suivi de toutes les facultés qui constituent l'homme libre et qui font de lui, tant qu'il vit sur la terre, le bras secourable de la raison divine et de sa providence.

§

Plus que jamais, en effet, la culture est aujourd'hui nécessaire, car plus que jamais l'humanité a besoin de ce que seul l'humanisme est en état de former : des consciences vivantes et de fortes et saines individualités. L'humanisme, en effet, étant le culte de l'homme, ne vise et ne tend qu'à l'épanouissement de l'homme total. Rien de ce qui touche à son corps, à son âme, à son cœur, ne lui est étranger ou indifférent. Il prétend à la beauté des âmes aussi bien qu'à la beauté des corps, et il se sert, pour arriver à ses fins, de toutes les énergies vivifiantes qu'il puise dans la raison qui construisit les sagesses, et dans la foi clairvoyante qui servit de base aux effusions mystiques du sentiment religieux. Or, l'humaniste, à mesure qu'il étudie l'homme à travers des âges et des lieux différents, ne tarde pas à s'apercevoir qu'il y a dans l'homme un invariant essentiel, que ses formes physiques et mentales sont permanentes, et que son âme, en dépit de la

diversité des temps et des climats, reste fidèle à son identité. En reconnaissant cette parenté des âmes, l'universalité de leurs aspirations, l'humanisme donne un sens à la continuité des efforts que les hommes ont tentés pour mériter d'être le plus homme possible; et, en se souvenant de la hauteur où leurs âmes se sont parfois élevées, il nous interdit de désespérer, et de perdre confiance dans l'intelligence et la raison humaines.

L'homme qui a le sentiment de l'unité des âmes dans les contrastes de leur diversité, est bien près d'être devenu une de ces consciences vivantes dont le rôle est de retrouver, pour lui et pour les autres, cet équilibre humain qui harmonise l'unité de l'esprit avec la variété des sensibilités et des races. Pour un tel homme, la culture a cessé d'être une discipline abstraite, une pétrification. C'est la vie de son âme et des âmes humaines qu'il entend exalter. Se gardant d'appliquer à l'être vivant les lois qui ne valent que pour certaines constructions de l'esprit, il se défend de se laisser prendre et immobiliser dans le filet monstrueux de ces abstractions inhumaines, qui sont d'autant plus inflexibles qu'elles sont plus insensibles et moins compatissantes.

L'esprit, dit Platon, ne saurait être asservi par la lettre écrite, ni assujetti par aucune loi édictée par les hommes... Ce n'est donc pas, explique-t-il, à la loi qu'il faut donner force, mais à la conscience éclairée du chef; car la loi ne sera jamais capable de saisir à la fois ce qu'il y a de meilleur et de plus juste pour tous, de façon à édicter les prescriptions les plus utiles. Car la diversité qu'il y a entre les hommes et les actes, et le fait qu'aucune chose humaine n'est, pour ainsi dire, jamais en repos, ne laissent place, dans aucun art et dans aucune matière, à un absolu qui vaille pour tous les cas et pour tous les temps.

C'est parce que la vie est en constante évolution, que Platon ne veut pas qu'elle soit à la merci tyrannique d'un texte. L'application inconsidérée de la lettre risquerait, écrit-il, en paraissant être juste sans l'être, d'en arriver à la suprême injustice. C'est pour obvier à cet inconvé-

nient que les pythagoriciens, qui, comme Platon, étaient persuadés que l'anarchie est le plus grand des maux, et que l'homme est condamné à périr quand il n'est plus soumis à aucune autorité, exigeaient que soit placée à la tête de tout Etat une conscience humaine qui, personnelle et collective à la fois, parlerait au nom de ce qu'ils appelaient la tradition vivante. Cette autorité nécessaire ne devait point avoir la rigueur inexorable et abstraite de la ligne droite, mais l'élégante et onduleuse souplesse de la ligne courbe. La loi écrite, en effet, est inanimée; elle ne raisonne pas, ne juge pas; et, ajoute Platon, si on lui demande ce qu'elle veut, elle répond à tout toujours la même chose. Pour lui donner le discernement et la mesure opportune qui lui sont nécessaires, il faut qu'elle soit jugée par une conscience vivante, et appliquée par une intelligence directe. Et, pour que la loi écrite ne soit pas une loi qui paralyse l'expansion de la vie, il faut enfin qu'une âme humaine ait le juste pouvoir et le don clairvoyant de l'interpréter avec humanité.

Tout en formant de ces consciences vivantes qui jugeront des hommes et des choses, non point avec la sécheresse impitoyablement inhumaine des concepts abstraits, mais avec la douceur compréhensive et patiente des âmes qui possèdent le sentiment de la vie, l'intelligence de sa complexité, de sa beauté mouvante, de sa durée, de sa diversité, l'humanisme saura aussi, comme nous l'avons dit, contribuer à créer de ces individualités intelligentes et saines, joyeuses et résolues, dont l'humanité ne saurait se passer. Comment ne seraient-elles pas intelligentes et saines, ces individualités qui, formées par l'humanisme, portent en elles les archives vivantes de la pensée des hommes, et goûtent l'équilibre et la paix de cette santé de l'âme que leur a valu le bon accord de toutes ses facultés? Comment ne seraient-elles pas joyeuses et résolues ces individualités qui, connaissant la valeur de la mission de l'homme, se sentent incorporées à la durée des âmes et à la joie qu'éprouvent leurs énergies latentes à se manifester dans la personne humaine? Le corps humain, en effet, finit par ressembler à l'âme qui l'anime; et les

qualités de l'individu finissent avec le temps par s'inscrire dans l'âme de l'espèce. « La noblesse extérieure du corps de l'homme, écrit Nietzsche, résulte du fait que, pendant plusieurs générations, le corps a eu le loisir de se modeler et de se mouvoir suivant les exigences de la fierté de son âme. »

Ainsi donc, si l'homme se développe, comme d'ailleurs la graine éclate, par une poussée venant de l'intériorité de son âme profonde, la culture ne doit pas être un simple revêtement plus ou moins précieux de la sagesse de l'âme, qui, comme une sorte de feuillage, donne au fruit ombrage protecteur ou agréable aspect. Non; la culture doit être un aliment pour toutes les énergies que nous avons en germe. Par là, en continuant à nous nourrir, de notre enfance à l'âge adulte, elle nous rend assez riches pour être à même un jour de pourvoir à la nourriture spirituelle des autres, soit par l'enseignement de la parole ou de la plume, soit par l'entremise de cette loi d'hérédité qui transmet, dans le sang de l'espèce, l'héritage acquis par l'individu. Ainsi se crée la conscience de la race; ainsi se précise cet idéal humain que l'humanisme a fait sien. Grâce à lui, nous connaissons les règles à suivre pour faire de notre vie une belle œuvre d'art. Est-il possible, en effet, de penser que les arts manuels ont leurs lois respectives, et de croire en même temps que le grand art de faire une vie d'homme n'en ait aucune? Ces lois de salut, cette somme de l'expérience de ceux qui nous ont précédés, les volontés de nos pères, les efforts conjugués des religions et des philosophies les ont écrites en notre sang. Dès sa naissance, notre âme se trouve à tel point en harmonie préétablie avec elles, que l'on peut affirmer que les hommes qui ont vécu avant nous nous ont formés et adaptés avant même que nous ne naissions. La tâche de la culture est de rendre efficientes et conscientes toutes ces hérédités.

§

Nous avons vu comment et pour quelles nobles fins, l'humanisme s'entend à façonner des consciences vivantes

et à constituer des individualités vigoureuses. Il nous reste à dire par quels moyens cette discipline intellectuelle et morale s'entend aussi à produire des hommes libres. Il est indiscutable que l'homme d'aujourd'hui, à force de vouloir se grouper, s'associer, s'épauler, court le risque de renoncer à son initiative et d'abandonner à la pensée collective une part importante de la liberté d'être de son individu. Les impérieuses nécessités du moment nous commandent peut-être ce fâcheux sacrifice. Mais l'humanisme ne nous permet point de perdre tout espoir de régénération. L'histoire de la pensée humaine nous a appris que rien ne pousse dans la tempête, et que les âmes, pour s'imprégner de lumière et fleurir au soleil, ont besoin de se rendre semblables, selon le mot de saint Basile, « aux eaux tranquilles et profondes d'un port bien abrité ». Dans l'attente certaine, mais plus ou moins lointaine, du calme qui doit venir, le plus pressant devoir du véritable humaniste est d'assurer la garde de la liberté d'âme, de celle contre laquelle les événements et les hommes ne peuvent rien, de celle qui survit à tous les naufrages qu'engendrent la démesure et l'inintelligence, à tous les cataclysmes qui engloutissent les civilisations. Cachant en lui-même cette flamme ardente de la noblesse humaine qu'est la vraie liberté, il la conservera et l'alimentera pour qu'elle puisse un jour éclairer d'autres temps. Nous savons en effet que les civilisations, aussi belles qu'elles soient et aussi solides qu'elles puissent paraître, sont destinées à mourir, et qu'elles périssent à mesure qu'elles s'embourbent dans les plaisirs des sens, qu'elles oublient leurs traditions de culture et qu'elles laissent, comme le dit Platon à propos des Atlantes, « dégénérer dans les âmes leur élément divin. » Or, à qui appartient-il, si ce n'est à l'élite en contact avec l'ordre divin et la pensée des siècles, de contribuer à la conservation de ce qui doit survivre à un temps qui s'écroule, et de veiller à la sauvegarde et à la transmission de ce qui doit servir à l'édification des temps qui nous suivront? Ainsi, en se faisant l'héritier de toutes les sagesses, le gardien claivoyant de toutes les valeurs intellectuelles, religieuses et morales

qui fondent ou refondent les civilisations, l'humanisme devient le sauveur de l'Esprit et l'artisan qui donne aux vertus du passé la possibilité de rendre à l'avenir la beauté disparue des jours qui ne sont plus.

L'humanisme, tel que nous l'entendons, n'est donc pas entièrement ni exactement défini si l'on conçoit par ce mot : l'étude exclusive des œuvres et des textes que nous a laissés le génie grec et romain. A des temps nouveaux correspondent des sentiments nouveaux qui imposent à leur tour des obligations impérieuses et nouvelles. Un nouvel état d'âme s'est créé par le fait du machinisme moderne qui a profondément modifié les conditions de l'existence terrestre. Je dis seulement *modifié,* et non point, comme on se plaît à le dire, *radicalement transformé.* Les grandes lois qui servent de base à la vie spirituelle ou physique restent inébranlables, et continuent, comme par le passé, mais sur un autre mode, à nous régir. Comment, en effet, la perpétuité de la vie serait-elle assurée, si rien de permanent ne conduisait l'évolution des formes, et ne leur imposait un rythme régulier, un lien d'enchaînement? Les hommes eux-mêmes sont-ils dénaturés à ce point que l'on ne puisse plus, par exemple, reconnaître dans l'héroïsme moderne la persistance des goûts et des folles audaces des héros d'autrefois? En nous faisant sentir que l'humanité reste toujours la fille de ses antécédences, et qu'elle est beaucoup moins changée qu'on ne le croit; en nous forçant pour ainsi dire à tisser le fil qui relie l'invisible au visible et l'être au devenir, l'humanisme nous apparaît comme le sage et prudent artisan de ce raccordement du présent au passé, de ce rajustement des valeurs essentielles que l'humanité d'aujourd'hui, pour retrouver son équilibre mental et le climat de son bonheur spirituel et physique, doit opérer.

Cet humanisme, élargi jusqu'à l'Himalaya, cette culture universelle que nous impose l'intelligence actuelle des conditions du monde, peuvent seuls, en effet, rendre profitables à l'esprit de l'élite, et par l'élite à l'esprit général, les multiples contacts entre nations diverses et continents différents, que les découvertes de la science mo-

derne ont rendus si faciles. Jadis cependant, pour être moins fréquents, ces contacts n'en étaient pas moins recherchés et prônés. N'est-ce pas le philosophe alexandrin Proclus qui, pour rendre l'homme le plus homme possible, avait déjà défini l'humaniste que nous essayons d'être? « Le sage, disait-il, doit être l'initié de toutes les sagesses et le dévot de toutes les religions. » Cette ineffable compréhension des hommes et des temps, cet amour, ce respect de toutes les formes qu'a revêtues, pour ordonner la vie, la sagesse des uns ou la piété des autres, nous donnera, aujourd'hui comme hier, d'écouter et d'entendre, dans la diversité de la parole humaine, les voix qui nous viennent de la divine unité de l'Esprit.

L'humanité, comme on le dit du monde, ne s'est pas créée en un jour. Elle s'est, en effet, progressivement développée en ajoutant à sa nature l'acquis de ses efforts pour se promouvoir, par le moyen de la culture et de l'activité de l'esprit, à plus d'intelligence et de compréhension. Et cette culture, bien que ses progrès aient été souvent arrêtés par des régressions lamentables, n'a point pourtant cessé de nous parfaire, de nous arracher à la déliquescence et de conserver jusqu'à nous les forces qui nous permettent de remonter aux cimes que nous avions atteintes. Aussi, chaque fois que l'homme s'est vu anxieux pour le primat de sa valeur humaine; chaque fois qu'il a senti le besoin de se raffermir et de se défendre contre les forces antagonistes qui risquaient de l'arracher à lui-même et de le rendre esclave des dogmatismes et des oppressions tyranniques d'un temps, c'est à cette culture qu'il a toujours demandé le pouvoir de se ressaisir en son humanité. Aujourd'hui, c'est le machinisme automatiseur, c'est la force incohérente et despotique du nombre, c'est le démon têtu de la vitesse qui s'acharnent contre l'individu, et contrecarrent la liberté de la personne humaine. Toutefois, bien loin de nous désespérer et de crier un facile anathème à tous les progrès de la science moderne, nous comptons sur l'humanisme pour en répandre sur tous les plus sages bienfaits, et nous estimons que notre civilisation mécanique n'aura rien à envier à la grandeur

de celles qui font notre fierté, si elle sait ajouter aux disciplines strictes de la raison scientifique ce goût de finesse, de mesure, de générosité, de savoir-vivre et de santé, ce respect de l'homme et de l'intelligence, qui est la fleur de la culture humaniste.

Nous avons parlé des bienfaits que l'humanité pourrait retirer de cet humanisme nouveau qui, pour être adapté aux exigences du temps, devrait, avons-nous dit, être élargi jusqu'à l'Himalaya. Mais quel sera le rôle dans cet accroissement, de cet humanisme classique, qui, héritier des disciplines gréco-romaines, a véritablement civilisé et poli notre terre d'Occident? Par son excellence prouvée, par sa vitalité continue, l'apport culturel et civilisateur de la Grèce et de Rome mérite, selon nous, de rester à la base de notre formation, et de servir d'indispensable prélude à l'extension que réclame l'humanisme nouveau. Notre culture, en effet, dérive principalement de deux sources. Nos plus lointains aïeux, Gaulois, Celtes ou Germains, ne nous ont guère laissé, dans l'ignorance où nous sommes de ce que pouvait être la sagesse des Druides, que la trace des vertus, sans compter des défauts, que vit fleurir la virginale barbarie de leur sang. Ne connaissons-nous pas leur mépris du danger, leur culte de la femme, leur goût du courage et des parades guerrières, leur amour un peu vain de la gloire et surtout cet esprit d'indépendance farouche dont ils étaient si fiers? Sur ces dons ataviques, vint se greffer la culture que nous valut Athènes, que Rome nous transmit et que continua le génie réveillé des différentes littératures nationales, qui contribuèrent à former l'esprit européen.

Evidemment, ce transfert de la culture de la Grèce à Rome et dans l'Empire n'a pas été sans quelque dessèchement. Les lettres latines sont moins spontanées et plus artificielles que les lettres grecques. Mais Rome ne s'est pas contentée de nous donner sa langue, de nous transmettre l'essentiel des acquisitions helléniques, elle a aussi, en créant les routes qu'il allait suivre sur le pas des légions, favorisé la marche et les conquêtes du Christianisme naissant. En mettant au service de ces deux Testa-

ments, que sont pour nous l'Hellénisme et le Christianisme, son autorité, son esprit d'ordre et d'organisation, Rome a mérité d'être le véhicule de la Raison hellène, et le transmetteur, parfois involontaire, du feu nouveau qu'apportait avec elle la charité chrétienne. Or, pour garder en leur vie l'inestimable valeur de ces deux Testaments, pour bien mettre à profit les trésors d'expérience qu'ils ont accumulés, pour maintenir et accroître cet idéal de sagesse et de beauté humaine que nos aïeux ont conçu, la connaissance de deux langues, la latine et la grecque, est indispensable. Aussi bien faites et aussi exactes qu'elles soient, les traductions ne sont guère plus, en effet, que des ombres chinoises. Elles n'ont pas cette puissance d'éveil, de suggestion, de rayonnement et d'assimilation que provoque le contact immédiat avec la vie et la lettre d'un texte. Il faut donc continuer à apprendre, à mieux apprendre même en les étudiant avec le sentiment accru de leur nécessité, de leur utilité, les belles langues anciennes. Pour nous, Français ou écrivains de langue française, le latin tout d'abord nous enseignera notre langue. En un âge, en effet, où la parole imprimée ou radiodiffusée tient tant de place pour la paix publique, l'éducation de la masse et la cohésion des esprits, il importe que le plus grand nombre des lecteurs et des auditeurs sache le sens exact des mots et des paroles qu'ils lisent ou écoutent. Il n'est pas besoin pour cela que cette multitude sache le latin; mais il est indispensable que ceux qui l'instruisent, la guident et la dirigent, le sachent pour elle. Sans latin, sans une élite dressée à la parole juste, et consciente de la signification que comportent les mots, la division et les malentendus qui régneraient dans les cerveaux directeurs ne tarderaient pas à s'étendre à tous les membres du corps de la nation et à la reporter aux jours toujours à craindre de la tour de Babel. Les citoyens finiraient par se parler sans parvenir à s'entendre, et la mésentente amènerait bientôt ce retour pur et net à l'anarchie du chaos, qu'est la confusion.

Quant au grec, l'élite aussi doit l'apprendre pour s'initier au bien dire autant qu'au bien penser, et se donner

à elle-même le plaisir raffiné de manier le plus docile instrument que l'homme ait jamais eu pour exprimer sa pensée. Rien ne vaut, comme l'étude du grec, pour forger, selon le mot de Montaigne, cet « outil de merveilleux service » qu'est une tête bien faite. Le grec, enfin, est la clef qui nous ouvre la porte de la plus riche bibliothèque de culture humaniste que l'esprit de l'homme ait jamais pu former. La fréquentation des poètes, des philosophes et des moralistes que produisit la Grèce peut nous faire passer, depuis la joie la plus haute de vivre jusqu'au dégoût le plus amer de la vie, par tous les sentiments et toutes les passions que l'homme a pu connaître. Mais, à force d'avoir éprouvé les extrêmes, le Grec a fini par trouver cette divine mesure, entre l'intelligence et les sens, qui est le point d'équilibre que peut toujours atteindre la perfection de l'homme. Voilà pourquoi, sans risquer pour arriver au ciel de perdre pied sur la terre, le génie grec a percé le secret de spiritualiser la matière, d'humaniser la chair, et de donner à son art cette heureuse expression de raison et de vie, que la nature a mise dans un visage humain.

Apprenons donc, avec Horace, à nous tenir tranquilles en notre propre peau. Relisons Homère, Aristote, Platon, et souvenons-nous que l'antiquité gréco-romaine est le seul passé spirituel qui soit commun aux diverses civilisations de l'Occident. Soyons fiers des hommes civilisés et courtois, sensibles et généreux que furent nos aïeux. Et, si nous voulons que cet héritage gréco-latin, qui a fait l'hégémonie de l'Europe et son unité d'âme, continue son action dans le monde, retournons aux sûres disciplines qui en ont fait la constante grandeur. L'Europe est à l'échelle du monde moderne ce qu'était la Grèce à l'échelle du monde connu des Anciens. Il dépend de nous que cette Europe, qui a une importance intellectuelle et morale hors de proportion avec son étendue géographique et ses ressources naturelles, devienne, pour le monde moderne, ce que fut la Grèce pour le monde réduit qu'elle civilisa.

MARIO MEUNIER.

LE PUITS AUX CHAINES

—

De la timonerie, la rive paraît moins proche que du pont, mais on voit mieux la pampa verte et rousse, où la ville fait tache blanche. On voit des bouquets d'arbres épars, et des troupeaux gris, qui bougent lentement, tout d'une pièce. L'autre rive, c'est à peine si on l'aperçoit, et ce que l'on aperçoit, en somme, n'est peut-être qu'une île. Ces pays-là sont de grands pays : les fleuves ont une largeur qu'on n'imagine pas et la plaine s'étend à l'infini. Il semble qu'on ait reculé l'horizon jusqu'aux bords mêmes de la terre, qui est plate. Toute plate. C'est un disque que divise par moitié le cours en lézarde du rio. Sur le rio, nous sommes ancrés, le nez dans le courant, qui s'y déchire. Quand on regarde l'eau, on a l'impression d'avancer. Notre étrave éventre le fleuve avec un bruit doux, une sorte de murmure amplifié. Des oiseaux crient dans le ciel pâle. Il commence à faire plus frais.

De la timonerie, je vois une partie du pont, et le gaillard d'avant. Le *chips*, le charpentier, s'affaire au guindeau, d'où fusent des jets de vapeur blanche. Au-dessus du poste des chauffeurs, à bâbord, du linge sèche, qu'agite la brise. Sur la cale « un », le gros Jeff coud une pièce à son pantalon. Du poste des matelots sort le bruit des gamelles remuées, car c'est l'heure où le mousse fait le simulacre de laver la vaisselle.

Le télégraphe des machines sonne sur la passerelle. Sur la passerelle, il y a le Vieux, qui braque ses jumelles sur je ne sais quoi; il y a le pilote, qui a une sale tête, et le troisième lieutenant, qui se ronge les ongles. Le se-

cond traverse le pont, d'un pas sonore et escalade l'échelle du gaillard. On va partir.

Le Vieux lâche ses jumelles et empoigne son porte-voix. Le pilote se met à cracher dans l'eau. A l'avant, e crâne luisant du second diffuse les rayons solaires. Quatre hommes disparaissent dans le *fore-peak*, deux pour chaque ancre. Ça fait plaisir d'être comme ça au frais, à la barre, et de songer que les copains suent dans e puits-aux-chaînes. Saleté de puits-aux-chaînes! Ça fait du bien aussi de se dire qu'il faudra que l'on s'y reprenne à plusieurs fois pour remonter les deux ancres parce que ces jeanfoutres ne sont pas fichus de lover la chaîne proprement, de la lover comme, par exemple, je ferais.

Le Vieux gueule dans son porte-voix, le second transmet l'ordre, le *chips* ouvre la vapeur, le guindeau souffle, grogne, s'ébranle avec des soupirs et des craquements, comme un qui s'étire. Je vois passer la chaîne humide sur les roues dentées. Le bosco pique les brasses sur la cloche du bossoir.

Je me les représente, les copains dans le puits-aux-chaînes, à quatre pattes et suant. Le puits-aux-chaînes du *Port-de-Santos* n'est pas commode. Il est exigu et bas de plafond. Même quand il est vide, on ne s'y tient pas debout. Les derniers maillons, on les love à plat ventre sur la chaîne déjà rentrée, le nez dans la vase qu'elle a ramené au fond. C'est un travail à la fois délicat, épuisant et dangereux. Si la chaîne saute sur le guindeau, les hommes d'en-bas la suivent. Ils apparaissent par tous petits morceaux sur le gaillard d'avant, passent par l'écubier et font leur dernier plongeon. Le puits-aux-chaînes du *Port-de-Santos* a comme ça trois meurtres à son actif.

Je me félicite d'avoir échappé, pour cette fois, à la corvée du puits : elle m'incombe depuis le début du voyage. Nous sommes deux à nous être ainsi spécialisés. A chaque départ, et souvent aussi au cours des manœuvres des arrivées, cet ordre lancé par le second, tout d'une haleine, en quatre langues d'un coup, nous envoie « en-bas » : *Twee hombres dans le chainlocker!* Aujourd'hui, ça ne me concerne plus. Je note, quand même,

avec plaisir que la chaîne ne se remonte pas sans accrocs. Il faut, à plusieurs reprises, laisser filer quelques brasses, — après avoir prévenu les hommes dans le puits d'avoir à se garer, — puis s'y remettre doucement, prudemment. Jeanfoutres! Enfin, ça y est.

Drinn-drinn! fait le « chadburn ». *Starboard easy,* commande le pilote. Je répète : *Starboard easy.* Et je donne trois quarts de tour.

Le navire frémit. J'entends venant de l'arrière les bouillonnements de l'hélice. D'abord, nous dérivons un peu, et le navire n'obéit pas à la barre. Et, tout à coup, il cesse d'être une chose inerte dans le courant. Il étale. Je sens qu'il lutte, je sens qu'il vainc. Nous virons doucement. Nous avançons. Nous gagnons le milieu du fleuve. Bon vieux *Port-de-Santos!* Comme je l'aime, cette vieille carcasse de fer et de rouille

— *Steady as she goes!* fait le pilote.

Ça c'est mauvais. Si je redresse, nous allons dériver. Je connais le *Port-de-Santos.* Ce n'est pas un yacht, sacrebleu! Le pilote s'imagine peut-être qu'il le connaît mieux que moi? Ordre, contre-ordre. Il sue, le pilote. C'est bien fait, ça lui apprendra. Le Vieux me lance des regards mauvais. C'est curieux comme les officiers, le Vieux tout le premier, prennent, chaque fois, fait et cause pour le pilote.

J'aime ces fins d'après-midi sur le fleuve avec la berge qui défile, et les bonnes odeurs de la terre que je renifle. Elle m'envoie ce qu'elle a de meilleur, la terre, son appel, ses tentations, elle est toute proche, elle se fait accueillante, bienveillante, et je l'admire et l'aime calmement, sans inquiétude, car je me sens hors de sa portée, chez moi, en sûreté. Je la contemple, je la détaille. Je navigue sur le plancher des vaches. Ah, ce que ça manque d'arbres, le grand large!

— *Port!* fait le pilote.

Je voudrais voir tous les pilotes aux cinq cent mille diables! Celui-là avant tous les autres! Comme si j'avais besoin de ses conseils! Le balisage est simple comme bonjour, et je vois très bien où on va. Quand même,

puisqu'il insiste, je fais comme il dit. Naturellement, rien ne va plus. Le courant est fort, le *Port de Santos* obéit à peine. Et puis, soudain, il se décide, et nous tournons beaucoup trop.

Starboard! hurle le pilote.

Et ça continue comme ça. Croyez-vous que c'est un métier?

Cependant, le soleil se couche, et les ombres s'allongent sur la prairie plus sombre. Les chauffeurs ont installé leur gramophone sur le prélart brun de l'écoutille, devant leur poste. Il fait si calme que je distingue jusqu'aux paroles du refrain chanté :

> C'est sous le ciel de l'Argentine,
> Où les femmes sont si divines...

C'est drôle. Elle est là, l'Argentine, là, à ma gauche. Pas l'Argentine des chansons, la vraie, celle du *corned-beef*. Ces airs-là, les tangos, les romances, ça me faisait rêver, dans le temps. Ça et les films. *Le signe de Zoro*, *Le Gaucho*. Ça me donnait l'envie des voyages. Je l'ai toujours. Naviguer, ce n'est pas la même chose.

Il y a, sur la rive, un type à cheval, qui galope. Il se découpe en noir sur le couchant rouge. Ce doit être ça, un gaucho. Hier, dimanche, je suis allé à terre. Il y avait, dans les rues de Conception, une poussière grise que le vent soulevait en nuages et qui faisait tousser. Bon Dieu, ce qu'il tapait, le soleil! Les murs de la *casita*, blanchis à la chaux, la bière tiède, les yeux fatigués, les lèvres mal peintes, je me souviens de tout cela. « C'est sous le ciel de l'Argentine. » C'est épatant : j'ai couché avec une femme *divi-ne!* Je ne suis pas rassuré. Bah!...

— *Port, easy!* dit le pilote.

Je m'aperçois soudain qu'il louche. Il mâchonne un cigare éteint. Il n'aime pas ma façon de barrer. Il me le dit. Le Vieux me le dit. Moi, je ne dis rien. Je ne m'occupe plus des bouées, je ne pense plus : j'obéis aux ordres. Le *Port-de-Santos* zig-zague comme un pochard.

Six heures. Je pique deux coups doubles. Je passe la barre à Jeff. Des feux s'allument sur le fleuve.

Je descends de la passerelle. Sur le panneau des soutes je trouve, devant la cuisine, le chips et le coq qui font u brin de causette. Le chips me hèle :

— Eh, grand! Qu'est-ce qui ne va pas?

— Il y a là-haut, dis-je, un saligaud de fils de garc de pilote qui veut m'apprendre mon métier.

Le chips énonce une vérité profonde :

— Les pilotes, dit-il, c'est tous des couillons, des em merdeurs et des assassins. Viens t'asseoir.

On me passe des oignons crus, du gros sel, un qui gnon. Les moustiques bourdonnent.

— J'ai connu un pilote, dit le chips, qui a tué deu hommes. Il ne les a pas tués exactement lui-même, mai je sais que c'est lui.

Il s'appuie l'index sur la paupière, puis sur la tempe voulant nous faire comprendre par là que ses facult mentales ne le cèdent en rien à l'acuité de sa vue.

Il se lève et fait quelques pas sur le pont. La nuit es venue. La porte de la cuisine, ouverte, jette sur les tôle noires un rectangle de lumière jaune. La silhouette d chips s'encadre soudain entre les chambranles, et so ombre, en raccourci, se tasse derrière lui, sur le pont Il ressemble un peu à un gorille, avec ses jambes courte son énorme coffre. Il n'a pas de cou. Sa tête, il sembl qu'on l'ait prise par les oreilles, qui font anses, e posée là où elle est, entre les épaules puissantes. L mâchoire carrée paraît rivée aux clavicules. Le coq, lu est fait d'une peau jaune, tendue à craquer sur le sque lette. L'ardeur de ses fourneaux l'a desséché, quasi mo mifié. On dirait un cadavre, d'autant plus qu'on n'ima gine pas qu'il puisse, étant mort, se décomposer.

Le chips revient avec sa gamelle pleine de café chaud Il boit et nous passe ce qui reste. Il se rassied, reprend so propos.

— Je le sais, dit-il, parce qu'il les a tués comme qu dirait de mes propres mains.

Et tout à coup, il les brandit ses mains, et elles appa raissent dans la lumière jaune, mains sorties de l'ombre mains sans bras! Ce sont deux bêtes inquiètes et jumelle

es doigts courts, poilus, bougent lentement comme des attes. Elles se replongent dans la nuit.

Le chips tousse pour s'éclaircir la voix. Puis, soudain, demande :

— Tu connais Antonio da Silva?

— Non.

Ça paraît le contrarier. Il a une façon à lui de raconter es histoires, rudimentaire mais non dépourvue de méhode. Il ne vous plonge jamais dans l'inconnu, mais art de ce que vous connaissez, et, progressivement, par onds mesurés, vous mène vers ce que vous ne connaisez pas.

— Tu as été à Pernambouc?

— Oui.

— Tu sais les wharfs où les navires de la compagnie ont toujours s'amarrer?

— Bien sûr.

— Tu les vois, les hangars?

— Oui.

— Derrière les hangars, il y a une petite boutique en lanches où on vend des noix de coco, des bananes, de la ière, des cartes illustrées, de tout, quoi!

— Je la connais.

— Eh ben, s'exclame-t-il triomphalement, le type qui ient ça, mon vieux, c'est Antonio da Silva!

Il se tait et laisse à cette révélation le loisir de percer os crânes épais, de s'infiltrer, de s'installer, de s'épaouir, de déposer dans notre esprit la certitude absolue, nébranlable, éternelle, que le type qui vend de tout, ans son échoppe, derrière les hangars, c'est lui, Antonio a Silva. Le chips suit par la pensée les progrès de cette écantation mentale. Il nous laisse quelques instants de râce, pour être sûr. Puis il reprend :

— Il y a comme ça cinq ou six ans, j'étais sur le *Ville 'Anvers*. Tu connais le *Ville d'Anvers?*

— Oui! faisons-nous, en chœur.

— Antonio da Silva, en plus de son petit commerce, s'occupait des *stowaways*.

Les *stowaways* ce sont les passagers clandestins. Les

gens comme Antonio da Silva s'emploient, moyennan rétribution, à leur trouver une cachette sur les cargo en partance. Une fois en mer, les stowaways se dé brouillent.

Le chips se lance dans le vif du récit :

— Nous étions à Pernambouc depuis quelques jours et, j'avais pris l'habitude, le soir, de boire quelques verre de rhum blanc chez Antonio da Silva parce que c'étai tout près. Voilà qu'il me dit : « Ça te dirait quelque chos de faire quinze milreis? » Je lui dis : « Peut-êtr bien. » — « Ben, qu'il dit, c'est facile comme tout. »

» Je ne dis rien, comme un qui s'en fiche, et lui no plus, il ne dit plus rien, comme un qui aurait parlé de ç comme de la lune, rien que pour dire quelque chose. L lendemain, il y revient quand même et je lui demande c qu'il faudrait faire. Il dit comme ça : « Ben, je te le ré pète, c'est facile comme tout. » — « Ben, que je lui dis je ne dis pas oui, je ne dis pas non. Je ne dis ni oui, n non, que je dis. » — « Ben, qu'il dit, on en recausera. »

» Encore un jour se passe, et puis, un autre. Il n parle plus de rien, et, moi, je fais comme si j'avais tou oublié. Un soir, je lui dis : « C'est après-demain, à l'aube qu'on les largue. » Alors, il sort une bouteille de vino il met ses coudes sur le comptoir, il commence à parler C'était une histoire de stowaways, comme j'avais pensé Je lui dis que j'y réfléchirai mais que ce sera vingt mil reis; en tout cas, à cause des risques, je ne lui promet rien. Moi, je suis comme ça en affaires. J'ai navigué dans le temps sur la Cunard : ces bateaux-là, c'étai plein de millionnaires. On apprend des choses, à fré quenter des gens comme ça.

» Le lendemain matin, je descends à terre, et je vai le trouver. Il était dans sa boutique, bien au frais, à fumer un gros cigare en buvant de la bière fraîche. A voir l'air qu'il avait de se la couler douce, je lui dis qu c'est moins commode que je n'avais pensé, et que c sera trente milreis ou rien du tout. « Ah! non, qu'il fait pas plus de vingt! » — « Ben, je dis, n'en parlons plus. » Il dit : « Vingt-deux » Je fais semblant de m'en aller

l dit : « Vingt-cinq ! » — « Ben, je dis, je le ferai pour ingt-cinq, par amabilité et générosité, et parce que c'est oi. » Là-dessus, on se met d'accord, et, le soir même, vers ninuit, il me les amène, ses clients.

» C'étaient deux Polonais qui étaient venus au Brésil our faire fortune, mais ils n'avaient pas fait fortune, inon ils n'auraient pas voyagé comme ça. Nous avions u pas mal de rhum, Antonio et moi, et je me souviens ue j'étais tout à fait de bonne humeur. Antonio reste ur le quai avec l'œil ouvert, et moi, je monte à bord, uivi de mes deux Polonais. Ils n'avaient pas de bagages u tout, et, comme provisions, trois citrons et une tablette e chocolat. Au milieu des dockers qui travaillaient au hargement, on ne les remarquait pas. Je les emmène out doucement à l'avant, je les fais descendre dans le ore-peak. J'avais la tête pas très claire, à cause du hum. Je les fais descendre aussi bas que je peux. Je 'étais jamais descendu là-dedans moi-même, et personne 'y descendrait de sitôt, ni dans le fore-peak, ni dans les uits, vu qu'on n'avait pas mouillé. Donc, je leur crie, 'en haut, de s'installer comme ils peuvent du bord qu'ils iment le mieux, et de faire leurs besoins dans le puits e l'autre bord, ce qui était une idée hygiénique qui n'était venue à la faveur du rhum.

» Je vais rejoindre Antonio, et je lui dis que tout est aré. Il se frotte les mains, Antonio, et il me compte mes nilreis. « Quand même, qu'il dit, trois citrons et une ablette de chocolat, faut qu'ils en aient une santé ! »

» Il avait fermé sa boutique, et je l'emmène boire en ille. C'est Antonio qui m'a ramené à bord par la suite, ce qu'il dit, et ça doit être vrai, car Antonio, il est oujours gentleman. Si on le voyait dans un salon, avec es dames et un col raide, on ne croirait jamais qu'il ient une boutique en planches derrière les hangars à Pernambouc ; moi, il m'en impose, avec ses manières.

» Je me suis réveillé tôt, malgré tout, à cause du devoir : e suis comme ça. On devait partir à huit heures, et le our commençait à poindre. Je suis descendu dans les nachines pour demander de la vapeur et j'ai bu, à la

cuisine, un bol de café chaud. Je dois te dire, coq, que le café qu'on buvait sur le *Ville d'Anvers,* c'était autre chose que ton jus de chaussettes. C'était du moka. Quelque chose de costaud et de fin. Après ça, je me suis senti mieux. Je me suis débarbouillé à l'eau de la pompe. »

Il nous dit comme les pavillons claquaient au vent, après que l'homme de garde les eut hissés : le pavillon brésilien au mât de misaine, le pavillon de partance sur la passerelle, le pavillon de la compagnie au grand mât et le pavillon national à l'arrière; comme les matelots étaient sortis lentement du poste, un par un, en bâillant et en se frottant les yeux. Il nous dit qu'il avait terriblement mal au cœur et aux cheveux, malgré le café. Le pilote était monté à bord avec le Vieux, qui avait passé la nuit à terre, à faire la bombe, sans doute; car il était resté vert malgré ses cinquante-cinq ans.

— J'étais là, dit le chips, quand le pilote est arrivé. C'était un petit moricaud avec une grande moustache. Il fumait un cigare. Il avait un œil de verre, et l'autre avait un mauvais regard. Les pilotes ont des regards comme ça.

— Les pilotes qui n'ont qu'un œil, dit le coq, ça n'existe pas. On les refuse à la visite médicale.

— Celui-là, dit le chips offensé, il n'avait pas qu'un œil. Seulement, il en avait un qui était en verre. L'autre, c'était un œil comme toi et moi.

» Sur le coup de huit heures — on était ponctuel sur le *Ville d'Anvers* — *stand by fore and aft!* Le Vieux, le pilote et le troisième sur la passerelle; Kroll à la barre. Tu le connais, Kroll?

— Kroll, dis-je, un gros avec le nez cassé?

— Kroll, dit le coq, celui qui a fait un enfant à la caissière du Neptune, même qu'il avait du poil sur tout le corps en naissant, et qu'il n'a pas vécu?

— Celui-là, dit le chips. Eh ben, le jour dont je te parle, il était à la barre, et il te raconterait tout ça comme moi, preuve que c'est la vérité.

» Le second arrive à l'avant. Il y avait moi, au guin

deau, comme de juste, et le bosco et les hommes, et on commence à déhaler, tout doucement, sans remorqueurs, vu que ce n'était pas la peine. On était presque arrivés entre les deux jetées, quand les machines s'arrêtent. On se met à courir sur son erre, comme si on glissait. Il n'y avait pas un pli sur l'eau, et le soleil commençait à taper.

» Le second se met à regarder la passerelle avec un air étonné, et le bosco dit comme ça : « Qu'est-ce qui se passe? » On les voyait bien de l'avant, les types sur la passerelle; on voyait leurs épaules et leurs têtes qui se découpaient contre le ciel pâle. Le pilote gesticulait et, tout à coup, le vieux empoigne son porte-voix et crie : « *Stand by port-side anchor!* » Ça, c'était pour moi. Le second répète l'ordre, et moi, je saisis le frein, prêt à desserrer, et j'attends.

» Je rageais, parce que j'avais envie de dormir plutôt que d'autre chose, sauf peut-être de dégueuler un rien. « Pourquoi, qu'on mouillerait, maintenant? » fait le bosco, et je me dis : « Tiens, c'est vrai; sans doute qu'on va mouiller. » Je me dis qu'il vaudrait mieux pas. Une idée que j'avais. Je me disais : « Ce serait dommage de mouiller. Pourquoi est-ce, qu'ils veulent mouiller? Ça doit être un truc de ce foutu pilote. Mouiller? Faudrait leur dire. »

» Le second était à côté de moi et je lui dis doucement : — « Lieutenant! » — « Quoi? » qu'il fait entre ses dents. — « Faudrait pas mouiller », que je fais. — « Pas mouiller, hein? Encore saoul, hein? Pas mouiller! Pourquoi, d'abord, qu'il faudrait pas mouiller? » Au fond, je ne voyais pas de raison, mais je me disais qu'il devait, quand même, y en avoir une. C'est ce qu'on appelle de la double-vue. « Attendez, lieutenant, que je dis, je vais vous dire. » Il me regardait d'un air soupçonneux. Nous filons toujours, à peine plus lentement, sans effort. L'eau faisait un peu de bruit sous l'étrave. A part ça, on n'entendait rien. Et tout à coup, je la trouve, la raison, je la trouve! Mais, au même instant, l'ordre arrive de la passerelle : « Mouillez! »

» Vous savez comme c'est : l'habitude. On reçoit un ordre, on obéit sans se rendre compte. J'avais mouillé avant de savoir ce que je faisais. En même temps, j'étais content, parce que je venais de me rappeler pourquoi il ne fallait pas mouiller. Ça prouve que les choses qu'on fait et les choses qu'on pense, ça n'a aucun rapport. En même temps, quelqu'un s'écrie : « Il pleut ! »

» Il pleuvait. Il pleuvait rose ! Il y avait une espèce de jet d'eau qui sortait du conduit avec les maillons, et ça retombait sur nous en pluie rose. Je savais ce que c'était, moi, parce que je venais de me souvenir, mais les autres, ils n'y comprenaient rien. C'étaient mes deux stowaways que j'avais oubliés dans le puits-aux-chaînes.

» Tu aurais dû les voir sur le gaillard d'avant ! Mon vieux, ils étaient figés comme de la gelée ! Le second avait une grande tache rouge sur sa coiffe blanche toute propre, et les autres étaient mouchetés comme des léopards ! Et puis, ils se sont mis à gueuler, sur la passerelle; et le pilote, je le voyais très bien, qui agitait ses bras. Il gueulait plus fort qu'eux tous. »

— Oui, dit le coq, qui voit les choses d'un point de vue professionnel, ces trucs-là, ça vous met en bouillie comme rien du tout. Si ces salauds de la Compagnie n'étaient pas aussi pingres, il y a longtemps qu'ils m'auraient foutu un moulin à viande : j'en avais un dans ma cuisine, quand j'étais sur le *Macédonien*, un bon bateau. Maintenant, il faut que je fasse tout mon hachis à la main. Tu m'y fais penser avec ton histoire.

— C'est pas ici, dit le chips, que tu as besoin de hacher la viande : il y a les vers qui s'en chargent. Ton beafsteak d'hier soir, on l'a mangé à la cuiller.

» On n'a rien retrouvé des deux types, reprend-il, qu'une espèce de purée et des bouts d'étoffe. Rien des citrons, ni du chocolat, Nettoyés. Il n'en restait rien.

» Après ça, moi, j'ai failli avoir des embêtements, à cause de ce que j'avais dit au second. Ça avait jeté des soupçons sur moi; mais le Vieux a préféré enterrer ça, parce qu'il aurait fallu faire des rapports supplémentaires à la Compagnie, et qu'il avait la flemme, cet homme.

» Seulement, j'ai causé avec Kroll, qui était à la barre au moment où tout s'était passé. Je lui ai dit : « Pourquoi qu'on a mouillé? » « Oh! qu'il m'a dit, ça c'est une idée du pilote! » Ensuite il m'a expliqué des trucs que je n'ai pas compris : marées, courants, dérive, des bobards, quoi! Moi, je ne retiens qu'une chose : c'était une idée du pilote. Tu vois? »

Là-dessus, il se lève et s'étire. On entend craquer ses articulations.

— Antonio, il est toujours gentleman. Il ne m'a rien reproché, rien dit. Mais, quand même, ces choses-là, ça fait du tort aux affaires...

Il s'en va de son pas balancé, et la nuit l'absorbe. Là-haut, l'homme de barre pique les trois coups doubles de sept heures.

— Quand même, dis-je, pour rompre le silence, ça a dû lui faire une drôle d'impression au chips.

— Penses-tu! fait le coq avec dédain. Ce type-là, c'est une brute épaisse. Il rouspète tout le temps à propos de la croûte...

Shangaï-Tokio, 1936.

JACQUES-E. MARCUSE.

POÈMES

—

CRI AU LARGE

Ta nuit grande pour m'entourer
ta voix de malheur
nos procédés absolument noirs
cousus des parcelles de cette nuit-là,
cette nuit-là dont la veste de laine
est la trame à tout jamais du plus pesant du vide,
le grain du squelette impératif
que précieusement produisirent nos mains,

en cela je retiens ton nom —
homme dont je sanglote l'absence
parce que je t'aime jusqu'à vivre.

Où je pose la réalité minérale
du sort qui se révèle
de ma figure
consumée d'inconnu — C'est la haine d'eux tous,
mais pas de toi.

Prodigieusement, interroge, écoute
au silence contour du silence
après la sereine glace
qui filtre toutes les fins
aux négligences de nos départs,
Matin d'autrui où s'abrège notre monde.

Nous, proies temporelles endormies
du silence de nos départs
où tout le vif a croulé,
voyons que rien ne bouge si l'étranger nous paraît
trop surprenant —

et restons aux cloches, aux pluies
nous enfermant si ravis d'amour,
aux wagons de terre vers l'aube —
nous les connaissons à tout jamais.

Serions-nous là pour résoudre l'absence?

« Oh! Archange, je t'invite à périr d'arrêt!
je t'invite infiniment à cette nuit accomplie,
Retourne... »

Mais le fracas dans cette peine,

c'est bien la feuille d'ombre
qui bat ma muraille
par le rouge du matin
ô figure partie
marche désolée
éternité à bouche d'homme
que j'embrassai
que je suivis
toute cette nuit,
mon âpre mensonge,
tout vain de départs
pressé de mon souvenir
et qui m'accuse
d'être mortelle.
Mon libre hasard — Oh parjure avide!

—

VINGT ANS SUR LA NUIT

Quand finira donc ce coin insupportable de la bouche que jamais je ne connaîtrai assez et la ligne sérieuse à l'heure crucifiée qui remonte à l'infernale quiétude de bleu avec la flaque jaune, la très extraordinaire flaque jaune inondant de méchanceté son admirable prunelle?

Et quand arrivera-t-on à pleurer les mêmes sanglots d'assez, assez je vous jure dans l'impertinence qui bave et sue et roule tout doucement sur la saignée un filet lent comme l'inconnaissable ruisseau du lieu torride, c'est l'endroit caché tout simplement, la chambre pauvre qui n'a rien satis-

fait, la chambre comme partout des amants, on s'humilie.

Perdus aux tentures dont personne ne souffrit, dont personne ne désirera les rencontres d'ombres, nous sommes les couples collégiens et muets, tous gonflés de fantastiques charades, nous disons des bêtises. D'exécrables tendresses nous bordent les silences. Nos dents sont brutales et nos mains,

D'où viennent ces départs, mon Dieu, ces départs!

Et moi... moi.

A l'impossible endroit de saisir, souvenez-vous qui songiez à quelque règne. Petits inassouvis, c'est ici. Ici que sourdent les fraudes des quarante ans. Ici que s'aventurent les énormes vengeances, ici la connaissance des biens.

Nous sommes les couples assaillis d'étonnement. Nous grimpons des églises et des mairies et des vastes anarchies du savoir, la peau fraîche et la gueule injurieuse et la poitrine toute bourdonnante au son du cœur, du vrai cœur, de l'envie hurlante d'embrasser,

Qui nous reçoit?..

la famille du verbe de coutume,

l'apprentissage bourgeois, le cirque pourceau du prince ou de la femme. C'est rare de faire l'amour!

Tous, nous étions des Promis.

Quoi?... Maintenant c'est long d'être simple. Il faut tant défaire pour dire même « je suis bien ». Et les autres mots sont des vendus.

D'ailleurs veux-tu changer cette misère qui nous supplie, ces grandes envies qui augmentent entourées des bras happant la similitude mystérieuse du souffle et son renoncement dans la haine du ridicule, l'angoisse enfin de se connaître, peut-être, et soudain être l'Amour,

la seule fois de l'Amour

— d'ailleurs veux-tu changer comme nous disons l'insupportable et que les mains sont là pourtant et nous exaspérés regardant le ton magique de la chevelure et du costume, le tout hanté de cet Autre, de cet Autre, n'importe quoi, n'importe où, dans la rue où tout porte son visage, dans le ciel plein de soirs de guinguettes, dans l'étoffe unique, la vitesse, la soie comme des houles qu'on achètera pour plein d'argent.

Il n'y a pas à dire, c'est toi que j'aime.
Nos figures blanches s'illuminent sur les volets.
Nous sommes aux modes de nos années et risquons... mais, c'est tout seul le matin et le soir et toutes les fins des nuits et sur les bancs et sur la route et partout où ça recommence, la vie file, griffant les couvertures et les poings sur les yeux, la gorge avalant, bavant dans l'oreiller, assassin, timide, crétin de jeunesse, c'est tout seul.
Le chragrin.

—

CABALE DE CARRES

Ville à tribord et pluie lâche au lieu dit Brasserie qu'enfermaient les yeux, tous les yeux, chacun au circuit débordé de ses peines
depuis toujours.
C'était la nuit de septembre, les apports écorchés, attablés aux cornets d'attente
qui prenaient les semis de regards aux sanglots rancuniers des buveurs, aux offertoires insolents des prunelles de timides.
Une réception de miroirs jetait ses antichambres à la foule, à tous, aux plus inquiets presbytes et, perfide, ouvrait à tous ses bouts les portes d'outre-ciel où croulaient les dos tassés, les figures au creux des mains, des lueurs, de tous ces reflets composés de chagrin et bien ambitieux par malheur.

C'est là que je le vis pour l'entière fois aussitôt m'écriant : « Je t'aime, crois-moi » (c'était vrai).
Il frémit de cette grande impolitesse, les lèvres stupéfaites mais touchées, il soignait loin ce que feraient nos souvenirs, en plein sombre du retour, filant déjà la rive vers le coin éprouvé, le monde que préviendrait le grincement de la clef à l'heure où rampent sur les meubles les mânes des malservis, les compromis hargneux des offensés quotidiens : Signés sur les tapis, plafonds blessés, atomes estropiés, cyclones sans proportions aux franges des tentures, aux poches négligées dans les armoires, et les âmes des minéraux

sur les gestes d'hier et les rails de lune aux charrois de silence.
Nous nous trouvâmes cernés.
Un carré d'armes blanches nous fit observer : L'impossible vanité d'être seuls à jamais.
Tous ceux de la foule (et principalement leur Ancêtre, leur Ange unique et savant) s'opposaient strictement à nous, à cette mort inouïe que nous arrangeâmes partout immédiatement avec un air d'amour — hypocrisie inacceptable, bien entendu.
« Expliquez-vous, dit leur voix, mesurée, furieuse, expliquez-vous, nom de Dieu! » Justement ce mot célèbre (Dieu — en murmurant. Dieu, Dieu! — blasphème, tranquille fourré de désordres et sommet de logique où tout se défait par cœur) pour injurier notre débâcle.
Quelle trouvaille, féroces primaires!
Avec ça un éclatement de ridicule, de bienséance et des mots sur la Situation; l'argent aussi.
Et les carrés de jalousies avançaient sur nous, hurlaient : « Toute chose en son temps! A vos places! Vivants! Morts! Quelles manières! Déséquilibrés! Naïfs! Dégénérés! Espèce de fous! Contempteurs des vérités à croire et d'ailleurs gens sans usages et vulgaires créatures! »
Nous fuyions dans la ville familière, traqués.
Les carrés d'ennemis, les carrés de rues, les carrés de portails, les carrés de maisons, les carrés de nuit, du balcon tissant sur la bouche, aux reins, aux chemins de table, aux cheveux, aux toiles, aux cours des yeux, les balafres d'habitudes, les carrés de l'aube et par la vitre se mirent à nous saigner, se fermèrent sur nous,
tout à coup nous fûmes rendus...
..........à quoi?.....
......au reste, qu'allions-nous faire?.....
Ils gagnèrent. — Pensez! nous étions jeunes — il y avait de quoi nous détester!
Peu à peu un fin carillon sans équivoque, d'une réelle bonté, me nomma clairement toutes les dignités de mes pères, une à une depuis six siècles reconnus, permit ma descente sur une sorte de joie vers l'honnêteté humaine. Le jour.

ELISABETH DE VAUTIBAULT.

NATALITÉ
ET POLITIQUE AGRAIRE FAMILIALE

—

Une pierre de touche a marqué et fait ressortir dernièrement la valeur de nos mœurs et de notre vie sociale et politique; en effet, la publication du recensement de 1936 juge de la conduite de la France durant les cinq dernières années. L'appréhension, à ce sujet, vient d'être avivée, par la comparaison des mouvements de la population durant les neuf premiers mois de 1934 et 1935; à un fort médiocre accroissement de la population, en 1934, répond, en 1935, un excédent de la mortalité sur la natalité. L'abaissement de la nuptialité est assurément l'un des facteurs qui aggravent notre situation démographique; aux ossuaires de la guerre correspondent maintenant les berceaux inanimés des anciens foyers. La « crise » ajoute ses méfaits aux répercussions de la guerre douloureuse; l'histoire nous renseigne assez sur les funestes effets démographiques que produisent la vie chère, les perturbations économiques, enfin les malaises et les troubles de la société. Sans remonter plus loin, rappelons que la déchéance manifeste de la population rurale française, entre 1845 et 1855, fut en relation évidente avec la révolution économique qui commença de la transformer en population industrielle et urbaine; le renchérissement des produits augmentant un besoin de monnaie que l'anéantissement des petites industries familiales ne permettait plus de satisfaire, contribua pour beaucoup à rompre, dans les montagnes en particulier, l'attachement traditionnel du paysan pour la terre.

Mais dans les circonstances économiques dont nous souffrons, peut-être plus graves encore chez elle que chez nous, l'Allemagne vient d'enrayer l'abaissement de sa natalité; elle aurait gagné 200.000 âmes durant le semestre de 1935 où nous en perdions 30.000. Certes, demain ne lui est pas acquis; la démographie des nations connaît aussi les oscillations saisissantes dans l'examen des mouvements restreints des populations. Le national-socialisme nous montre cependant combien l'Etat peut agir sur le problème de la vie. L'action est d'autant plus efficace qu'elle est en accord avec les mœurs profondes de la nation, qu'elle ranime les tendances séculaires, un passé vivant sous l'aspect éphémère des choses.

Les résultats du dernier dénombrement ne diminueront pas notre conviction que la France vivra si elle le veut, si le veut son Etat. Connaît-elle bien ses ressources et sait-elle qu'elle possède toujours des terres à berceaux? Au contraire, elle paraît convaincue, trop convaincue, que le facteur démographique essentiel, la natalité, agit inéluctablement à son préjudice. Des sceptiques, qui ne voudraient pas le dire trop haut, pensent que la vieille patrie, trop raffinée pour se survivre, s'achemine vers le terme naturel des êtres et des choses, que chaque année la rapproche de sa fin. Eh bien, il ne faut pas croire trop vite ces choses-là; l'examen de la natalité française réserve encore d'heureuses surprises, à condition de suivre la méthode recommandée par Levasseur, le calcul et la comparaison des densités « sur des étendues plus petites ». Voici un aspect de la France que nous nous permettons de signaler à M. le Haut Commissaire au tourisme : des vieux pays qui gardent le secret des familles nombreuses, non de ces familles nombreuses avec trois ou quatre enfants, et que notre époque décore avec entrain, mais bien à la mode d'autrefois, avec une dizaine ou une douzaine de rejetons.

S'ils restent ignorés, c'est qu'ils disparaissent dans les moyennes abstraites des statistiques départementales. Il suffit, par exemple, de parcourir le département du Loiret, pour constater que les pauvres « locatures » de la

Sologne et de la Forêt d'Orléans, comme aussi maintes fermes des villages de la Beauce intérieure, restent encore de véritables pouponnières. Mais dans la statistique départementale, l'enfant unique, sur les terres le plus peuplées, le Gâtinais et le Val de Loire, fait oublier la postérité du bûcheron solognot ou celle de l'ouvrier agricole beauceron. Pourtant, seules, elles atténuent la dépopulation du département qui résulte de l'exode et de la limitation de la vie; le gain réalisé, au XIXe siècle, en Sologne, n'est pas perdu, alors que la population du Val est revenue au chiffre qu'elle avait en 1801, et que dans les élégantes bourgades du vignoble, celles où résonne le fameux carillon :

Orléans, Beaugency,
Notre-Dame de Cléry,
Vendôme,

il y a une diminution qui atteint presque la moitié de la population recensée en 1801.

Les paysans dispersés à travers les hameaux ou dans le semis des fermes échappent donc encore au mal qui menace la France dans ses villages groupés et dans ses villes. Relevons maintenant l'importance de ces sources méconnues de la vitalité française, en les examinant sur l'une des plus rudes terres de notre patrie et de l'Europe, à un moment de grave crise démographique, alors que l'exode rural ébranlait pour la première fois une densité remarquablement constante à travers les hameaux des pentes, comme parmi les fermes des plateaux du Haut-Vivarais.

§

La population du Haut-Vivarais, auquel correspond l'arrondissement de Tournon, progresse régulièrement dans les soixante premières années du XIXe siècle, sa densité s'élève alors de 58 à 81 habitants; ensuite elle reste stable jusqu'à la fin du siècle, et commence seulement à décliner avec les premières années du XXe siècle. C'est

dans cette phase critique que nous nous proposons de montrer de quelle résistance la race était capable.

Une disposition de la loi du 8 août 1890, qui accordait l'exemption de la contribution personnelle et mobilière aux « père et mère de sept enfants vivants mineurs, assujettis à une contribution personnelle-mobilière égale ou inférieure à 10 francs en principal », permet de découvrir nos territoires à natalité élevée; le Vivarais en fait partie, comme le Velay et la Lozère, dans le voisinage. Sur ces hautes et pauvres terres, l'existence de familles nombreuses reste liée aux conditions géographiques, comme aux dispositions morales des populations. La pérennité de ces influences sur la vie donne une sorte de constance aux statistiques dont nous ferons usage, bien qu'elles ne soient relatives qu'à l'année 1908 et, qu'elles ne portent que sur quatre des cantons de la Haute-Ardèche, ceux de Vernoux, de Saint-Pierreville, de Saint-Martin de Valamas et de Saint-Agrève. Ils appartiennent à une même région; la géologie, le climat et l'exposition décident des ressemblances et d'une vie agricole commune, celle des petites fermes où « l'on fait un peu de tout ». Mais le premier de ces cantons occupe le sud du grand plateau qui surplombe directement la vallée du Rhône, à une altitude moyenne de 600 mètres; le dernier, le haut plateau de la Montagne vivaroise qui culmine à 1.200 mètres; les deux autres, avec le canton du Cheylard, qui les sépare, appartiennent aux ravins et aux gorges par lesquelles on s'élève du premier au second plateau.

La population du canton de Vernoux, de 9.600 habitants en 1908, renfermait 247 enfants mineurs de familles pauvres et nombreuses. Leur répartition fait reconnaître que la natalité est faible dans les communes traversées de routes importantes; ces communes, au nombre de cinq, ont un chiffre insignifiant de familles nombreuses : 4 seulement pour une population de 3.420 habitants. Par contre, nous en relevons 14 pour les trois autres communes rurales situées à l'écart des grandes routes. Mais fait curieux, Vernoux, au croisement des routes, en accuse 11; c'est qu'à la faveur des ravins qui

échancrent son plateau, se multiplient les fermes et les petits domaines si favorables à la vie familiale. Pour l'ensemble, la proportion de ces enfants atteint seulement 26 pour 1.000; ce chiffre sera dépassé dans les autres cantons à l'altitude plus élevée.

Les communes des cantons de Saint-Pierreville et de Saint-Martin de Valamas sont dispersées par les gorges du pays des Boutières qui s'adosse au levant des « planèzes » de la Montagne. Le relief est plus marqué que dans le canton de Vernoux, la vie plus retirée, les communications moins aisées. Le climat oppose un été brûlant à l'hiver rigoureux. Sur les pentes ravinées par les orages violents, les bois de chênes, de hêtres et de pins succèdent progressivement à la vaste châtaigneraie. La vie industrielle n'avait pas encore pénétré dans les ravins; elle restait surtout cantonnée, avec ses usines à soie, dans les bourgades de la vallée de l'Erieux. Aussi dans les cinq communes rurales du canton de Saint-Pierreville, relevons-nous 40 familles nombreuses pour une population de 7.800 habitants, 56 dans les communes analogues du canton de Saint-Martin de Valamas, pour une population de 6.000 habitants, — parmi lesquelles Saint-Martial et la Rochette, sur les pentes du Mézenc, qui possèdent respectivement 16 et 10 familles nombreuses, pour 1650 et 530 habitants. Par contre, dans le canton de Saint-Pierreville, Saint-Julien-du-Gua, sur la route importante de l'Escrinet, Saint-Sauveur-de-Montagu, active bourgade industrielle de la vallée, ne possèdent qu'un nombre restreint de ces familles; le même fait se reproduit dans l'autre canton, les communes industrielles de la vallée, Saint-Martin-de-Valamas, Saint-Julien-Boutières et un village voisin, n'ont en tout que 14 familles nombreuses pour 5.000 habitants. Le total des enfants atteint 335 et la proportion s'élève à 34 pour 1.000 dans le canton de Saint-Pierreville; il est de 530 et la proportion de 48 pour 1.000 dans celui de Saint-Martin, plus élevé, où l'habitat atteint 1.000 mètres, et joint comme mode de peuplement la ferme du plateau au hameau de la gorge. Dans ce canton de Saint-Martin-de-Valamas, au catholi-

cisme ardent, la natalité est donc particulièrement remarquable.

Le même fait se relève dans le canton voisin de Saint-Agrève qui s'étend surtout sur le plateau. Nous écartons de notre examen la ville même de Saint-Agrève, le carrefour antique des voies successives qui ont relié la vallée du Rhône au plateau de la Montagne. La population rurale, en partie protestante, vit en général dans la ferme isolée au milieu des pâturages; seule, la frange orientale du plateau voit renaître le hameau de la gorge. La vie est employée aux soins du bétail durant un hiver qui se prolonge de septembre à mai; la « burle », un vent implacable, règne alors sur les vastes horizons; les amas de neige, les « congères », rendent les communications très difficiles; le traîneau reste en usage. L'altitude moyenne atteint 1.150 mètres. Pour 7.500 habitants, le nombre des familles nombreuses s'élève à 47, celui des enfants à 366. Le cas le plus remarquable apparaît à Saint-André-des-Effangeas, avec 11 familles de 7 enfants, 3 de 8, 2 de 9 et 1 de 11, soit 17 familles nombreuses pour 1.095 habitants. Dans les villages de ce canton, la proportion 49 pour 1.000 est donc celle du canton de Saint-Martin-de-Valamas.

D'après le contrôle des contributions directes, les familles ne pouvant bénéficier par suite d'une aisance d'ordinaire bien relative, de l'exemption de la contribution personnelle-mobilière, formaient le tiers de la population. Nombreuses encore les familles ayant moins de 7 enfants mineurs; enfin cette terre de berceaux est aussi une terre de cercueils; la surprenante infériorité de la France au regard du monde civilisé, la mortalité infantile, s'aggrave encore dans l'Ardèche par suite des nourrissons de l'Assistance publique. Mais trop de ses propres nouveaux-nés retournent vite au bon Dieu, comme disait une paysanne du Mézenc à Melchior de Vogüé. Jointes aux statistiques, ces considérations accusent la fécondité du hameau ou de la ferme de la haute Ardèche, dans une situation démographique pourtant défavorable, par suite de l'exode partiel des jeunes ménages.

§

Considérable est l'intérêt social et national de la natalité dans la montagne qui insuffle sa vitalité aux plaines fertiles et aux vallées aimables. La natalité ardéchoise a alimenté en vignerons, sériculteurs et maraîchers, les basses vallées du département, ainsi que les bonnes terres du Bas-Dauphiné, contribué au recrutement des mineurs et des ouvriers du Forez, procuré une main-d'œuvre abondante à l'industrie de la soie. Ces paysans ont encore essaimé à Lyon et à Paris, donné une partie de ses artisans à la colonisation algérienne. Puis, combien de prêtres, de religieuses et de missionnaires nés dans les paroisses catholiques, combien de pasteurs, d'instituteurs et de fonctionnaires dans les communes protestantes. L'Ardèche en donne le témoignage : la source principale de la société française est bien sur les plateaux et dans les gorges du Massif-Central. Les mœurs pernicieuses l'ont singulièrement épuisée, et les mœurs ne se rectifient pas au gré du besoin social; mais la loi, du moins, peut en atténuer les méfaits. Que la loi puisse être bienfaisante, voici une anecdote qui en témoignera, pensons-nous!

Il y a plus d'un quart de siècle de cela, la leçon me fut donnée par mes premiers élèves, tous protestants et des Boutières; c'est en dire assez sur leur mentalité républicaine. J'avais tout juste fait leur connaissance que je leur marquai mon étonnement de voir que tous ils étaient des cadets; aucun, mais aucun aîné. J'étais bien seul à m'en étonner.

— Mais il faut bien que nous soyons les cadets, me dit l'un, puisque les aînés restent à la ferme, avec le père.

— Serait-ce obligatoire?

— Oui; puisqu'il héritera de la ferme.

Personne encore, hormis le professeur, qui marquât le sentiment de se trouver en face d'une iniquité sociale.

— Mais l'aîné serait alors avantagé?

— Il le faut bien, répète l'élève, avec plus d'assurance, puisqu'il ne recevra pas d'instruction et qu'il aide le père

à nous en faire donner; puis, il aura la situation la plus pénible.

A les voir si parfaitement persuadés que cette vieille coutume de « faire un aîné » était dans la logique de la vie, je commençais à capituler dans les préjugés habituels. Je devais continuer en apprenant, par les statistiques, combien l'utilisation de la quotité disponible a longtemps contribué à maintenir une bonne densité dans la population rurale du Haut-Vivarais, du Velay et du Forez.

Au lendemain de la guerre, une économie superficielle et imprudente n'épargna pas les terres réserves de la race; elle y eut ses recruteurs pourchassant la jeunesse robuste, jusqu'à ce qu'une méchante carriole eût amené à quelque gare, perdue entre les pins, les hardes et le pauvre mobilier d'un ménage des Boutières; choses et gens s'en allaient étouffer dans un miséreux logement d'agglomération industrielle, où certes il ne viendrait pas au monde une bonne douzaine d'enfants.

Et maintenant la « crise »! Et il ne faut qu'une vingtaine de mille francs pour installer un ménage de fermiers dans la haute Ardèche! Dix à douze petits Français pour 20.000 francs; recommandons le placement à nos compatriotes qui perdent avec allégresse leur argent à l'étranger. Cette fois, il s'agit d'un placement national et garanti par la terre et le paysan, d'un placement enfin qui honorerait le capital. Car quel meilleur moyen pour sauver la race que de garder la ferme de la montagne à la famille, et d'attacher la famille à la ferme.

§

Une politique et une législation rétablissant la famille agricole dans la possession assurée de l'exploitation héréditaire, agiraient en conformité avec les conditions actuelles de l'économie politique et les conditions permanentes de la géographie française. C'est le Germain de *La Mare au diable* qui va nous informer quant aux premières. « Je connais la terre, dit-il au père Maurice, je connais les chevaux, les attelages, les semences, la bat-

taison, les fourrages. Pour les moutons, la vigne, le jardinage, les menus profits et la culture fine, vous savez que ça regarde votre fils et que je ne m'en mêle pas beaucoup. » Un certain degré de spécialisation importait déjà. N'est-ce du reste pas l'une des causes de l'exode rural que, dans une époque de liberté économique et de concurrence, la qualité de la production fut souvent médiocre, sur une exploitation diverse, confiée aux seuls bras du maître? Mais n'est-ce pas la famille qui peut le mieux assurer la spécialisation, sur les innombrables domaines de notre sol varié; prairies des vallées, pâtures des hauteurs, champs de la plaine ou des replats, taillis d'en haut, vignes et vergers de la pente, voilà la distribution fréquente des cultures d'un domaine français. Aux champs, l'affection familiale l'emportera toujours dans la vie quotidienne sur la discipline syndicaliste et coopérative; elle rend aisés les petits dévouements et les menus sacrifices, la monnaie courante de l'existence.

Petites et moyennes propriétés donnèrent à la France sa figure traditionnelle, et lui assurèrent longtemps la prééminence par la vie qu'elles répandaient. Un Bourguignon érudit, M. Jeanton, écrit dans un ouvrage abondant en observations judicieuses et souvent curieuses :

Sans doute, aux XII[e] et XIII[e] siècles, période d'aisance et de prolification, ces villages (il s'agit des lieux dits du Mâconnais) ont-ils été formés par de grosses cellules familiales, cellules qui comprenaient plusieurs ménages rattachés au chef par des liens de parenté, à une époque où l'on vivait en communauté familiale, système social qui dans certains pays de l'Europe orientale, a persisté jusqu'à nous, au plus grand profit du reste de l'exploitation rationnelle de la terre. (*L'habitation rustique au pays mâconnais.*)

Voilà une pensée que n'eût pas désavouée Lamartine, car sa maison de Milly est le symbole de l'hymen de la famille avec la terre. Une nation comme la nôtre ne fond pas du jour au lendemain; une cause d'optimisme peut être dans la permanence de la population agricole sur les mêmes terres. Les monuments aux morts en font foi,

hélas! Aux alentours, « leurs » noms se retrouvent dans les lieux-dits. Pour rester sur la terre bourguignonne, que de familles se sont perpétuées dans les Curtis ou Courts, les domaines primitivement créés par les chefs barbares; elles ont donné des rejets en d'autres lieux et dans de nouvelles conditions sociales, mais la souche est dans cette ferme austère, isolée derrière son porche à toiture.

D'après les statistiques consacrées par Buffon aux bailliages de Saulieu et de Semur (dans le département de la Côte-d'Or), la natalité était remarquable aussi dans les Courts bourguignons; la moyenne des naissances y atteignait six enfants par ménage, entre 1770 et 1775; circonstance trop rare en France, l'excédent de la natalité sur la mortalité était marqué, il dépassait même celui qui fut relevé à la même époque, dans les comtés du sud de l'Angleterre.

Non, ce ne serait pas une politique agraire d'archéologue ou d'archiviste, celle qui recréerait le domaine héréditaire morcelé ou anéanti à la suite de la révolution économique et par le jeu des héritages! Elle s'harmoniserait avec l'admirable effort du paysan français qui, depuis la guerre, a renouvelé l'agriculture et tenté, lui seul, par son initiative, de réaliser le remembrement de la terre. Comme aussi elle répondrait à une secrète angoisse! Le travail de la terre a cessé d'être joyeux; l'homme et la femme se surmènent comme s'ils voulaient, par un labeur forcené, écarter la réponse à la question qui les obsède; qu'adviendra-t-il de la ferme créée au prix de tant d'efforts? Le fils a préféré un emploi, les filles tiennent boutique à la ville. L'aisance est revenue dans les campagnes, le bien-être s'y est répandu, mais tout cela n'est que viager; la maison recrépie, les étables garnies, les machines agricoles sous les hangards, jusqu'au jardin fleuri, tout retournera à l'abandon s'il continue de manquer la famille agricole à la ferme.

Un résultat viager! Il semble que la nation n'envisage pas plus, même dans les formes héroïques de son activité. L'Empire colonial, dont l'exposition de Vincennes

a révélé l'étendue, la diversité et la splendeur à l'opinion, demande lui aussi pour être définitivement assuré que les lieux-dits de la vieille France s'étendent aux vignobles et aux oliveraies de l'Afrique du Nord, comme aux forêts équatoriales. Quelles lois permettront aux terriens de la métropole de se continuer parmi ses colonies!

§

La résurrection de nos campagnes, à la suite des guerres ou des luttes intérieures qui les avaient dévastées, a été réalisée si souvent que notre génération serait inexcusable d'en désespérer. Il n'est pas de raisons d'échouer, avec tant de bons exemples. Rappelons que dans une période, sans doute moins tourmentée, l'Ancien Régime, avant de succomber, a su prendre des mesures qui déterminèrent un accroissement considérable de la population française; près de trois millions d'âmes en vingt années.

Ce fut d'abord la Déclaration du 14 juin 1764, accordant l'exemption des dîmes, de la taille et autres impositions, aux propriétaires et fermiers qui entreprenaient le desséchement des marais, palus et lieux inondés; puis la Déclaration du 13 août 1766, qui exemptait des mêmes charges « ceux qui entreprenaient le défrichement des terres incultes ». La durée des exemptions de toutes impositions, même des vingtièmes, était de quinze années et la prorogation pouvait être accordée. En outre, les baux passés entre propriétaires et « cessionnaires » ou fermiers, pour les terrains à défricher, étaient exemptés de tous droits durant une période de vingt-sept ou vingt-neuf ans. D'autres dispositions ajoutaient de nouveaux dégrèvements, parmi lesquels l'exemption des droits de franc-fief. Enfin, le contrôle de baux concernant ces terres était réduit à dix sols par acte. Jusqu'aux familles étrangères, désireuses de se livrer aux desséchements et défrichements, qui recevaient des garanties pour leur succession en faveur d'enfants, parents et héritiers domiciliés en leurs pays! Et nous n'indiquons que le principal de ces mesures bienfaisantes.

Comment ne pas attribuer à l'administration de Louis XV un accroissement de la population qui devait donner la force du nombre aux armées de la Révolution? Un progrès sérieux de la population s'étant manifesté aussitôt après la guerre de la Succession d'Espagne, une période de stabilité démographique paraissait normale vers le milieu du XVIIIe siècle; au contraire, l'accroissement passe du simple au double, dans les vingt années qui précèdent la Révolution. « Je ne sais pas de plus sûr moyen de mettre en valeur les sommets des montagnes que de les partager entre les paysans; ...un autre effet de cette division est l'accroissement de la population », écrit quelques années avant 1789 le voyageur anglais A. Young dans un ouvrage célèbre. Et un Intendant du Languedoc déclare à la même époque que la population des montagnes est si nombreuse qu'elle suffit « et au delà à la consommation des produits du sol ». Du reste, cet effort rural ne fut pas sans répercussions fâcheuses, la destruction du taillis sur les pentes reste encore une cause de la fréquence et de la gravité des inondations torrentielles. Mais aujourd'hui, il ne serait pas nécessaire d'autoriser le paysan, pour se multiplier, à dénuder les pentes; la belle France n'a que trop de jachères, les plus beaux terroirs ne sont pas exempts de cette lèpre.

§

La section agricole du Musée social a entendu dans sa séance du 27 avril 1932, présidée par le Marquis de Vogüé, une communication brillante et documentée de M. Wloszezwski, sur « le dépeuplement des campagnes en France ». Pour cet ami de notre pays, le relèvement de la classe rurale ne saurait être obtenu que par l'appel à la main-d'œuvre étrangère, en particulier celle que la Pologne est si capable de nous procurer. La population agricole française ne pourrait-elle se charger elle-même de cette tâche? Comme dit une vieille chanson « les Montagnards sont là! ». Mais l'avenir est subordonné au rétablissement de la famille dans son autorité et dans sa permanence. Il serait mesquin et injuste de paraître

ignorer l'effort législatif et administratif pour la vie agricole actuelle, de laisser pénétrer dans l'opinion rurale la pensée que les pouvoirs publics ne s'en soucient. Sans l'ingéniosité et la bonne volonté qui ont été prodiguées de tous côtés, nos campagnes seraient plus gravement menacées. Mais mille bonnes petites recettes ne valent pas un bon principe.

Les résultats du dernier dénombrement de la population française ne nous obligeront-ils pas de reconnaître qu'après avoir, de 1914 à 1918, arraché au destin le droit d'exister, la France a depuis parfaitement perdu son temps, puisqu'elle n'a pas ranimé la vie de ses campagnes dépeuplées. Cette victoire l'avait couronnée dans la plénitude du génie de son peuple, « construit lentement de l'alluvion des nationalités, dont le christianisme a élevé les pensées et les yeux plus haut que la terre, que la Monarchie a groupé sous les mêmes lois, que la guerre a illustré comme les arts, que la République a ennobli du titre et des droits du citoyen » (discours de Lamartine aux instituteurs de Saône-et-Loire). Une grave responsabilité échut à la génération de la guerre; elle lui reste. Le retour possible de la fécondité nationale par une politique familiale est la grande affaire, sans doute l'unique espérance. Et trop de dangers menacent la société européenne pour ne pas unir en outre à la civilisation le renouvellement de la vie dans la ferme massive qui se découpe sur les horizons ou les pentes abruptes des paysages français.

LUCIEN BADEY.

IRLANDE ET ANGLETERRE

Après avoir si longtemps occupé la scène de Westminster, l'Irlande ne joue plus le premier rôle dans la politique intérieure de la Grande-Bretagne. Mais le voisinage des deux îles fait qu'aucune d'elles ne pourra jamais se désintéresser de ce qui se passe dans l'autre. Vingt ans après le coup de tonnerre de la semaine de Pâques, l'Etat-Libre préoccupe l'opinion anglaise plus qu'elle n'ose toujours se l'avouer.

N'est-ce pas bien naturel? Quelle serait la position de l'Angleterre, si le Napoléon de demain, libéré des caprices de la brume et des vents contraires, trouvait à son débarquement, au lieu de quelques volontaires mal équipés, la complicité, l'alliance, d'une organisation nationale moderne? Quelque sympathie que l'on éprouve pour les Celtes d'Erin, leur longue et douloureuse sujétion, leur redressement héroïque, comment méconnaître ce qu'il y a de légitime dans certaines appréhensions? Comment, pour tout dire, ne pas les partager dans une grande mesure, si l'on tient que la sécurité de la France est liée à la sécurité de la Grande-Bretagne? Aussi nous appartient-il de hâter de notre mieux l'heure d'une réconciliation également honorable pour les deux pays. Par delà les apparences, les parades et manigances partisanes, peut-être n'est-ce pas trop d'optimisme que de discerner une lueur d'espoir.

D'Unionistes au sens strict du mot, il ne s'en trouve plus que dans cette dernière tranchée, le Parlement de Stormont : encore sont-ils de plus en plus menacés par des « unionistes indépendants » dont l'indépendance peut

un jour les mener loin. Personne en Angleterre, personne assurément en Irlande, ne croit plus que l'on puisse revenir sur ce qui a été fait en 1921, si ce n'est dans le sens d'une Irlande « une et indivisible ». Mais d'autre part, l'idée républicaine, foncièrement anti-anglaise, ne semble plus avoir dans l'Etat-Libre tout à fait la même force attractive qu'il y a quelques années. Quatre ans de responsabilité gouvernementale ont agi dans un sens réaliste et positif sur les hommes qui faisaient figure si romantique dans l'opposition. Et l'on voit aujourd'hui dressés contre eux les irréductibles dont il leur a fallu, à la longue, se séparer et la rigueur des lois s'exercer au nom de la stabilité sociale et nationale, contre l'ancienne aile marchante du parti victorieux. Le chef de ce parti, que ses attitudes les plus frappantes dans le passé montraient un peu comme un rêveur illuminé, s'est révélé au contraire le plus pondéré des hommes d'Etat.

Certes, il n'a rien renié de son programme, il en a même dépassé les engagements : le serment d'allégeance est aboli, le Sénat a disparu, le Gouverneur général va le rejoindre; et les annuités foncières restent impayées. Les sanctions économiques de représailles ont développé une politique de repliement et d'autarchie sans faire céder d'un pas sur le point en litige. A chaque nouveau geste de libération, les extrémistes d'Irlande applaudissaient, l'opinion britannique se rembrunissait, les uns exhortaient M. de Valera à proclamer la République d'Irlande, les autres l'imploraient de ne pas consommer la rupture. Mais la Grande-Bretagne, la première vague de colère passée, se mettait à l'abri dans son traditionnel refuge : *Wait and see;* elle comptait sur son fidèle allié, le temps.

D'ailleurs, le Président du Conseil Exécutif, tout en maintenant avec fermeté les position conquises avec audace, ne se livrait point à ces bravades verbales où on aurait voulu le pousser. Au contraire, il ne perdait jamais l'occasion d'affirmer son désir et le désir de l'Irlande de vivre en amitié avec le peuple anglais. Peu à peu, chacun s'est accoutumé à la situation nouvelle. L'Angleterre n'attend pas plus le paiement des annuités foncières

qu'elle n'a l'intention de rembourser la dette des Etats-Unis. La culture des céréales, fortement encouragée, a réussi à pallier dans une certaine mesure la diminution des herbages. Et puis, les lois inéluctables des échanges faisant sentir leur pression, de même qu'à l'indignation avait succédé l'indifférence, peu à peu l'indifférence a fait place à un désir d'entente. Alors intervint le fameux compromis qui débloque tant de bétail d'Irlande contre tant de charbon anglais. Si bien que le temps, au lieu d'être l'allié d'un seul des deux voisins, a travaillé aussi pour l'autre. Car au fond, c'est l'Angleterre qui a cédé la première, quand elle a vu l'Irlande se ravitailler en charbon sur d'autres marchés, développer au maximum le rendement de ses tourbières, transformer son système rural en mettant des champs à la place des prairies, et s'efforcer d'édifier chez elle les industries dont elle a besoin.

Une telle politique, si elle avait échoué, rejetait l'Irlande dans les convulsions de 1922. Mais elle a réussi : et elle a, du même coup, rallié à celui qui l'a conçue et tenacement exécutée la plupart des esprits modérés. Une presse qui naguère ne parlait de lui qu'avec sarcasmes reconnaît sa droiture et son courage. La vie publique est entrée grâce à lui dans une détente, un apaisement que troublent à peine les clameurs des républicains déçus.

Le pays sent qu'il est gouverné avec esprit de suite, avec autorité; et il déserte les oppositions; celle que fait par principe le parti de l'ancien gouvernement, parce qu'elle perd chaque jour sa raison d'être; celle des extrémistes de l'*Irish Republican Army,* parce que l'Irlande, à peu près libre et relativement heureuse, n'appelle plus les mêmes formes de dévouement et de sacrifice.

Une récente élection partielle dans le Comté de Wexford, à la pointe sud-est de l'Ile, a été à cet égard des plus significatives. Il s'agissait de remplacer un député du parti *Fine Gael* (famille des Gaels), fusion des fidèles de M. Cosgrave et de quelques « farmers » et indépendants. Or, depuis les élections générales de 1933, le bloc ministériel s'était dissocié. L'I. R. A., interdite, avait quitté avec fracas

le parti *Fianna Fail*, que dirige M. de Valera. Le groupe travailliste, qui a toujours soutenu celui-ci, mettait en ligne un candidat contre le sien. Tout portait à croire, à moins d'un grand revirement de l'opinion, que le candidat *Fine Gael*, vainqueur en 1933 de ces trois éléments soudés, triompherait sans peine des trois concurrents que leur discorde alignait contre lui. Mais c'est le candidat de M. de Valera qui l'a emporté haut la main; ce qui montre que, même attaqué par sa propre extrême gauche, même combattu par ses alliés de toujours, les travaillistes, le parti *Fianna Fail* a gagné la confiance d'une immense majorité de la nation.

La Grande-Bretagne s'est honorée en accordant aux républiques Sud-Africaines, si peu de temps après une guerre terrible, une très large autonomie. Elle agirait non seulement avec générosité, mais avec une profonde sagesse, si elle prenait aujourd'hui l'initiative de tendre la main au chef reconnu de l'Irlande.

Va-t-elle s'hypnotiser sur les annuité foncières? Argutie juridique pure. En droit strict, ces annuités lui sont dues, comme la livre de chair d'Antonio était due à Shylock. Mais en dernière analyse (et quelle insinuante Portia le lui fera comprendre?), quand les Gaels occupent à nouveau, après deux, trois siècles, une terre que la violence leur avait arrachée, doivent-ils vraiment, en outre, payer une redevance à leurs spoliateurs? Tel est l'argument final des Irlandais, tiré de cette redoutable mémoire collective par laquelle tous les moments de leur passé restent mêlés à leur vie présente; tandis que l'oublieuse Angleterre ne s'accuse chaque soir, à l'heure de l'examen de conscience, que des péchés de la journée.

D'autres symptômes, en dehors de la politique, permettent d'espérer un rapprochement. On sait l'histoire de la collection Lane; et comment ce neveu de Lady Gregory, fondateur de la plus belle « gallery » d'Irlande, avait par codicille, à bord du *Lusitania*, transféré à ce musée au lieu de la « Tate », primitivement désignée, sa belle sélection moderne. Mais l'Angleterre, arguant du fait que le codicille n'était pas signé d'un témoin (encore que

l'authenticité n'en fût pas contestée), a toujours refusé de se dessaisir de la collection. La place de celle-ci est prête dans la plus belle salle de Charlemont-House, où le Musée, qui est le Petit-Palais de Dublin, s'est récemment installé. On peut y lire le codicille, y voir les photographies des tableaux absents; le tout aurait un air de deuil un peu cérémonieux, si une riche exposition des œuvres de Lavery ne venait pas provisoirement égayer les murs. Mais, tout en faisant les honneurs de son palais, le distingué conservateur semblait ne plus considérer comme infiniment lointaine une solution amiable du conflit .

Il suffirait, disait-il en substance, d'une main qui se tende pour que l'autre la serre cordialement.

Dira-t-on que la question linguistique fait obstacle à ce rapprochement? Fait-on semblant de craindre une telle poussée du gaélique que l'anglais s'en trouverait chassé d'Irlande? Ce serait aimer le paradoxe. L'enthousiasme n'est pas un état permanent; la flamme des premières années ne se soutient plus à la même hauteur. On a entendu des porteurs de la *fainne,* cet insigne circulaire qui oblige à n'employer, si possible, que le gaélique, retomber, pour une conversation entre eux, dans l'anglais honni. A l'assemblée générale de la Ligue gaélique, le président de Valera a nettement indiqué les limites du pouvoir de l'Etat en ces matières, et placé les ligueurs en face d'un devoir et d'une responsabilité strictement personnels. A quoi sert-il, a-t-il ajouté, d'exiger toujours plus de gaélique de vos fonctionnaires si vous ne leur donnez jamais l'occasion de l'utiliser? Or, ils se plaignent que non seulement le public ne les encourage pas, mais que souvent une réponse rédigée en gaélique leur a été retournée aux fins de traduction. On n'est donc pas à la veille de cet événement sensationnel : la disparition de l'anglais entre les quatre mers d'Erin.

Les écrivains les plus hostiles à l'influence anglaise sont eux-mêmes contraints de recourir à l'anglais pour répandre cette hostilité. Rien n'est plus typique à cet égard que les fulminations de M. Corkery contre l'école

anglo-irlandaise de littérature. Où commence, où finit, dans le fait de s'exprimer en anglais, le crime contre l'Irlande? M. Corkery lui-même est incapable de le dire avec précision, et ne se laisse finalement guider que par ses passions religieuses et politiques, et même ses préférences personnelles. C'est ainsi que le critérium qui accepte Colum rejettera Stephens : pourquoi? on serait en peine de nous le dire. On écarte avec horreur tous ceux dont la gloire consacrée rejaillit sur leur île natale : Yeats, Synge, Russel. On lance l'anathème contre tous les « expatriates », leur reprochant à la fois d'avoir quitté l'Irlande et de continuer à être inspirés par elle; mais la même situation ne choque plus s'il s'agit de Tourguenief, de Romain Rolland, d'Unamuno; et Colum, inexplicablement gracié, n'est-il pas aussi un exilé volontaire?

A ce compte, un bien petit nombre des livres récemment parus, dont chacun pourtant est à quelque titre représentatif de l'Irlande, échapperait au verdict des ultras de l'insularisme. L'histoire d'Irlande de Curtis; le tableau de Dublin sous les quatre George, de Miss Maxwell, peut-on leur accorder une grande valeur, quand ils sortent de cette citadelle protestante, dernier refuge de l'Ascendancy, qui s'appelle Trinity College? Il faut reconnaître que leur mérite a cependant triomphé de ces partis-pris. Moins heureux, Stephen Gwynn, à l'occasion de sa Littérature Irlandaise; Francis Stuart, coupable d'écrire dans des journaux de Londres; Austin Clarke, suspect d'avoir subi l'influence de Yeats! On n'en finirait pas! Une logique un peu rigoureuse exigerait que M. Corkery fît retirer de la vente et mettre au pilon ses propres ouvrages, écrits dans la langue ennemie; et pour nous, qui les avons tant appréciés, — romans, nouvelles, histoire ou pamphlet — ce serait franchement bien regrettable.

Il est donc probable, malgré les objurgations des exaltés, que la langue anglaise dispose encore d'un bel avenir dans les lettres d'Irlande. Le vrai patriotisme, loin de déplorer dans ce fait une influence de l'Angleterre, devrait plutôt se réjouir de voir maintenu l'ascendant séculaire de l'Irlande dans la littérature anglaise (sans

parler de l'américaine). Dans ce domaine, l'Irlande ne reçoit pas tant qu'elle donne; et par sa production littéraire, elle maintient le contact avec cette innombrable *diaspora*, qui précisément, ne parle et ne lit que l'anglais, et par laquelle l'Irlande dispose, sur tout le territoire de l'Empire Britannique, d'une incalculable force morale.

Qui d'ailleurs travaille à semer la discorde entre les deux îles voisines; et si une politique à longue portée y trouve intérêt, est-ce la nôtre? Si nous avons encore quelque crédit dans un pays tant négligé par nous, malgré les efforts si méritoires, si peu encouragés, de nos représentants officiels; si d'autres, passés maîtres dans l'art du camouflage et la technique de la propagande, ne nous ont pas complètement supplantés dans l'estime, l'admiration, l'affection des Irlandais; s'il n'est pas trop tard (et il n'est jamais trop tard), tout nous invite à servir de notre mieux, aujourd'hui que les chaînes sont tombées, que les rancunes s'apaisent, une réconciliation sincère et durable entre l'Irlande et l'Angleterre, qui nous donnerait d'un même coup tant de sécurité et tant de plaisir (1).

A. RIVOALLAN.

(1) Depuis que cet article a été écrit, l'abdication d'Edouard VIII et l'avènement de George VI ont rendu une vive actualité aux rapports anglo-irlandais. Ce qu'a dit à ce sujet la presse française n'est pas toujours au point. En réalité, le président De Valera prépare un projet de Constitution, valable aussi, a-t-il déclaré, pour le moment où tombera la frontière artificielle qui laisse en dehors de l'Etat-Libre six comtés du Nord-Est (ou Ulster), partie intégrante et volontaire du Royaume-Uni.

De cette future Constitution, on a simplement détaché, par anticipation de deux mois, quelques menues modalités. Ainsi la Chambre ou Dàil Eireann, au lieu d'être convoquée par le Gouverneur général, le sera désormais par son propre président à la demande du président du Conseil, selon l'exemple de la France. Ainsi le président De Valera n'a pas profité du trouble britannique pour proclamer à nouveau la République d'Irlande. C'est que le jour approche où la situation internationale obligera l'Angleterre à choisir : ou une Irlande qui servirait de base à l'ennemi de l'Angleterre, ou une Irlande amie; mais cette amitié, elle ne l'obtiendra jamais que d'une Irlande « unie et libre », sans frontière intérieure, sans autre lien avec la Grande-Bretagne qu'une association loyale, sur un pied d'égalité.

Le réalisme anglo-saxon a résolu des problèmes plus ardus.

AUTOUR DU
“ MATÉRIALISME DIALECTIQUE ”

—

La « Crise de l’Esprit », qui sévit en Europe plus que jamais, se manifeste sous deux formes qui se complètent et s’appellent : « anarchie mentale », selon le vieux mot de Comte, et les « mystiques » ou les orthodoxies à la mode.

Un grand nombre de gens (surtout les jeunes), désorientés, déçus, déprimés, aspirent à une « direction spirituelle ». Ils la trouvent dans certaines doctrines simplistes et dogmatiques qui flattent leurs passions, leurs désirs, et auxquelles ils adhèrent avec l’enthousiasme des croyants-néophytes.

Parmi ces doctrines, il y en a une qui jouit d’une grande popularité auprès d’une partie de la jeunesse universitaire française et parmi de nombreux prolétaires, « conscients et organisés ». C’est le marxisme, ou, plutôt, *une certaine interprétation* du marxisme (car il y en a plusieurs), interprétation léniniste, qui réduit la doctrine de Marx à quelques dogmes très simples, accessibles à tous et qui souligne surtout son aspect violent, terroriste.

A l’appui, on invoque la « philosophie » marxiste, le « matérialisme dialectique » et on essaie de montrer que c’est la *seule* philosophie vraiment scientifique et progressive de notre époque.

Il m’a paru utile d’examiner ces prétentions. A cet effet, j’ai publié, dans le *Mercure de France* du 15 janvier 1936 un article sur *La Science et le Matérialisme Dialectique*, consacré à la critique d’un recueil intitulé *A la Lumière du*

Marxisme où onze (1) savants français exposent cette philosophie marxiste-léniniste, dans son application aux sciences spéciales.

Cinq mois après, dans le numéro de mai de la *Commune*, une nouvelle revue d'extrême-gauche, M. Maublanc (l'un des Onze) a écrit trois pages pour me répondre sans répondre tout en me répondant : c'est-à-dire qu'il a soigneusement évité de dire quoi que ce soit au sujet de mes griefs principaux.

Comme un grand nombre d'étudiants (et même d'adultes) *prennent au sérieux* ce recueil, il est d'intérêt général de projeter la lumière sur ceux qui écrivent à la lumière du marxisme. J'ai donc adressé à la *Commune* une lettre invitant M. Maublanc à répondre à mes critiques *essentielles* (nous verrons tout à l'heure ce qu'elles sont). J'ai eu la naïveté de croire que les procédés de polémique répandus dans certains milieux d'extrême-gauche n'avaient pas encore eu le temps de déteindre sur ces marxistes-léninistes de fraîche date. Je me trompais. Dans *la Commune* de juillet, M. H. Wallon (un autre des Onze) me répondit, en citant quelques bribes de ma lettres, selon les règles de ce genre de polémique. En ce qui me concerne personnellement, je ne citerai qu'un seul exemple, — et encore parce qu'il introduit dans le vif du sujet. M. H. Wallon écrit :

M. W. Drabovitch paraît souffrir de ne pas être pris au sérieux : M. Maublanc, dit-il, déclare : « mais il est temps d'en venir aux critiques sérieuses. Ma critique à moi n'est pas sérieuse, s'écrie-t-il douloureusement ».

Or, dans ma lettre à M. Maublanc (dont bien entendu, j'ai gardé la copie que j'ai montrée à plusieurs personnes), la phrase que M. Wallon isole a été suivie de ceci :

Ma critique n'est pas sérieuse. Je dois avouer, hélas, que ce n'était pas M. Maublanc seul qui le pensait, mais aussi

(1) En réalité, plutôt neuf que onze, car l'un des auteurs, M. Sauvageot, se borne à montrer le néant du matérialisme dialectique dans l'œuvre du linguiste soviétique Marr, et l'autre, M. J. Langevin, a écrit un article tout à fait neutre.

quelques-uns de mes lecteurs. Lesquels? Ceux qui, avant de lire mon article, n'avaient pas lu le recueil en question. A ceux-là, les « accusations » que je formule à l'adresse des *onze* ont paru à tel point invraisemblables qu'ils ont préféré conclure au peu de sérieux de l'auteur. Mais, quand ils l'avaient lu, c'est à ce recueil qu'ils étaient obligés d'appliquer ce qualificatif.

Comme on voit, c'est assez différent. Et M. Wallon n'a même pas l'excuse de ne pas comprendre l'ironie. Car c'est bien parce qu'il l'a sentie qu'il a tronqué ainsi le passage de ma lettre (2).

Mais j'ai hâte de passer aux choses d'intérêt général.

M. H. Wallon, lui, répond à mes « griefs principaux », et même avec un élan et une assurance dignes d'éloges. A la bonne heure! Mais voyons comment.

Comme je l'ai dit, je ne suis pas marxiste. J'estime que cette doctrine, qui en son temps constituait un progrès notable sur les doctrines socialistes précédentes, est périmée. Elle est dépassée depuis longtemps par la science moderne. La part de vérité qu'elle contenait est assimilée par l'histoire et la sociologie.

Il faut cependant être juste, même envers les doctrines qu'on rejette. Supposons que, devant quelqu'un qui n'est pas positiviste, on expose le système d'Auguste Comte en passant sous silence la « loi des trois états ». Ce quelqu'un aura le devoir de protester. Il devra dire que les gens qui font cette omission n'ont pas le droit de se réclamer d'A. Comte. Ou bien, supposons que devant vous, qui n'êtes pas socialiste, on parle des idées de Jaurès tout en taisant que, pour lui, le socialisme devait se réaliser par l'épanouissement de la démocratie, — de la démocratie telle qu'elle existe et non pas sous forme de dictature terroriste d'un parti. Vous devrez dire qu'en passant sous silence la base démocratique du socialisme de Jaurès on dénature complètement ses idées.

(2) Il révèle aussi le pseudonyme sous lequel j'écris à *l'Intransigeant*. Cela ne me gêne pas et d'ailleurs mon pseudonyme est assez transparent (V. Drabeau). Cependant, jusqu'ici, ce procédé était considéré comme contraire à l'éthique du journalisme.

Je me suis trouvé dans une situation analogue vis-à-vis du marxisme. Devant moi, des gens qui se proclament marxistes citent très abondamment les écrits de leur Maître, tout en évitant scrupuleusement d'énoncer les idées qui sont à la base même de sa doctrine et qui constituent, chacun le sait, le trait distinctif du marxisme ou du « socialisme scientifique », à savoir que le socialisme ne devient possible que dans les pays où le capitalisme a atteint le maximum de développement et où se sont formés, par suite de ce développement, les « prémisses » nécessaires, les « éléments matériels et moraux » du socialisme (haut niveau politique du prolétariat, sa capacité de gestion des grandes entreprises, son organisation en de puissants syndicats qui engloberaient la majorité des travailleurs, etc.).

Alors, n'était-il pas de mon devoir d'inviter ces « marxistes » à s'expliquer au sujet de cette étrange omission? Voici comment M. H. Wallon y répond :

A notre tour devrons-nous plaindre M. W. Drabovitch de se faire du marxisme une conception bien retardataire. En dépit des commentateurs pusillanimes ou myopes, dont il paraît être le disciple, le matérialisme dialectique est sans cesse opposé par Marx et Engels à toute conception mécaniste ou fataliste, aussi bien de la Révolution que de la Science.

M. H. Wallon explique ensuite que l'homme peut profiter *des circonstances propices* pour réaliser ses desseins et que Lénine et Staline en ont usé ainsi avec la révolution russe. On voit le procédé. Il est bien simple et peut réussir, mais dans un meeting et non dans une discussion sérieuse! Non, il ne s'agit pas de *ma* conception ni de celle des « commentateurs pusillanimes ». Il s'agit de l'essence même de la conception marxiste. Il s'agit de savoir si M. Wallon et ses camarades reconnaissent ce fait. Je comprends parfaitement qu'ils ne donnent *ni ne peuvent donner* une réponse nette à cette question. Car dire nettement « non », c'est devenir la risée de tous les gens compétents (3), et dire « oui » c'est condamner sans détour

(3) Il y a quatre ans, M. Ch. Rappoport, théoricien socialiste, a fait une

le bolchévisme russe qui triompha dans un pays arriéré au point de vue du capitalisme. Mais si j'insiste, c'est précisément pour projeter un peu de lumière sur ces singuliers marxistes.

Non, il ne s'agit pas des « circonstances propices » à la faveur desquelles tel parti peut faire un Coup d'Etat pour « réaliser ses desseins ». Il s'agit des régimes sociaux séculaires, profondément enracinés et possédant une grande force d'inertie. Les institutions sociales, surtout économiques et religieuses, naissent, se développent, changent et meurent avec une certaine régularité. Elles ne peuvent pas être abolies par la dictature terroriste d'un parti qui brusquement s'emparerait du pouvoir. Le capitalisme n'est pas l'invention diabolique d'un capitaine d'industrie quelconque. C'est ce que Marx et Engels répétaient indéfiniment aux Bakounistes et aux Blanquistes vulgaires, au cours de leurs discussions passionnées, dans les réunions de la 1re Internationale. *Et c'est encore cela qu'on est obligé de répéter,* 70 *ans plus tard, aux gens qui se réclament de Marx!*

Le socialisme ne se réalisera pas par un coup d'Etat, à coups de décrets, par la terreur, par l'extermination des « bourgeois ». Ceux qui le croient ne sont pas du tout marxistes. Ils sont partisans, comme on l'a dit, du « socialisme à la sauce tartare » ou à l'« assyrienne », ou, plus exactement, du *Niétchaïévisme* russe. Le véritable socialisme ne pourra se réaliser que dans les cadres de la démocratie qui devrait être la *démopédie* (Proudhon).

Toutes ces idées sont devenues, dès la fin du XIXe siècle, le patrimoine commun du socialisme européen, malgré la diversité de ses tendances, malgré la lutte continuelle entre les « orthodoxes » et les « révisionnistes ». On peut même aller plus loin. On peut dire, en mettant à part l'idéal socialiste, qu'on l'accepte ou non, que le marxisme

conférence sur le sujet : *Le Marxisme est-il périmé?* et il a commencé son exposé par le rappel de ces idées fondamentales de Marx que j'ai formulées plus haut. Il rappelle aussi les métaphores toujours employées par les marxistes à l'adresse des anarchistes et des « blanquistes » ; prendre le 2e mois de grossesse pour le 9e; se jeter par la fenêtre du 3e étage pour arriver plus vite en bas. On arrive plus vite, mais dans quel état?

a eu le mérite (qu'il partage avec les doctrines de Saint-Simon, de Comte et de Spencer) d'avoir suscité chez les historiens, les sociologues et les politiciens cultivés un sentiment vif de la *réalité sociale,* réalité résistante et qui demande beaucoup d'art, d'études et de doigté pour pouvoir être, lentement, réformée, dans les conditions d'un régime libre, dans le sens de l'idéal humain.

Il est profondément regrettable que cette *vérité première* de la sociologie, vérité indépendante des « intérêts de classes » soit si peu et si mal enseignée à ceux qui forment la jeunesse. Au contraire, la tendance dominante est de suggérer que tout est possible, soit au moyen d'une bonne révolution, soit — chez d'autres — par une bonne dictature nationaliste.

M. H. Wallon parle de Lénine bien imprudemment. Il ignore sans doute que son héros, son demi-dieu — même Lui! — pensait aussi que la Russie de 1917 n'était pas du tout mûre pour le socialisme. Il estimait nécessaire la prise violente du pouvoir par son parti à la faveur de la révolution démocratique de mars 1917 parce qu'il croyait fermement en l'imminence de la révolution sociale dans les grands pays capitalistes : Allemagne, Angleterre, Etats-Unis, France. A ses yeux, la Russie, sous son pouvoir, ne devait servir que de « place d'armes » pour la révolution sociale à l'étranger. Cependant, les mois et les années s'écoulaient et le « grand soir » n'arrivait nulle part. En attendant, il fallait vivre, durer, *conserver coûte que coûte le pouvoir,* faire quelque chose. Et ils ont fait quelque chose — le « communisme de guerre ».

Un militant communiste russe, qui occupait à ce moment-là un poste élevé, raconte (4) que L. Krassine qui, sans conteste, était le plus intelligent des bolcheviks russes (quelqu'un comme le Dr Schacht auprès d'Hitler) s'exprimait ainsi sur Lénine à cette époque : « Oui, c'est entendu, c'est un fanatique, mais tout fanatique qu'il est, il voit pourtant où nous nous sommes fourrés! » En effet,

(4) Dans le tome LXI des *Annales Contemporaines,* revue russe éditée à Paris. La rédaction (socialiste), pour des raisons bien compréhensibles, ne peut pas révéler le nom de l'auteur.

après quelques centaines de soulèvements paysans en réponse au « communisme de guerre »; après les grèves ouvrières dans tous les grands centres industriels; après des famines effroyables; après le grand soulèvement des marins de Cronstadt (il n'y a pas de danger qu'on fasse à Moscou un film avec ce soulèvement comme on l'a fait avec l'autre), Lénine a bien vu où ils se sont fourrés et il a fait machine arrière. Il proclama la *Nep*, la retraite « stratégique » qui libérait partiellement la vie économique du pays. Et il la proclama « pour de bon et pour longtemps ». Malheureusement, sa mort interrompit la « normalisation » du régime.

En ce qui concerne son successeur, ce Fouché asiatique devenu dictateur, — et dictateur plus absolu que les anciens tsars et les sultans, — le meilleur conseil à donner à M. H. Wallon et Cie, c'est de lire attentivement un ouvrage capital richement et solidement documenté, *Staline*, de M. B. Souvarine (5).

En somme, ce qu'on appelle si aimablement, si « impartialement » l'expérience soviétique se réduit à une immense vivisection inutile. Inutile, car elle illustre une vérité qui, elle aussi, est devenue partie intégrante du patrimoine commun de tous les hommes dévoués au progrès social. Cette vérité, c'est que l'expression « dictature de classe » est absurbe. Quand un parti — groupement idéologique — s'empare du pouvoir par la violence (étant une minorité), sous prétexte que lui seul comprend bien les intérêts de la classe dont il se réclame, il est forcé de sévir, d'exercer la terreur contre tous ceux, sans distinction de classe, qui comprennent autrement ces intérêts. C'est ainsi que, dès 1918, tous les « soviets d'ouvriers et de paysans » qui osaient se prononcer contre la politique du parti bolcheviste étaient impitoyablement dissous et leurs membres arrêtés. C'est ainsi qu'en 1917-18 les ouvriers *menchéviks* des grandes usines de Pétrograd, des régions industrielles de l'Astrakan, de l'Oural,

(5) Ed. Plon. Le livre est gros. Mais tous ceux qui voudraient voir clair dans les affaires russes devraient le lire, du moins les trois derniers chapitres.

etc., etc., étaient aussi impitoyablement (2) arrêtés, déportés, massacrés, que les vulgaires « bourgeois » ou « koulaks ».

D'autre part, on comprend facilement que la dictature communiste, dictature d'une petite minorité, si elle dure pendant des années, aboutit fatalement au régime de castes. Le parti au pouvoir devient une caste privilégiée, — ou même plusieurs castes hiérarchisées au-dessus d'un peuple d'esclaves, y compris les prolétaires. Et le Chef, le Führer, le Vojd (chef en russe), domine tout. Bien entendu, le parti-caste tend à prolonger sa domination sous prétexte de « complots » continuels. D'ailleurs, l'atmosphère autour du chef suprême devient celle qui existe autour de tous les autocrates. C'est l'atmosphère des intrigues de cour, des complots, des coups d'Etat de palais, d'*autophagie* des militants principaux. Toutes les dictatures se ressemblent sous ce rapport, quelle que puisse être leur couleur. Le fascisme rouge est entré maintenant dans la phase de l'« autophagie ». Ce qui se passe en U. R. S. S. n'a donc rien de commun avec le marxisme, ni avec le socialisme démocratique. La « Grande Révolution d'Octobre » n'est qu'une grande *Réaction*. Ceux qui, par ignorance ou par démagogie, soutiennent le contraire et lien le sort de la démocratie à celui du bolchévisme rendent un grand service aux dictateurs d'autres couleurs dans leur lutte contre le « marxisme » et la démocratie.

§

Passons à la seconde question : les auteurs du recueil, malgré la promesse de leur éditeur, n'ont cité aucun exemple d'application du matérialisme dialectique à leurs sciences respectives. A cela M. H. Wallon répond : « Que M. Drabovitch s'apaise et qu'il prenne patience! »

Pardon! N'intervertissons pas les rôles! Ce n'est pas à moi, c'est à ces messieurs de s'apaiser et de prendre patience. Ce sont eux, s'ils voulaient agir en savants, qui auraient dû patienter, faire les essais d'application de

(6) C'est pourquoi, soit dit en passant, les fameux « soviets » n'ont joué ni ne jouent aucun rôle politique en Russie.

cette méthode, les critiquer, les contrôler et ne donner qu'ensuite leurs conférences. D'autant plus, ajoutai-je, qu'il s'agit d'une méthode nouvelle pour ces savants. Et M. Wallon relève ainsi ma phrase :

« Nouvelle une méthode qui remonterait à Marx et Engels, c'est-à-dire a déjà près de 80 ans? Mais pour eux-mêmes, loin d'être une nouveauté dont ils seraient les inventeurs, le Matérialisme Dialectique a existé de tous temps puisqu'il est la loi du devenir dans l'univers et la loi de la pensée et du savoir chez l'homme. »

Je me vois obligé de dire à M. H. Wallon que la prestidigitation ne convient pas à tout le monde et surtout pas à lui. C'est un métier difficile. Il exige une adresse beaucoup plus grande que l'adresse ordinaire. Il est vrai que le public de *la Commune* ne s'apercevra de rien. Mais il y en a un autre. Celui-là verra tout de suite la substitution « magique » de la « nouveauté » de la méthode telle qu'elle est exposée dans les ouvrages connus de Marx et d'Engels à sa « nouveauté » en tant qu'appliquée aux sciences spéciales.

Dans le premier sens, c'est précisément moi qui ai écrit dans mon article que ces messieurs ont redécouvert l'Amérique en révélant à la France le marxisme. Et dans le second sens, c'est leur éditeur qui déclare que pour la première fois en France un groupe de savants a commencé à se servir du matérialisme dialectique, chacun dans son domaine, comme « méthode de travail ». M. H. Wallon lui-même écrit dans la préface du recueil qu'ils (c'est-à-dire ce groupe de savants) commencent « à manier de mieux en mieux » cette méthode. Alors? Alors, il faut être plus prudent et suivre le sage exemple de M. Maublanc, qui se tait quand il n'a rien à répondre, — ou bien, avouer son tort (7)...

Mais M. H. Wallon ne veut ni se taire ni avouer. Au

(7) M. Maublanc a expliqué, dans sa réponse, qu'il avait en vue non pas le marxisme en général, mais la *philosophie* marxiste. A quoi, dans ma lettre, j'ai répondu que le livre philosophique d'Engels a été traduit en français, il y a 40 ans, et que d'autres ouvrages (en français) sur la philosophie du Marxisme datent de 1901-1902.

contraire, tel un enfant turbulent qui répond immédiatement, toujours et n'importe quoi aux observations, il donne avec fougue des réponses prolixes (et imprudentes!) à tout.

Voici ce qu'il dit au sujet de ma troisième constatation (que M. Labérenne, en parlant du matérialisme dialectique dans les travaux des savants soviétiques, n'en cite pas un seul exemple) :

Nous n'avons pas la prétention de pouvoir informer M. Drabovitch sur tout l'immense mouvement des sciences en U. R. S. S... Dans le seul livre *A la Lumière du Marxisme*, il aurait pu trouver l'indication de plusieurs savants soviétiques qui s'efforcent de poser en termes dialectiques les problèmes de leurs sciences respectives, afin d'en mieux saisir les connexités et de leur donner une solution plus synthétique et plus profonde.

Il est évident que tout ceci n'est écrit que pour le public de *la Commune*, c'est-à-dire pour le public qui n'a lu ni ne lira mon article. Car, dans cet article je dis justement que, dans le recueil en question, j'ai bien trouvé l'indication des noms des savants soviétiques « qui s'efforcent », etc... — mais des noms seulement. D'autre part, je n'ai jamais demandé qu'on me donnât une information complète sur « l'immense mouvement des sciences en U. R. S. S. Non, mais bien modestement, *quelques* exemples, un *seul* exemple...

M. Wallon parle du botaniste russe Vavilov (8). Il paraît que je montre (où?) une « feinte compétence » sur l'œuvre dudit Vavilov et que, si j'avais connu ses travaux, il y a des questions que je me serais dispensé de poser. J'avoue humblement ignorer totalement l'œuvre de Vavilov. Et il est fort probable que 99 % des lecteurs sont dans mon cas. Mais aussi pourquoi diable M. Labérenne n'a-t-il pas consacré une page, un passage à cette œuvre si remarquable? Pourquoi n'a-t-il pas montré comment la triade hégélienne, thèse, antithèse et synthèse, lui a permis de faire ses découvertes?

(8) Dans mon article on a mis par erreur Varilov.

M. Wallon se décide à consacrer aux travaux de ce savant quelques lignes. Les voici :

La synthèse opérée par Vavilov entre le domaine propre de la botanique et l'histoire des sociétés pour lancer ses explorateurs dans le monde et rassembler ainsi une incomparable collection des plantes qui furent cultivées aux différents foyers des civilisations passées, n'est-elle pas l'attestation la plus nette d'une inspiration dialectique dans la recherche scientifique?

Est-ce parce que je ne suis pas botaniste, mais le sens de ce passage m'échappe. Aussi me suis-je adressé à un jeune savant botaniste pour éclairer ma lanterne. Celui-ci m'a expliqué que le but de Vavilov était de suivre et d'étudier les modifications qu'avaient subies les plantes cultivées au sein de différentes civilisations et que cette recherche était, évidemment, d'une inspiration *évolutionniste*. « Mais que fait ici la dialectique? », lui ai-je demandé. Il haussa les épaules... Ajouterai-je qu'il y a 32 ans, lorsque j'était jeune étudiant à l'Institut Agronomique Supérieur de Moscou, nos professeurs de zoologie et de botanique nous parlaient, eux aussi, des changements dans l'organisme des animaux et des plantes sous l'action de la domestication et de la culture. Ils citaient à ce sujet les travaux connus de Darwin. Mais il n'y avait pas un grain de « dialectique » là-dedans dans le sens spécifique, c'est-à-dire hégélien, de ce terme. Je soupçonne fort que les lignes de M. Wallon sur Vavilov provoqueront une douce hilarité chez les botanistes.

Autre chose : une surprise, hélas! désagréable, attend M. Wallon. Il a écrit ces lignes en juillet. Or, le 6 septembre, la *Pravda* de Moscou blâme sévèrement ce pauvre Vavilov, précisément pour avoir rassemblé cette incomparable collection. Pourquoi? Parce que, dit l'Organe Central du Parti Communiste Russe, ce savant s'est livré à une recherche qui ne répond pas aux vrais besoins actuels de l'U. R. S. S.!

M. H. Wallon et ses camarades font partie de la *Société d'Etudes de la Culture Soviétique*. Ils feront bien d'étu-

dier cette manifestation de la « culture » soviétique, car elle est typique. De temps en temps, des savants et des écrivains soviétiques reçoivent de la *Pravda* des blâmes, des directives, des indications au sujet de leurs travaux, théories et hypothèses afin que ces savants et écrivains les mettent en règle avec l'orthodoxie marxiste telle qu'elle est définie par le théoricien communiste qui, à ce moment-là, se trouve en faveur auprès du « Vojd » suprême (9).

Ce sera magnifique — n'est-ce pas M. Wallon? — quand, après la victoire des « soviets » en France, ce régime s'établira ici aussi! Tel savant sera blâmé parce que trop vitaliste ou « idéaliste »; tel autre parce que trop « mécaniste », le « mécanisme » dans les sciences naturelles étant « contre-révolutionnaire »; un troisième, parce que ses recherches sont « trop loin de la vie du peuple »; tel écrivain, « trop individualiste », sera envoyé observer la construction d'une usine « géante » pour s'en inspirer; tel poète-philosophe, inaccessible aux « masses », sera invité à étudier le style des discours de Staline qui, comme l'ont proclamé certains écrivains soviétiques, est « le meilleur styliste du monde »; un historien de philosophie sera

(9) J'en ai cité plusieurs exemples dans mon article : *Quelques tableaux de la vie russe selon la presse soviétique,* dans le *Mercure de France* du 1er octobre 1936.

Depuis la presse soviétique en ajouta bien d'autres. Il sera, sans doute, intéressant pour M. H. Wallon (et pour tous les psychologues français) d'apprendre la lamentable aventure de la *psychotechnique* et de la *pédologie* en Russie. Pendant quelques années, ces sciences appliquées (étude des aptitudes en vue de l'Orientation professionnelle, étude de l'enfant) étaient privilégiées. On dépensait de grosses sommes pour leurs laboratoires, les appareils, etc. Et les savants étrangers admiraient ces laboratoires. Puis, à un moment donné, la presse soviétique se déchaîna brusquement contre les psychotechniciens et les pédologues. On les accabla d'injures, on les proclama charlatans. Et on finit même *par déclarer ces sciences inexistantes!* Que M. H. Wallon se fasse traduire l'article de Kolbanovsky dans les *Izvestia* du 21 octobre 1936. Le chef des psychotechniciens russes, le savant Spielrein est déporté en Sibérie, dans la malsaine région de Touroukhansk (selon le *Messager socialiste,* organe menchéviste). Histoire typique pour les régimes où règne la fantaisie capricieuse et soupçonneuse d'un tyran.

Plus récemment, le Comité de Moscou du parti communiste convoqua la réunion des « travailleurs des sciences médicales et biologiques », où le professeur Chtyves, accusé d'avoir élaboré une théorie qui, selon les militants communistes, ressemblait au racisme, a dû « reconnaître ses erreurs ». Un autre savant, S. Léviste, directeur d'Institut médico-génétique, était obligé de se justifier « de ne pas avoir su se débarrasser de l'idéalisme menchéviste ». (*La Pravda du Komsomol,* 15 novembre 1936).

obligé d'étudier les textes du même Staline sur Hegel, car « Staline est le meilleur connaisseur de Hegel au Monde ». (Je suis sûr que MM. Bréhier, Lévy-Bruhl, Wahl, etc., l'ignoraient. Qu'ils se dépèchent de combler les lacunes de leurs connaissances sur Hegel!) Et ainsi de suite...

Ces énormes flagorneries, cet esclavage spirituel, il devient de plus en plus difficile de ne pas les voir. Voici que, après Panaït-Istrati, après G. Duhamel, après P. Dominique, M. André Gide, à son tour, les constate et les flétrit en termes qui ne laissent place à aucune équivoque : « Je doute, dit-il, qu'en aucun autre pays aujourd'hui, fût-ce dans l'Allemagne de Hitler, l'esprit soit moins libre, plus courbé, plus craintif (terrorisé), plus vassalisé. » (*Retour de l'U. R. S. S.*, p. 67.)

Cette répudiation de l'esclavage soviétique, retentissante entre toutes, fera-t-elle réfléchir un peu nos marxistes-léninistes-stalinistes? C'est souhaitable. Mais c'est douteux, hélas! Car il n'y a pas de pire sourd...

§

Quand les partisans d'un système philosophique se heurtent à une difficulté trop grande, ils ont souvent recours à l'un des deux procédés suivants :

Ou bien ils laissent dans l'ombre sa différence spécifique et soulignent son genre commun; — ainsi, nos marxistes présentent parfois leur système de telle sorte qu'il coïncide avec le genre commun, avec le réalisme évolutionniste. On peut parfaitement être réaliste, c'est-à-dire affirmer l'objectivité du monde et son indépendance vis-à-vis de notre esprit, sans être matérialiste; on peut, de même, admettre l'évolution, le devenir, le dynamisme de la réalité sans accepter la dialectique hégélienne, cette forme particulière de l'évolutionnisme. Le matérialisme dialectique, présenté comme réalisme évolutionniste (10), devient évidemment plus acceptable pour les savants.

(10) Et faut-il rappeler que les évolutionnistes d'aujourd'hui reconnaissent la réalité des *mutations?* seulement, ils se gardent bien de proclamer dogmatiquement la mutation le *seul* mode possible de l'évolution, comme avant on croyait que l'évolution est *toujours* continue. D'ailleurs, les

Ou bien on a recours (c'est si facile!) à l'Inconscient. Si tel savant avait fait des travaux importants dans le domaine de la Biologie évolutionniste, sans soupçonner l'existence du matérialisme dialectique, c'est qu'il l'appliquait « inconsciemment ». C'est surtout M. Prenant (mais pas seulement lui) qui use de ce procédé dans son livre *Biologie et Marxisme*. Cela permet de placer tous les grands savants sous le drapeau du matérialisme dialectique.

Récemment, j'ai attiré l'attention d'un jeune « dialecticien » sur le fait suivant : en Russie, un zoologiste connu, M. Zavadovsky, passe pour un « dialecticien » des plus autorisés. Il a fait des expériences remarquables sur la transformation des sexes chez les gallinacés par la greffe des glandes sexuelles. Or, un peu avant, en France, un savant connu, M. Pezard, avait fait des expériences au moins aussi remarquables sans être le moins du monde dialecticien. Eh bien, nous fut-il répondu, c'est que M. Pezard a été un dialecticien inconscient. (Comme M. Jourdain, qui ne soupçonnait pas qu'il parlait en prose!) Et voilà! « L'Inconscient » a un bon dos, extrêmement large : on peut y mettre tout ce qu'on veut!

Il est parfaitement exact que, comme le dit M. Wallon : « Un être vit sans avoir à connaître les lois de la gravitation de la vie; l'homme commence par penser sans connaître les lois de la pensée. » Mais où l'arbitraire et l'erreur commencent, c'est quand on identifie dogmatiquement les lois de la vie et de la pensée avec la triade hégélienne-marxiste. C'est de la foi ou de la métaphysique, mais cela n'a rien de commun avec la science. Et, surtout ce n'est pas une « simple hypothèse de travail » comme le prétend M. Maublanc, parce qu'on annonce la « dialectique » comme une vérité définitivement établie, comme une orthodoxie à laquelle tout doit se conformer.

Encore une surprise désagréable : la fameuse dialectique disparaît de plus en plus des ouvrages soviétiques

mutations résultant de la « mosaïque » des gênes n'ont rien de commun ni avec la « Synthèse des contraires » ni avec l'apparition inexplicable des qualités absolument nouvelles.

récents. Il y a quelque temps, j'ai reçu un recueil de travaux élaborés sous la direction du même Zavadovsky sur la dynamique du développement. N'est-ce pas un sujet de prédilection pour appliquer la dialectique? Eh bien, je défie MM. Prenant, Wallon, Maublanc, etc... d'y trouver — qu'ils s'adressent à un traducteur juré! — un passage, une ligne, une allusion touchant le matérialisme dialectique. Je les défie de même de m'indiquer la moindre différence méthodologique entre ces travaux et ceux des laboratoires « bourgeois ». Mais il y a plus. J'ai réuni, ces derniers temps, une quinzaine de recueils soviétiques (1933-1935) envoyés au laboratoire où je travaille. Ils vont depuis la chimie physique biologique jusqu'à la psychologie expérimentale. Et je suis en mesure de répéter, au sujet de tous ces travaux, le même double défi. Si la dialectique marxiste sait si bien se dissimuler, se confondre avec la méthode expérimentale partout employée, on ne peut vraiment rien avoir contre elle...

De toute façon j'affirme que l'application méthodologique du matérialisme dialectique aux Sciences en U. R. S. S. est un mythe et un bluff. Il faut qu'on sache cela, ici, dans les milieux scientifiques.

Il y a quelque temps, j'ai eu l'occasion de questionner sur ce sujet un savant soviétique. Je préfère ne pas citer son nom, car, avec les gens des Soviets, on ne sait jamais : le fait d'avoir causé avec un aussi sombre « contre-révolutionnaire » que moi pourrait peut-être lui nuire! Donc, ce savant, très compétent en la matière, m'expliqua que l'application de la dialectique aux *sciences spéciales* était un « stade dépassé » en U. R. S. S. La seule « directive » que la « dialectique » donne aux savants est une directive purement négative. Chaque science spéciale ne doit appliquer que sa propre méthode. Comment, s'écriera-t-on, c'est tout? Mais ce n'est rien alors! Détrompez-vous. Certes, c'est un progrès, mais cette directive, si inoffensive en apparence, cache toute la métaphysique du matérialisme dialectique. Selon ce singulier matérialisme, chaque ordre de phénomènes (physiques, chimiques, biologiques, psychologiques, sociaux) surgit *brusquement* de

l'ordre des phénomènes « plus simples » (11). C'est une espèce de créationnisme sans dieu. La conséquence en est que, par exemple, on ne doit pas tenter de « réduire » les phénomènes vitaux à ceux physico-chimiques. Car, après toutes les « réductions » de ce genre, il en *doit* rester les phénomènes purement vitaux. On voit que sur ce point cette métaphysique se rapproche plutôt du vieux vitalisme. On voit aussi qu'elle s'oppose à la tendance générale des sciences spéciales à notre époque, — tendance vers le rapprochement, l'interpénétration, la fusion. Et on voit enfin que notre directive « inoffensive » peut devenir très dangereuse pour le progrès des sciences, si on l'applique réellement.

§

Plus d'une fois, depuis plus d'un demi-siècle, cette métaphysique marxiste a été critiquée. Récemment, le célèbre philosophe anglais Bertrand Russell retourna à ce vieux sujet dans son livre *Freedom and Organization*. Après tant d'autres, M. Russell y montre l'impossibilité radicale de transporter dans la réalité concrète le procédé (thèse, antithèse, synthèse) qui n'est applicable (et encore!) que dans le domaine des idées abstraites. Le devenir réel, pris avec tous ses antagonismes et ses polarités, n'est pas réductible à ces « triades », car il déborde largement ce schéma artificiel. Les savants peuvent parfaitement étudier les phénomènes de polarité ou d'auto-régulation ou de mutations sans avoir le moindre besoin de cette scolastique. J'en connais quelques-uns qui tout en étant dévoués à Moscou, ne laissent pas approcher la « dialectique » du seuil de leurs laboratoires. Toutes les métaphysiques traditionnelles, tant idéalistes que matérialistes (qu'est-ce que la matière maintenant?), ont vieilli et rien ne pourra réparer chez elles « des ans l'irréparable outrage ».

Tâcher de réintroduire dans la science actuelle le matérialisme du XVIIIe siècle, même en le combinant avec la

(11) M. H. Wallon préfère parler des « transformations » et des « naissances »; le nombre se transforme en qualité; des réactions physico-chimiques naît la vie; de la vie naît la conscience. C'est du pur verbalisme ou bien des idées dont l'origine remonte aux *Métamorphoses* d'Ovide.

dialectique hégélienne « remise sur pied », c'est comme si on essayait de ressusciter le flogistique.

Chose curieuse : les vieux théoriciens du socialisme se taisent. Prenons, par exemple, ce M. Charles Rappoport que nous avons cité. On peut penser tout ce qu'on voudra sur sa « ligne politique ». Il est cependant certain qu'il dépasse de plusieurs têtes nos jeunes marxistes au point de vue compétence, érudition, esprit. On ne voit nulle part son nom. Pourquoi? Mystère. C'est dommage. Il eût dû rouvrir pour certains de ces marxistes son « Ecole Socialiste » d'il y a 40 ans, je crois. Quant à nous autres, il eût été beaucoup plus intéressant d'avoir affaire à un adversaire de ce genre qu'à MM. Labérenne, Maublanc, H. Wallon et autres Baby du soviétisme universitaire français (12).

En terminant, M. H. Wallon déclare :

N'en déplaise à M. Drabovitch, le matérialisme dialectique n'est pas une amulette à prendre ou à rejeter, selon qu'il a pu ou non réaliser son petit miracle.

Certes, non, ce n'est pas une amulette : c'est quelque chose de beaucoup plus grave. C'est une mystique, un conformisme et aussi une secte, — une secte politico-religieuse, — la plus redoutable des combinaisons.

J'ai cité ailleurs le discours de l'écrivain soviétique Alexis Tolstoï devant le Xme Congrès des jeunesses communistes :

Quatre grands penseurs, disait-il, Marx, Engels, Lénine et Staline, ont définitivement établi une vérité, une et unique. Et cette vérité est sous la garde du Comité Central du parti communiste. (Applaudissements unanimes.)

Ne souriez pas en lisant ces lignes. Ne dites pas que cela n'est bon que pour les communistes russes. C'est cet état d'esprit qui déferle maintenant sur la jeunesse française par l'intermédiaire de certains de ses Maîtres.

W. DRABOVITCH.

(12) M. J. Baby est l'un des Onze qui n'a rien su répondre à M. Sée au sujet du triomphe du bolchevisme en Russie, pays arriéré et par conséquent non préparé au socialisme, du point de vue marxiste.

LE SOUVENIR D'EDMOND PICARD
AVEC DES LETTRES INÉDITES D'EDMOND PICARD A LÉON CLADEL

—

Le jeune garçon qui, ayant à prendre part, à l'Athénée de Bruxelles, au concours de français, choisit pour son sujet : *Harangue de Saint Eloi au Roi Dagobert pour l'engager à remettre sa culotte à l'endroit,* ce jeune garçon-là apparaît comme un mauvais plaisant... Parti le soir même de cet incident pour Anvers, où il s'engage comme mousse à bord d'un transatlantique en partance pour les Etats-Unis : « Oh! oh! se dit-on, c'est une forte tête... » Mais lorsque, ayant fait, matelot, le tour du monde, promu second lieutenant au long cours, il lâche la marine, entre à l'Université : « Le voilà assagi pour longtemps, s'écrie-t-on, il fera une carrière de professeur. »

Edmond Picard partagea sa longue existence, — né à Bruxelles le 15 décembre 1836, d'un père wallon et d'une mère flamande, il décéda à Dave-sur-Meuse le 19 février 1924, à 87 ans — entre le Barreau, les Lettres et la Politique. Assagi? Jamais. « *Je gêne* », était sa devise, qu'un hérisson illustrait. Et jusque dans ses idées il aimait à surprendre. Père de l'expression hautement nationaliste : « l'Ame belge », il prêta, à l'entendement de certains, pendant la guerre, à des accusations, au reste sans fondement, de défaitisme. Grand avocat d'affaires, recrutant sa clientèle dans les procès d'expropriation — et dans les procès maritimes — ne s'était-il pas lancé dans une politique toute socialiste? Mais son rôle dans le renouvelle-

ment, l'expansion de la littérature de Belgique, voilà ce que nous retiendrons essentiellement : « Si Edmond Picard n'était pas là, disait M. Maurice Maeterlinck, en 1891, à Jules Huret, je crois qu'en Belgique nous n'aurions jamais eu le courage de rien faire!... »

Maeterlinck, Verhaeren, Rodenbach, Octave Maus comptèrent parmi les stagiaires de M. Edmond Picard. Ce sont eux qu'on retrouve à *l'Art Moderne*, la revue d'Edmond Picard, comme on les retrouve au Salon des Vingt, à la Maison d'Art : en cette dernière, anciennement la demeure de l'auteur du *Juré*, avenue de la Toison-d'Or, on représenta pour la première fois *l'Intruse, les Aveugles*. C'est pour ne pas répéter ce que nous écrivions ici même (1) des initiatives, des activités d'Edmond Picard que nous n'insistons pas davantage sur tout ce que son pays, du point de vue littéraire, artistique, doit au grand disparu dont ce 15 décembre 1936 consacre le centenaire.

Le centenaire du plus cher ami qu'il eût parmi les auteurs français, la commémoration du souvenir de Léon Cladel nous avait permis de rappeler le séjour du Montalbanais à Bruxelles : le 16 mars 1883, Léon Cladel descendait chez Edmond Picard; il venait assister au mariage de Camille Lemonnier, dont tous deux étaient les témoins. Nous avons un écho de la joie que l'auteur d'*Ompdrailles* éprouva des quatre à cinq semaines passées là-bas, dans la première des lettres, inédites, d'Edmond Picard, que Mlle Judith Cladel, la fille de Léon Cladel, l'auteur de ce maître ouvrage : *Rodin, sa vie glorieuse et inconnue*, a bien voulu nous communiquer. Le 30 juillet 1883, à quelque trois mois du séjour de Léon Cladel, Edmond Picard écrivait à Mme Léon Cladel, à Sèvres :

Combien la lettre que vous avez daigné m'écrire m'a fait de plaisir en m'exprimant l'impression que Monsieur Cladel a emportée de son séjour chez nous. Je suis si occupé par le Barreau, si absorbé par des soins et des soucis de tous genres, que je craignais d'avoir paru froid et sec à ce cœur excellent, à cette nature si délicate et si noblement distinguée

(1) Cf. *Léon Cladel et la Belgique* (*Mercure de France*, 1er avril 1935).

dans sa simplicité admirable. Vous m'avez rassuré, chère Madame, en me donnant l'assurance que le cher maître a compris qu'il nous a plu dès les premières heures, que nous avons vu son exquise bonté, sa grandeur d'âme, sa pénétrante pensée, toutes ces choses qui, avec ses puissantes qualités littéraires, en font un vrai grand homme dont le passage dans ma maison laissera à tous les miens un souvenir ineffaçable.

Le souvenir n'était pas moins vif, que Léon Cladel, de retour dans sa maison de Seine-et-Oise, gardait d'Edmond Picard : il avait vite discerné quelle cordialité, quelle émotivité intellectuelle et sentimentale Edmond Picard recélait, sous son abord réservé, ne disons pas froid, mais secret. Il se rappelait, certes, quel accueil il avait reçu d'un hôte amoureux du faste, et il savait quelles discussions passionnées opposaient et ensemble rapprochaient Edmond Picard et Camille Lemonnier, à table, le dimanche, dans un cadre raffiné. Aussi, combien volontiers Léon Cladel avait remis à un éditeur parisien, connu pour son culte du Parnasse, un manuscrit de son ami. Ma foi, un rapport décida d'un refus. Le lecteur mettait en cause les audaces de style d'Edmond Picard. Et celui-ci, déçu mais amusé, de révéler dans une lettre en date du 30 octobre 1883 que cette image, spécialement critiquée : *le cimetière des souvenirs,* était de Barbey d'Aurevilly...

J'espère que votre cœur trop attaché à mes intérêts est remis de l'algarade, écrivait-il le 3 novembre 1883 à l'auteur de *Montauban, tu-ne-le-sauras-pas.* Soyez assuré que je n'y pense que pour m'en ébaubir.

Il ajoutait :

Lundi il vous sera expédié un exemplaire sur Japon de mon *Amiral* et un exemplaire sur Hollande. Je le mets en vente résolument ici, et l'un de nos journaux, *le National Belge,* va le publier en feuilleton.

Puis-je vous prier de remettre un des volumes à Clovis Hugues en témoignage de mon amitié et de mon estime pour lui?

Ceux qui vous resteront, distribuez-les, s'il vous plaît, au

mieux de mes intérêts littéraires : peut-être à Daudet, à Goncourt, à Barbey, voire même à Victor Hugo.

Le 9 novembre 1883, Edmond Picard annonçait à Léon Cladel les exemplaires de *l'Amiral*. Et, confiant dans le jugement du maître, il lui disait :

Pouvez-vous les relire, malgré vos occupations, dans sa forme remaniée, en partie sur vos salutaires conseils? Je l'espère.

. . . .

Changez s'il vous plaît ce qui vous paraîtrait encore *Belge*. Vous savez que c'est un défaut auquel n'échappe aucun étranger, d'employer parfois des tournures qui choquent les vrais Parisiens. Je compte sur votre inépuisable amitié pour ce nettoyage indispensable. Je reverrai les épreuves imprimées sur votre variante, et je ferai moi-même encore quelques corrections qui me sont venues à l'esprit.

Je vais me procurer un de mes portraits puisque vous me dites que les éditeurs ont le projet de le mettre en tête du volume, ce qui me flatte. Encore une gentillesse de mon ami Cladel apparemment.

L'année suivante, le 2 juin 1884, Edmond Picard a reçu *Urbains et Ruraux*, le beau livre de Léon Cladel, où il a été si heureux, dit-il,

de retrouver une pensée sociale sous la forme artistique, ou, pour s'exprimer mieux, un *sentiment* social d'où sortent l'émotion et la force.

Son ami ne viendra-t-il pas à Bruxelles une nouvelle fois? Il presse Cladel d'accourir. Il lui montrera qu'il bataille ferme, et dans plus d'un domaine :

Que de témoignages de sympathie pour ce qu'on nomme à Bruxelles la crânerie de mon attitude! Artistiquement nous gagnons constamment du terrain. Nos jeunes sont toujours hardis et vaillants. Il est assez égal à notre oligarchie financière et industrielle d'être amusée par la Belgique nouvelle ou par la Belgique caduque. Je ne sais si cette opinion subsistera quand enfin nos pupilles entreprendront *littéraire-*

ment l'assaut que je mène politiquement. Cette heure viendra n'est-ce pas, car sinon, pourquoi toute cette lutte?

Cladel, qui a toujours voulu que ses confrères, ses cadets, fussent ses préfaciers, et par exemple Paul Bourget, a prié Edmond Picard de préfacer *N'a qu'un Œil.* Et Picard informe le 25 avril 1884 Mme Léon Cladel que la préface est écrite,

hardie, inusitée, mais, il me semble, mouvementée, ingénieuse, et peignant notre grand homme ainsi, en pied, au vrai, moralement, physiquement, tel que je l'ai vu, compris, admiré, chéri.

A la veille du premier de l'an 1886, Edmond Picard met toute sa vigueur à commenter les articles sur la Belgique dont *l'Evénement* a commencé la publication :

Avez-vous lu? 3 correspondances ont paru déjà. J'y mettrai tout : politique et gens politiques, art, littérature, journalisme, sol et paysages, toutes nos choses, notre industrie, nos juges, notre monde, nos sottises, nos misères. Je m'y amuse à ce récit pittoresque, à cette chronique du milieu où je vis : *un beau pays si mal habité.* Mon plan, c'est d'arriver par morceaux à un volume qui sera : *la Belgique de mon temps.* Je crois que ce sera intéressant et révélateur. Il faut bien que l'on satisfasse par quelque moyen son besoin de *gueuler* la vérité sur ses contemporains. Pas une œuvre pour le style, vous le voyez; il viendra par surcroit, j'espère, et sera le bien venu comme un bon attacheur d'ailes aux idées; mais ce sont celles-ci qu'il me faut avant tout, seules elles ont le poids des balles qui frappent; je ne veux pas charger mes armes avec le coton dont les femmes se bourrent le corsage et que trop de jeunes mettent en capiton sous les satins de leurs écrits.

Et voici telle autre lettre en date du 17 novembre 1887 : une édition définitive de *N'a qu'un Œil* vient de paraître, et le préfacier, relisant ses pages, se réjouit de l'amitié qui le lie à Cladel.

Il a reçu, aussi, *Effigies d'Inconnus :*

Comme toujours vous trouvez bien les titres. Chaque fois c'est frappé en médaille et ne s'oublie pas. J'en rendrai

compte dans *l'Art Moderne* qui vous est toujours absolument fidèle, vous l'avez vu par la note sur *Ompdrailles.*

Dans *l'Art Moderne*, oui,

qui continue ici, avec une autorité grandissante et vraiment de très vives sympathies, sa lutte pour tout art qui n'est pas embrigadé, c'est-à-dire pour celui dont vous êtes la plus inflexible expression.

Et *le Juré* étant sorti des presses :

Le Juré sera distribué le 31 décembre, comme une étrenne, à ses cent souscripteurs et aux très rares amis à qui je l'offre, vous presque le seul à Paris; à Bruxelles Lemonnier toujours vaillant et bon au-dessus de tous les Belges. L'édition est indiscutablement originale et superbe. Vous voudrez bien me donner tout de suite votre appréciation définitive sur cette œuvre qu'à tort ou à raison je regarde comme de beaucoup ma meilleure, et sur la forme dramatique, théâtrale, que je lui ai donnée en la coupant en actes et scènes. Est-ce bien, est-ce mal, cette nouveauté? Cher maître, il faudra me le dire.

C'était, *le Juré,* en quelque sorte un monodrame, que l'auteur volontiers lui-même interprétait, avec cette éloquence qu'on a pu comparer, âpre, mordante, à celle de Raymond Poincaré. Edmond Picard avait été inspiré par l'affaire Peltzer, qui fit un bruit considérable, où on vit deux frères condamnés encore que l'un d'eux fût très probablement innocent, et il montrait un membre du jury aux prises avec le doute... A ce point que le juré se suicide.

§

L'année 1888, Edmond Picard entreprenait un voyage au Maroc. Lyautey n'était pas encore passé par là : on en jugera à lire les premières impressions d'Edmond Picard, en date du 19 mars 1888 :

Me voici rentré du Maroc et encore empêtré dans les tribulations sans nombre qui devaient m'assaillir au retour d'une absence en pleine année judiciaire et qui, par l'étonnante façon de comprendre de ce pays d'il y a mille ans, a

duré quinze semaines au lieu de six! C'est le pourquoi de mon retard à répondre à vos lettres que j'ai trouvées ici, car, là-bas, au moins à l'intérieur, pas de poste, pas de route, pas une roue; de temps à autre, au hasard, un piéton, nu-pieds, s'en allant avec un vieux cabas à figues et quelques dépêches dedans, qu'on extrait soi-même (ils ne savent pas lire) si on a la chance de le rencontrer à quelque endroit de ce désert.

Revenant au *Juré,* son livre :

Quant au *Juré, quid* depuis les nouvelles que vous me donnez? Quelque chose vous fait-il croire que l'occasion serait bonne, car je deviens de plus en plus l'écrivain qui écrit pour le plaisir d'écrire et le plaisir de plaire à quelques amis, allant à cause de cela à l'absolu hasard de sa fantaisie qu'il exprime bonne ou mauvaise, n'ayant qu'un unique souci : la lâcher, vaille que vaille.

Et il ne fera aucun service de presse. Il n'a cure d'un public étendu.

Je vais écrire, décrire mon voyage au Maroc dans les mêmes conditions farouches : *Pour quelques-uns!* Ce qu'on a dit sur cette Maugrabie, spécialement le livre du confiturier G... Ch.., est grotesquement faux. Quels farceurs que les écrivains qui n'ont pour règle que la bonne tenue et de plaire aux salons! Celui-là en est arrivé à expliquer un Maroc de comédie pour les dames : il a habillé avec les défroques de carnaval de la turquerie de convention un étrange peuple de dévots adonnés à la pédérastie, et dont la caractéristique est : haillons et vermine.

§

Le 20 juillet 1888 marquait le vingt-cinquième anniversaire du premier livre de Camille Lemonnier. Et quelques jours plus tôt (10 juillet) Edmond Picard écrivait à Cladel, parlant de Lemonnier :

A quelques-uns très intimes nous le fêterons. Chacun lui donnera soit un dessin, soit un écrit, courts, mais inédits et qui ne seront jamais publiés : des souvenirs fragiles du

cœur et par le cœur, des riens qui sont, pour l'amitié, des trésors, des bagatelles plus précieuses que tout, des gages d'amis qui sont doux et chers comme des gages d'amants. Vous devez en être, vous le dominant d'entre nous par la gloire et la force littéraire. Pouvons-nous compter sur les deux, trois, même une, pages? Réponse chez moi, s. v. p. Et pourquoi même ne pas venir? Ce sera aux champs apparemment que nous ferons la cérémonie, comme meilleure pour nos sentiments à pareille heure, plus calmes, moins bataille humaine. Vous logeriez chez moi.

Et après une allusion au temps qu'il donnait au Barreau :

Littérairement je pioche mon Maroc, revivant mon étonnant voyage et essayant d'exprimer cet imprévu introduit dans ma vie comme trois mois de catalepsie avec rêves d'un autre monde. Je suis à moitié, et puis compter sur publication pour fin d'année.

Camille Lemonnier, Maréchal des Lettres, quand il n'était pas le héros du banquet de protestation que les *Jeune Belgique* lui offraient le 27 mai 1883 à cause que le jury chargé de décerner le prix de littérature n'avait pas une pensée pour l'auteur des *Charniers;* quand il n'était pas le héros d'une fête qui rappelait son quart de siècle de vie littéraire (2), était le héros d'un procès d'assises. Poursuivi pour la publication d'un conte : *l'Enfant du Crapaud,* dans *Gil Blas,* il avait pris, bien entendu, Edmond Picard pour avocat, et Edmond Picard autorisé par faveur spéciale à plaider à Paris, disait à Cladel (5 août 1888) :

Je vous verrai à Paris pour le procès de Lemonnier et du *Gil [Blas]* que je plaiderai. Ce sera un grand jour pour lui et pour notre art belge que j'irai expliquer et défendre, en Belge, en bon Belge, tout bêtement, et j'espère être original, et de mon pays, et de nos idées, et de nos préjugés, avec nos qualités et nos tares. Je veux aller là en étranger, comme, toutes proportions gardées, iraient Dostoïewski ou Eliot, avec

(2) « La fête Lemonnier a dû être remise. Verhaeren n'est pas revenu d'Espagne. Ce sera pour octobre », écrivait Edmond Picard.

ce seul inconvénient : parler français. Nous aimons fort, très fort, vous le savez, l'âme française, la plus proche de notre âme, mais nous avons certes « notre âme » et nous y tenons. On pourra la montrer et la déplier en cette cour d'assises, et si le sort ne me trahit pas, curieux ce sera pour qui se plaît à voir autre chose que l'habituel pastiche.

§

Nous n'avons montré ici qu'une période de la vie prodigieuse d'Edmond Picard. Il faudrait, à côté du *Juré*, citer les cent vingt volumes des *Pandectes belges;* en regard du cadre somptueux de la Maison d'Art, évoquer celui, plus intime, de la rue Ducale; en écho au procès Lemonnier, relater le procès intenté par le parquet de Bruges à Georges Eekhoud pour *Escal-Vigor;* et situer, parallèlement à Edmond Picard pourvu du sens de l'amitié, Edmond Picard époux et père. Grand-père, aussi : il avait déjeuné avec Olivier Picard, son petit-fils, le jour où, dans sa retraite champêtre du Sentier de la Haie-des-Pauvres, à deux pas de la Meuse, où il s'était retiré depuis la fin de la guerre, il buta contre un meuble, tomba évanoui. Bientôt une congestion pulmonaire, un affaiblissement du cœur l'emportaient.

Le hérisson avait refermé ses piquants. Le grand gêneur ne gênait plus. La presse fut unanime à saluer Edmond Picard pour la personnalité de tout premier plan qu'il était. Mais quel éloge vaudrait la remarque de Camille Lemonnier : « Partout on dit aujourd'hui (24 juin 1884) que Picard a fait tout le mal. » C'est-à-dire, parbleu! tout le bien que son pays devait au mainteneur, à l'animateur plutôt de l'âme belge.

GASTON PICARD.

L'APPROBANISTE[1]

—

CHAPITRE III

Dans le couloir sonore qui conduisait au réfectoire des Pères, la question de la participation de Feuvée à la messe de minuit du collège fut tranchée en un instant par le P. Recteur que le P. Pétrus et le P. de Maulny avaient abordé pour prendre son avis. Le P. Recteur témoignait un faible intérêt aux apostoliques, dont la direction lui échappait. C'était un homme de grande taille et de robuste charpente. Alsacien comme le P. Pétrus, il réalisait beaucoup mieux que celui-ci, par l'accent comme par l'aspect, le type classique de sa province : blond, les yeux bleus, la tête énorme, le cou enfoncé dans des épaules de porteur d'eau.

— En principe, prononça-t-il avec une rude bonhomie, il n'y a aucun inconvénient à ce qu'un apostolique chante à la chapelle du collège, à titre exceptionnel et si le besoin s'en fait sentir. Je m'étonne qu'on ne puisse pas trouver un soliste convenable parmi les élèves, mais puisque ce Feuvée a une si belle voix!

Peu après, le P. de Maulny s'asseyait à côté de M. Lecleck pour déjeuner :

— Je vous enverrai Feuvée, dont je vous ai parlé. Vous l'entendrez. Je serais surpris que sa voix ne vous plût pas.

— Qu'il vienne à la tribune pendant la récréation, répondit le maître de chapelle.

Sortis de l'étude où ils avaient récité l'*Angelus*, les

(1) Voyez *Mercure de France*, nº 925.

apostoliques gagnaient sur deux rangs leur réfectoire. Chaque table y avait son chef et son sous-chef, philosophes ou rhétoriciens, assis en bordure de l'allée centrale et chargés de servir les autres. Pas plus qu'il n'était congréganiste, Feuvée n'était chef ni sous-chef de table : il était lecteur et obligé de ce fait à manger seul pendant la première partie de la grande récréation.

Il monta en chaire et avec toute l'école répondit au *benedicite* de Waldmetz :

— *Benedicite.*

— *Dominus!*

— *Benedic, Domine, nos et hoec tua dona quoe de tua largitate sumus sumpturi. Per Christum Dominum Nostrum.*

Debout devant le pupitre du lecteur un élève prit ensuite un petit volume des *Epîtres* que Feuvée lui tendait par-dessus l'épaule en lui indiquant les versets du jour. A cette obligation de lire avant chaque repas quelques lignes de l'*Imitation* ou du *Nouveau Testament* personne n'échappait. Pour les élèves dont l'accent alsacien n'avait pas encore eu le temps de s'adoucir, l'épreuve était pénible, encore que, sous le regard inquisiteur de Waldmetz, personne ne songeât à sourire, sauf Feuvée, quand il lui était vraiment impossible de se retenir. L'inimitié du règlementaire venait en grande partie de là : se moquer de l'accent alsacien, quel manque de charité, mais surtout quelle offense au pays natal!

Les versets une fois lus, tout le monde s'assit et, dans le bruit des assiettes remuées, tandis que les deux élèves de service apportaient de la cuisine les grands plats de faïence où la conserve de thon était disposée en petits morceaux, Feuvée, rouvrant son livre à la page fermée la veille au soir, en annonça le titre : *Vie du général de Charette.* Au récit de la bataille de Patay où la conduite des zouaves pontificaux avait été si brillante et où leur chef avait été grièvement blessé, succédait la promotion de Charette au grade de général de brigade. A Rennes, avec sa légion, il attendait l'occasion de se mettre à la disposition de M. Thiers pour marcher contre la Com-

mune... La sonnette de Waldmetz coupe net le débit de Feuvée. Arrosé de l'eau des carafes, le repas venait de s'achever sur une sorte de confiture rougeâtre, appelée raisiné. Le règlementaire prononça les grâces auxquelles l'Ecole répondit d'une seule voix — exception faite de Feuvée qui, n'ayant pas encore mangé, n'était pas tenu de participer à la prière :

— *Agimus tibi gratias, omnipotens Deus, pro universis beneficiis tuis, qui vivis et regnas in sæcula sæculorum.*

— *Amen.*

— *Et fidelium animæ, per misericordiam Dei, requiescant in pace...*

Le réfectoire se vida et avec les deux élèves qui avaient servi les autres et qui, après avoir mangé à leur tour, iraient à la cuisine aider le frère Carpentier à laver la vaisselle, Feuvée prit place à un bout de table hâtivement nettoyé d'un coup de torchon.

Au dehors, la grande récréation commençait : une partie d'échasses qu'à la violence des cris poussés par les combattants on devinait déjà chaude. Feuvée aimait ce jeu, c'était même le seul qu'il aimât, il y répandait la terreur, ayant trouvé une façon particulière de soulever du bout de son échasse la grosse boule de bois pour la faire voler vers la quille dressée au centre de chacune des quatre « tours » et surmontée d'un petit drapeau rouge aussi longtemps que les assaillants ne l'avaient pas renversée. Son raisiné fini, il pliait sa serviette et se disposait à rejoindre son camp lorsqu'il s'entendit appeler du corridor qu'une cloison vitrée séparait du réfectoire. De l'index, le P. de Maulny lui faisait signe qu'il avait quelque chose à lui dire. C'était l'heure où, au lieu de récréation, Feuvée prenait souvent une répétition de chant. Détestant le jeu, il ne regrettait d'en être privé que lorsqu'il s'agissait, comme ce jour-là, d'une partie d'échasses. Il se consola en se disant que le Père allait lui parler de ses vers. Son attente fut déçue.

— Allez vite, lui dit le P. de Maulny, rejoindre M. Lecleck. Il vous attend à la tribune.

Pour se rendre à la grande chapelle, il fallait passer

par la cour de la première division, celle des philosophes, des rhétoriciens et des humanistes. Elle était comme les autres cours en pleine effervescence à cette heure-là. Le P. Ricquois y entretenait une animation furieuse à laquelle les philosophes eux-mêmes étaient dans l'impossibilité de se dérober. Feuvée longeait le promenoir couvert où donnaient l'économat, le cabinet du Préfet de discipline et la salle des concertations, quand d'Arnery l'aperçut. A cette seconde, le ballon arrivait sur lui. Il eût dû le ramasser; il l'écarta d'un coup de pied et courut à Feuvée.

— D'Arnery, cria le P. Ricquois, qu'est-ce que vous faites! Voulez-vous bien...?

Mais un aposto dans la cour du collège pendant une récréation, et que cet « aposto » fût justement Feuvée, c'était chose trop extraordinaire! D'Arnery, dont la conduite n'était pas toujours régulière, bénéficiait en sa qualité de brillant et pieux rhétoricien d'une large indulgence. Bien que certains écarts l'eussent empêché d'être préfet de la congrégation, on savait bien qu'au fond, et à en juger d'après le vrai mérite plutôt que selon les apparences, il eût été digne de cette distinction. Sa popularité en était d'autant plus grande chez ses camarades comme chez les Pères. Le P. Ricquois jugea préférable de fermer les yeux sur le mauvais exemple qu'il donnait en quittant ainsi la partie.

— Toi ici? Qu'est-ce qu'il arrive? lança-t-il en faisant mine de vouloir renverser l'aposto d'un coup de tête.

— M. Lecleck m'attend à la tribune.

— M. Lecleck? Tu vas donc chanter chez nous?

— Peut-être.

— Je te félicite! Je ne te savais pas musicien!

— Je ne suis pas musicien, rectifia Feuvée qui, en effet, n'avait jamais pu mordre au solfège, mais il paraît que j'ai une bonne voix.

— Tant mieux! Nous aurons le plaisir de t'entendre! Je te laisse... A tout à l'heure!

Et d'Arnery fonça de nouveau dans la mêlée des joueurs.

Feuvée, qui montait pour la première fois à la tribune

de la grande chapelle, eut quelque peine à en trouver le petit escalier en colimaçon. Déjà installé à l'orgue, M. Lecleck se livrait à une improvisation qui remplissait d'ondes sonores les voûtes peintes en bleu et constellées d'or. Il n'avait jamais vu Feuvée, mais à un on ne sait quoi, peut-être à la coupe trop large de sa veste, il reconnut tout de suite un apostolique.

— Ah, c'est vous que m'a recommandé le P. de Maulny? fit-il en retirant les mains des claviers.

— Oui, Monsieur.

— Rappelez-moi votre nom.

— Feuvée.

— Rhétoricien?

— Oui, Monsieur.

— Il paraît que vous avez la voix juste et bien timbrée. Nous allons en juger. J'ai besoin d'un baryton pour l'oratorio de Noël... Il eût été plus simple que je vous entende en bas, à l'harmonium, cela m'eût épargné de déranger le cher frère sacristain, — et ici l'abbé Lecleck parla plus fort à l'intention du frère coadjuteur qui, derrière l'orgue, en manœuvrait le soufflet comme une pompe, — mais d'ici je me rendrai mieux compte du volume de votre voix. Vous chantez à votre chapelle, je suppose?

— Oui, Monsieur.

— Chantez-moi les premiers versets du *Dixit Dominus*. Cela me suffira.

Et au frère toujours invisible derrière l'orgue :

— Mon frère, un peu de vent!

M. Lecleck, qui n'était pas jésuite, affectait une rondeur d'esprit et de manières qu'on eût pu croire destinée à protester contre l'austérité ambiante. Sa calvitie rose faisait penser à une porcelaine précieuse. Sa ceinture à franges de soie, son rabat de perles, le distinguait des Pères et le désignaient comme prêtre libre, vaguement mondain.

Intimidé par la sonorité inattendue de sa voix dans ce grand vaisseau auquel il n'était pas habitué, Feuvée entonna le psaume CIX où sont prédits le règne éternel et la gloire de Jésus-Christ. Après le quatrième verset :

Tecum principium in die virtutis tuæ, in splendoribus sanctorum, ex utero ante Luciferum genui te :

— C'est bien, coupa l'abbé, je vois que vous savez chanter... Tout de même, reprit-il après réflexion, voyons ce que vous saurez tirer de l'*Iste Confessor*. Vous devez en savoir par cœur au moins la première strophe?

Et Feuvée ayant chanté l'*Iste Confessor* à la satisfaction du maître de chapelle :

— Avec un peu plus d'assurance, ce sera parfait. Puis-je compter sur vous demain pour une première répétition? Oui? A demain donc! A une heure moins le quart!

— Je suis lecteur, fit observer le rhétoricien, je ne pourrai pas être là avant une heure.

— Chanteur! Lecteur! Tous les talents... Un peu de vent, cher frère!

Et tout joyeux, épanoui, s'agitant des bras et des jambes, M. Lecleck, dont le crâne reflétait les rayons multicolores des verrières, se remit à son improvisation.

Dans la cour de l'école, la récréation touchait à sa fin. Feuvée n'eût pas jugé qu'il valait la peine d'y descendre pour jouer aux barres ou à la balle, mais pour une partie d'échasses il tenait à profiter des dernières minutes. Son apparition fut saluée par les deux camps d'acclamations contraires. Les quatre tours extérieures avaient été emportées, il ne restait plus aux assaillants qu'à renverser la quille du donjon central autour de laquelle les défenseurs serraient les rangs, coude à coude, entrecroisant parfois leurs échasses pour arrêter les boules. L'état du gravier boueux, labouré, pilonné, révélait l'acharnement de la lutte que l'approche du coup de cloche final rendait plus âpre.

Feuvée courut à une boule que les défenseurs du donjon venaient de renvoyer, la mit en position, prit du recul...

A ce moment, Waldmetz se détacha du groupe qui occupait le « donjon », mit pied à terre et s'avança vers lui :

— Feuvée, je vous préviens qu'en soulevant la boule vous risquez de blesser un de vos camarades!

Un risque de ce genre n'était pas invraisemblable. On parlait encore d'une partie de l'année précédente où Feuvée avait envoyé une boule sur le toit des cabinets, d'où elle était retombée, de l'autre côté de la palissade, dans la cour de la petite division. Informé de l'incident, le P. Pétrus avait déclaré que les échasses seraient supprimées à la première récidive. Les coups de Feuvée n'en continuaient pas moins de semer la terreur, surtout parmi les petits que la rudesse des chocs renversait quelquefois.

— Je vous rappelle, ajouta le règlementaire, que le P. Pétrus a menacé de supprimer les échasses si on n'y joue pas correctement.

Déjà Feuvée se voyait abattant la quille qu'une bonne partie des défenseurs n'osait plus protéger. Belle revanche de l'affront reçu la veille!... L'intervention inopinée de Waldmetz le mettait de nouveau en présence d'une hostilité systématique. Il préféra renoncer à lancer la boule. Il descendit de ses échasses et, les traînant derrière lui, alla sans mot dire les raccrocher sous le préau.

— La partie continue! cria Waldmetz, immédiatement remonté sur les siennes et reprenant son poste de combat à l'intérieur du donjon.

La boule qu'avait disposée Feuvée fut lancée par Klein dont les coups n'effrayaient personne. La quille du donjon n'était pas encore renversée quand sonnèrent les « huit ». Une clameur de triomphe poussée par les défenseurs salua l'échec des assiégeants.

Adossé à l'un des piliers du préau, Feuvée, les mains dans les poches, affectait une attitude indifférente.

— Feuvée, mon enfant, retirez les mains de vos poches.

C'était le P. de Maulny qui revenait du jardin des Pères. Tout à sa nouvelle humiliation, le rhétoricien ne l'avait pas entendu venir.

— Avez-vous vu M. Lecleck? Qu'est-ce qu'il a été convenu?

— Que j'irai demain à une première répétition.

— Dites, Feuvée, ce soir, voulez-vous que nous causions un peu de vos vers? Je vous attendrai à partir de six heures.

— Bien, mon Père.

— A ce soir donc! Et apportez-moi votre devoir, nous le verrons ensemble.

Et le Père, si charmant, si jeune sous ses cheveux d'argent que couronnait sa barette inclinée de travers, poursuivit son chemin. Le vent faisait voleter son camail. Il ne portait jamais de douillette. Un jour, le P. Spirituel de Saint-Acheul l'en avait réprimandé, mais il avait ri, disant que c'était affaire d'habitude, que l'abondance de lainages causait plus de morts que l'excès contraire, et parce que le P. Spirituel était fort âgé et que son autorité allait déclinant avec ses forces, les choses en étaient restées là, le P. de Maulny, si frileux, si nerveux, si impressionnable, avait continué de s'exposer déraisonnablement au froid. Il n'y avait pas souvent du feu dans sa chambre, bien que le coke et les bûchettes y fussent toujours préparés. Pourtant, vers cinq heures, en prévision de la visite de Feuvée, il en approcha une allumette et la cheminée ronfla. Il avait consacré une partie de l'après-midi à son bréviaire et à son chapelet. Puis il s'était senti étrangement las, ainsi qu'il lui arrivait fréquemment depuis sa maladie. Durant quelques minutes il avait reculé devant la petite corvée de remplir sa lampe. Prendre le bidon de pétrole dans une encoignure de la pièce, dévisser le bec, soulever le bidon, verser le pétrole, revisser le bec et replacer le bidon dans son coin, quelle exténuante opération! Une oraison jaculatoire lui en avait donné le courage et il s'était mis à feuilleter d'une main distraite des notes prises en vue de la révision des *Auteurs français*, manuel de littérature du P. Farnel qui commençait à dater. A vrai dire, ce qui jusqu'à présent avait empêché le P. de Maulny de mener à bien cette tâche, ce n'était pas seulement l'anémie nerveuse qui, pendant un an, l'avait obligé de vivre dans une maison de santé des environs de Lausanne, c'était aussi la difficulté qu'il éprouvait à se faire une opinion ferme

et décisive sur les poètes « décadents ». Il y avait là un obstacle contre lequel bronchait une partie de lui-même, tandis que l'autre ne demandait qu'à foncer, à pulvériser cette poésie de « mabouls » et de « fumistes », comme disait son maître le P. Longhaye. Il était porté à donner raison à Jules Lemaître, devenu par la vertu de l'affaire Dreyfus une autorité dans le monde catholique et dont l'article sur Paul Verlaine et les symbolistes, au tome quatrième des *Contemporains*, exprimait si bien tout ce qu'il ressentait lui-même. D'autre part, François Coppée, converti à la bonne cause, n'avait-il pas écrit la préface d'un *Choix de poésies* de Verlaine? De fait, il y avait dans ce choix d'admirables sonnets, d'une inspiration très pure, très pieuse, encore que d'une forme un peu boiteuse et relâchée peut-être, mais elle contenait aussi des vers totalement dénués de sens :

Le souvenir avec le crépuscule
Rougeoie et tremble à l'ardent horizon
De l'espérance en flamme qui recule
Et s'agrandit ainsi qu'une cloison
Mystérieuse où mainte floraison
— Dahlia, lis, tulipe et renoncule —
S'élance autour d'un treillis et circule
Parmi la maladive et chaude exhalaison
De parfums lourds et chauds dont le poison...

Une fois de plus le P. de Maulny relut jusqu'au bout la pièce qu'il savait par cœur. Elle l'obsédait, elle l'entêtait, c'était une sorte d'énigme dont il ne pouvait se détacher et qui, de temps à autre, lui revenait à la façon d'une saveur, d'un parfum, d'un air de musique :

De parfums lourds et chauds dont le poison
— Dahlia, lis, tulipe et renoncule —
Noyant mes sens, mon âme et ma raison,
Mêle dans une immense pâmoison
Le souvenir avec le crépuscule.

Pourquoi ces vers bizarres et qu'il détestait le poursuivaient-ils? « O ma tête! » s'était écrié Jules Lemaître après en avoir tenté un commentaire que le Père soup-

çonnait de ne pas suffire à les rejeter dans le néant. Il avait noté cette exclamation railleuse comme propre à résumer l'impression d'effort inutile, dérisoire, imposé à son intellect par trop de vers de Verlaine. Oui, c'est sur ce mot de Jules Lemaître que se terminerait son chapitre de la poésie moderne dans sa réédition des *Auteurs français*. Toutefois, ce mot ne l'exorciserait pas, il le sentait bien, l'obsession persisterait, où il n'était pas éloigné de voir une tentation du Malin, surtout à cause de l' « immense pâmoison »... Ah! que cette « immense pâmoison » le tourmentait, en dépit des prières qu'il faisait pour en être débarrassé! La pensée lui était venue de demander au P. Provincial qu'un autre Père fût chargé de la révision du P. Farnel; son surmenage nerveux lui en fournissait un bon prétexte. Seulement, ne pas dire la vérité à ses supérieurs était impossible; non moins impossible, de leur faire partager ses scrupules; ils n'y verraient qu'un de ces enfantillages, un de ces accès de sensibilité maladive auxquels on le savait sujet et contre quoi le P. Spirituel lui reprochait de ne pas être assez virilement armé.

CHAPITRE IV

A six heures précises, Feuvée entra.

— Avant d'aborder l'entretien pour lequel je vous ai demandé de venir, fit le Père qui se leva à la vue de l'enfant, nous allons, si vous le voulez bien, demander le secours de l'Esprit-Saint.

Et tous deux, les mains jointes, debout, tournés vers le Christ de bois de la cheminée où rougeoyait le feu de coke, récitèrent la prière dont on fait précéder les séances de travail intellectuel.

— *Veni, Sancte Spiritus, reple tuorum corda fidelium et tui amoris in eis ignem ascende.*

— *Emitte spiritum tuum et créabuntur, et renovabis faciem terrœ.*

— Maintenant, fit le Père en se rasseyant à sa table

sous l'abat-jour de carton vert, approchez ce fauteuil et prenez place.

Il était extrêmement rare qu'un Père invitât un élève à s'asseoir. Les entretiens que Feuvée avait eus jusqu'alors avec le P. de Maulny, il les avait eus debout, ou, si le Père l'entendait au tribunal de la Pénitence, à genoux.

— Prenez ce fauteuil, approchez-le...

C'était le fauteuil, placé dans l'embrasure de la fenêtre, où le Père s'asseyait pour écouter ses pénitents. Feuvée empoigna le siège par les bras et l'approcha de la table, si bien qu'il fut assis dans un fauteuil alors que le religieux occupait une simple chaise. Ce renversement de situation le gêna d'abord.

— Qu'aviez-vous à traduire ce soir?

— Un passage de la première *Philippique*.

— M'avez-vous apporté votre copie, comme je vous l'avais demandé?

Feuvée tendit au Père la feuille dans la marge de laquelle, en haut et à gauche il avait écrit : *J. M. J.* (*Jésus, Marie, Joseph*), et sa devise : *Cœur sacré de Jésus, j'ai confiance en vous!*

— Le P. Masson vous a-t-il dit dans quelles conditions Démosthène a prononcé cette première *Philippique?* Non? C'est sans doute qu'il se propose de vous en faire une prélection quand il aura corrigé vos devoirs...

Après avoir été repoussé aux Thermopyles par Nausiclès, Philippe de Macédoine avait décidé de se faire oublier des Athéniens. Il s'enferma dans Pydna et s'y entoura d'artistes et de comédiens de manière à faire croire qu'il avait résigné tout esprit de conquête. Démosthène n'en fut pas dupe et prononça sa première *Philippique* afin de mettre en garde ses compatriotes contre le danger de s'endormir sur la foi d'aussi trompeuses apparences.

— Je suppose que ce qu'on vous a donné à traduire est le passage fameux où l'orateur... Oui, c'est cela... Voyons un peu... Bien... Bien... Ce n'est pas mal... Oh, mais, voici un *je ne sache pas que* d'une rare élégance :

« Et pourtant vous y dépensez plus d'argent que dans aucune de vos expéditions maritimes, et l'embarras de leurs préparatifs est tel que je ne sache pas qu'il en soit fait de pareils chez aucun autre peuple de la Grèce... » Ce *je ne sache pas que* me plaît beaucoup, et aussi la répétition d'*aucun : aucune de vos expéditions, aucun autre peuple...* » Je ne vois pas de contresens dans votre version, acheva le Père en rendant à Feuvée sa copie, on y reconnaît même une réelle ingéniosité de tours... Mes compliments... Mais laissons la première *Philippique,* inutile d'anticiper sur la prélection qui vous en sera faite en classe. C'est pour que nous causions de vos vers que je vous ai demandé de venir.

Le cahier gris à tranches rouges se trouvait sous le tome des *Contemporains* et le *Choix de poésies* de Verlaine que le prêtre avait refermés à l'entrée de Feuvée. Il les écarta, prit le cahier, l'ouvrit, soudain le referma et, interpellant son visiteur qui se tenait bien droit, bien raide, dans le fauteuil paillé, les bras symétriquement appuyés aux accoudoirs :

— D'où vous est venue l'idée d'écrire des vers?

— Mais, mon Père, dit Feuvée avec une vivacité dont lui-même ne se fût pas cru capable, puisqu'on nous en fait lire, puisqu'on nous en fait traduire, puisqu'on nous en apprend les règles, puisqu'on nous en donne à composer en latin...

— Cela ne me dit pas si vos vers procèdent d'une inspiration profonde ou seulement d'un certain désir de briller, de vous distinguer...

— Il me semble que, quand je fais des vers, c'est plutôt par besoin.

— Par besoin, vous en êtes sûr?

— Oui, mon Père.

A quelle occasion et quand ce besoin s'était-il manifesté chez lui pour la première fois, Feuvée ne s'en souvenait pas précisément, cela datait de loin, de très loin, peut-être du soir où, assis sur les genoux de sa grand'-mère, il avait entendu celle-ci lui lire l'aventure, étirée en

alexandrins monotones, d'un homme perdu dans les catacombes romaines. Il était persuadé d'avoir dès ce soir-là rêvé au plaisir de raconter lui aussi des histoires, des histoires en vers, car la musique, le rythme des mots avait été pour beaucoup dans son enchantement. Depuis lors, chaque fois qu'il avait eu à faire une narration ou un discours dont le sujet lui plaisait, il avait ressenti, comme un trouble mystérieux, la tentation de rédiger son devoir en vers. Pour les vers latins, il n'aurait su dire à quel point le plaisir de trouver un substantif, une épithète de la quantité voulue était vif en lui. Le P. de Maulny l'écoutait sans l'interrompre. Feuvée ne s'était jamais montré fort expansif. Au tribunal de pénitence, il était plutôt avare de confidences. Sa vie intérieure s'offrait comme un déroulement impersonnel et quasi mécanique de scrupules, de tentations, de fautes, de péchés toujours les mêmes. Le Père avait eu à maintes reprises l'impression que la vraie vie spirituelle de Feuvée lui échappait, ou, mieux encore, que d'une vie réelle de l'âme le jeune homme était dépourvu. Et voilà que, mis sur le chapitre de ses vers, il se révélait un peu exalté, témoignant d'une ardeur, d'un sérieux, d'une réflexion, bien supérieurs à ce qu'il eût été normal d'attendre d'un rhétoricien qui venait seulement de découvrir Lamartine et Victor Hugo.

Le Père reprit :

— Ce qui m'a frappé par-dessus tout dans vos vers, c'est qu'ils ont tous le nombre de pieds voulu et que la plupart riment avec la consonne d'appui. Vous avez lu Victor Hugo. Je ne vous le reproche pas, c'est moi-même qui ai mis à votre disposition les *Chefs-d'œuvre de la poésie romantique*. A vrai dire, je ne m'attendais pas à voir ce petit livre porter si promptement des fruits. Je ne me doutais pas qu'il existait un apprenti poète dans cette Ecole. La poésie entendue au sens le plus large peut, il est vrai, s'associer parfois à l'apostolat, et même en constituer l'arme, la pointe la plus efficace. Un apôtre a pour premier devoir de se faire écouter, de retenir l'auditeur ou le lecteur, de le séduire, et nos pensées, nos convictions se communiquent d'autant mieux que notre imagination

et notre sensibilité les ont rendues plus vibrantes. Tout cela est vrai...

Le P. de Maulny s'arrêta, il doutait tout à coup de la légitimité de l'avertissement qu'il avait à donner. Le conflit de la vie sensible et de la vie de mortification, qu'il avait résolu pour son propre compte par le sacrifice, se présentait à son esprit avec une difficulté accrue. Cette fois, il s'agissait d'un autre être, presque d'un enfant, et d'un enfant extraordinairement doué, dont les promesses l'emportaient infiniment sur celles qu'au même âge il avait données.

— Oui, la poésie a son rôle à jouer dans une vie d'apôtre pourvu qu'elle soit la vraie poésie. mais il ne faut pas lui accorder le rôle prépondérant. Elle ne doit être que le revêtement plus ou moins brillant de la raison et de l'intelligence, leur achèvement, si vous aimez mieux, et j'ajouterai : leur achèvement nécessaire, aucune œuvre de pensée ne pouvant réaliser toute sa destinée sans l'éloquence...

Feuvée entendit ce dernier mot avec une certaine surprise. L'éloquence n'était pour lui que cette rhétorique qu'on lui inculquait en classe et qui consistait à grouper dans le meilleur ordre les éléments d'une démonstration. L'éloquence, c'était la prédication. Il prêcherait un jour, puisqu'il en avait été ainsi décidé, mais qu'est-ce que la poésie avait de commun avec les sermons? La poésie, c'était de faire des vers, d'y enchâsser des images, d'y faire sonner des rimes.

— Un jour, continua le Père, vous entendrez parler d'un pauvre homme qui s'appelait Renan et vous constaterez que ce grand corrupteur a dû son pouvoir moins à sa science qu'à la poésie de ses phrases. La poésie, c'est la langue d'Esope; elle est à la fois ce qu'il y a de meilleur et de pire; par elle, comme le disait le fabuliste grec à son maître Xanthus, on s'acquitte du premier de tous les devoirs qui est de louer les dieux, ou bien elle est l'organe du blasphème et de l'impiété. Le premier soin est donc de prendre garde, quand on cultive la poésie, à ne pas

lui laisser trop d'empire, car il lui arrive de véhiculer sous les apparences les plus innocentes des miasmes dont l'âme risque d'être infectée.

Le Père se tenait le front dans la main, dont il se faisait en même temps une sorte de visière. Comment Feuvée eût-il deviné qu'il revivait à cet instant une des heures les plus extraordinaires de ses années de Jersey? Un chemin creux entre des haies, des prairies. C'était le printemps, le temps était beau, il soufflait une brise suave, les arbres agitaient de douces ombres sur la route, les oiseaux célébraient l'infinie bonté du Créateur. Une extraordinaire plénitude avait à l'improviste envahi le jeune théologien et soulevé, jeté son âme tout entière hors d'elle-même. Minute de véritable extase où il avait perdu conscience de sa propre personnalité pour ne plus sentir que la vibration du monde, ne plus participer qu'à l'adoration des choses. Défaillant de tendresse et de reconnaissance, il s'était assis sur le revers d'un talus, il s'était laissé aller à la renverse, il n'en pouvait plus de bonheur, des larmes de joie lui mouillaient les joues. Combien de temps avait duré cet état de communion en Dieu avec la nature? Lorsqu'il se redressa, il vit un spectacle affreux : de l'autre côté de la route, une bête monstrueuse le contemplait fixement par-dessus la clôture blanche du pâturage, une bête noire, au front large et bas, aux yeux mornes, à la lippe baveuse, aux cornes en forme de lyre et brillantes comme l'airain. Oh, il n'avait pas tardé à se ressaisir et à secouer le trouble que quelques minutes d'assoupissement lui avait laissé. La monstrueuse bête était un taureau superbe dans lequel il eût été hasardeux de voir une incarnation du Malin, mais ce qui n'avait pas fait de doute pour le religieux, ç'avait été que par le moyen de cet animal Dieu avait voulu lui donner un avertissement, le mettre en garde, lui signaler le piège que, sous couleur de poésie, lui tendait l'éternel ennemi des hommes, toujours aux aguets, toujours à l'affût, ne se relâchant ni jour ni nuit de son implacable zèle à nous faire trébucher. Le P. de Maulny avait su dès lors de science certaine qu'une certaine poésie amollissante, énervante,

constituait pour des âmes faciles à émouvoir le plus sûr acheminement à la chute.

Le symbole du taureau couronné de la lyre, le Père aurait désiré le rendre visible à Feuvée. Il se demandait comment, il hésitait, il craignait de ne pas être compris.

— La poésie, dit-il encore, pourra être pour vous la meilleure arme de l'apostolat, mais il faudra veiller à ce qu'elle reste une activité subordonnée, dépendante de votre fonction essentielle de prière, de mortification et de labeur. Ne perdez pas de vue cette vérité capitale...

Il fut près de se donner en exemple, mais c'eût été tomber dans une complaisance coupable, et en pure perte. L'expérience d'autrui est rarement d'un réel profit pour des âmes jeunes. Néanmoins, quel autre moyen de faire entrevoir à cet adolescent la douloureuse épreuve qui l'attendait s'il laissait se développer le drame dont il avait été, lui, déchiré dix ans plus tôt et où sa vocation avait failli sombrer! Car il avait été sur le point de quitter l'ordre. Cette solution à laquelle son P. Spirituel n'était pas éloigné de se rallier, il n'y avait échappé que par un miracle de la grâce, et au prix de souffrances que la charité lui faisait une obligation d'épargner, si c'était possible, à son pénitent.

— Je ne vous demande pas de renoncer à la poésie, mon enfant, mais je vous avertis qu'un religieux y puise plus d'amertume que de consolation et que, de toute façon, vous courrez de ce côté un double danger : ou bien vous irez grossir la troupe des médiocres rimeurs qui ne sont déjà que trop nombreux dans nos maisons, ou bien vous serez un vrai poète, et alors, votre vie sera une lutte continuelle où vous vous épuiserez à maintenir un périlleux équilibre entre les exigences de la sensibilité et celles d'un véritable détachement. Je vous en parle en connaissance de cause...

— Je voudrais lire de vos vers, mon Père, dit Feuvée dont le cœur battait d'émotion devant cet homme à cheveux blancs dans lequel il découvrait une sorte de grand frère aîné, un être de la même famille, qu'il soupçonnait de n'avoir eu comme lui qu'une vocation tiède et douteuse

et de n'y avoir persévéré, comme il lui arriverait à lui, que par faiblesse ou sot point d'honneur.

En quoi Feuvée se trompait. Le P. de Maulny était venu librement à la Compagnie. Sa foi et sa ferveur avaient toujours été de celles qui ne laissent place à aucune équivoque. Le seul doute que quelqu'un qui l'aurait bien connu aurait pu avoir, eût porté sur le point de savoir s'il n'eût pas été plus à sa place dans un ordre contemplatif et savant. Moins brillant humaniste, ses supérieurs l'eussent vraisemblablement dès l'origine orienté de ce côté.

Il s'était rendu célèbre dans les collèges de la Compagnie par l'adaptation en vers modernes qu'il avait faite de l'*Histoire tragique de la Pucelle de Dom Rémy, autrement d'Orléans, départie par actes et représentée par personnages,* œuvre d'un jésuite anonyme représentée au collège de Pont-à-Mousson environ cent cinquante ans après la mort de Jeanne d'Arc et dont les Pères s'autorisent pour revendiquer le mérite d'avoir été les premiers à célébrer en littérature la grande héroïne nationale. De cette adaptation, le P. de Maulny avait quelques exemplaires sur un rayon de sa bibliothèque. Son regard s'y porta instinctivement, mais s'abaissa aussitôt.

— Une autre fois, mon enfant. Mes vers sont peu de chose...

Il fut sur le point de dire :

— Je préfère tellement les vôtres!

C'était vrai, il ne pouvait s'empêcher de les préférer. Malgré les gaucheries, il y sentait une hardiesse, une flamme, dont les siens, plus adroits, plus achevés, plus subtils, étaient dépourvus.

Il se retint, il ne voulut pas induire Feuvée en une tentation d'orgueil à laquelle il eût été trop excusable de succomber.

— Voyons donc vos vers, dit-il en ouvrant le cahier gris à la première page où, de son écriture étrangement bouclée et comme frisée, Feuvée avait copié son poème de *Sainte-Hélène*.

Le Père en discuta d'abord le rythme, trop court à son

goût. Ces quatre strophes, de sept vers de six pieds chacune, auraient mieux convenu à une poésie légère. Il loua au contraire l'assimilation de Napoléon au dieu de la tempête dont Camoëns a placé la tête « sur cet âpre rocher ». « Son âme véhémente — adorait la tourmente » lui plut aussi, mais il blâma « comme la seule amante — digne de son regard », ce dernier vers étant d'une insigne faiblesse. Et pourquoi répéter à la troisième strophe la rime en *mente?* Et la tourmente pouvait-elle se concevoir comme enrégimentée au service d'un csar? Etait-il juste de comparer le spectre de Napoléon à un corbeau ou à un phalène, même quand c'était pour rimer avec Sainte-Hélène?

— Prenez garde à la rime, mon enfant! Elle vous perdra.

Ils abordèrent *Les ruines de Picquigny* dont les alexandrins remplissaient cinq pages.

— J'aime beaucoup, dit le P. de Maulny, oui, vraiment, j'aime beaucoup que vous compariez les enfants de chœur de la procession de la Fête-Dieu, jetant des fleurs à pleines mains sur les routes, aux lutins qui forment le tourbillonnant cortège d'avril. Cela est délicieux, tout à fait délicieux! C'est une idée de vrai poète!

La suite accusait malheureusement l'influence manifeste de Victor Hugo : abîme, cime, sombre, décombre... L'expression *paladins antiques,* réminiscence de Vigny, était à écarter absolument! Le P. de Maulny n'était pas pour la rime riche, mais il condamnait *éthérée, azurée* comme trop rapprochés par le sens. Il n'aimait pas non plus qu'un terme concret, *chants,* et un terme abstrait, *allégresse,* concourussent, dans la même phrase, à définir un même état de choses.

Le troisième poème montrait les bons et les mauvais anges aux prises. Le Père n'hésita pas à déclarer sublimes, en tout cas d'un grand poète, quatre vers de cette brève épopée : « Point de lance rompue ou d'armure percée! — Leur arme unique était l'éclair de la pensée! — Cette mêlée ardente aux assauts répétés, — C'était le choc fougueux des pures volontés! » Ces quatre vers-là étaient

de beaucoup les meilleurs du cahier. A eux seuls ils classaient Feuvée au-dessus de tous les rimeurs de son âge, si nombreux en humanités et en rhétorique.

Le sonnet intitulé *Tristesse* était le poème auquel le jeune homme tenait le plus. Il en aimait surtout la chute : « D'un éternel bûcher l'éternel aliment. » Mais le P. de Maulny ne parut pas y prêter attention. Après avoir souligné comme une réminiscence de Hugo l'emplacement de l'épithète *lugubre* dans le second hémistiche du second vers, il déplora, comme l'avait fait le P. Pétrus, mais sans y insister autant, ce qu'avait de fondamental, d'irrémédiable et, en somme, d'antichrétien, le désespoir exhalé dans ces quelques vers.

— Est-ce le fond de votre âme, Feuvée, que vous nous laissez apparaître là? interrogea-t-il d'un accent de consternation. Non, n'est-ce pas? Un tel démenti à la vie serait un tel démenti à la bonté de Dieu!

Fort embarrassé, l'élève faisait oui des paupières et de la tête. Aurait-il été capable de distinguer lui-même quelles avaient été dans l'inspiration de ces vers la part de la vraie tristesse et celle d'un romantisme de commande?

— Je garde encore votre cahier, acheva le P. de Maulny en se levant. Je vous reverrai demain pendant la grande récréation, à la tribune de la chapelle.

— Mon Père..., murmura Feuvée.

Qu'y avait-il? Le religieux lui jeta un œil inquiet.

— Mon Père, je voudrais... Je crois que mon devoir... Je voudrais offrir à Dieu...

— Quoi, Feuvée?

— De ne plus composer de vers...

Après les éloges que le Père lui avait faits, l'adolescent, sournois et tortueux comme on l'est à cet âge, se doutait bien que son sacrifice ne serait pas accepté, mais, se rappelant que ce même renoncement, le P. de Maulny l'avait accompli jadis, il lui plaisait de donner à son confesseur l'illusion d'une similitude complète. Le religieux se mit à le considérer avec ravissement :

— Non, Feuvée, non, ce n'est pas ce sacrifice improvisé

que Dieu attend de vous. Il faut réfléchir encore, il faut prier! Tenez, agenouillez-vous — il lui désignait de la main le prie-Dieu où chaque samedi l'enfant venait lui demander l'absolution — et récitons ensemble un *Ave Maria* pour que notre Sainte Mère du Ciel vous accorde cette claire vision de vous-même et de vos forces sans laquelle il n'est pas de résolution valable.

Une heure après, le rencontrant dans l'escalier, le P. de Maulny informa le P. Pétrus de l'entretien qu'il avait eu avec Feuvée :

— Figurez-vous qu'il m'a offert de faire à Dieu le sacrifice de son talent poétique!

Le P. Directeur qui savait que le P. de Maulny avait quelques années auparavant, et après une crise douloureuse, consenti le même sacrifice, lui lança de biais un regard inquisiteur.

— Etait-il bien nécessaire, fit-il, de lui suggérer une résolution aussi radicale?

— Je ne la lui ai pas suggérée, P. Pétrus! Elle lui est venue d'elle-même!

— Il n'y a pas d'opposition essentielle, observa le Directeur qui se reprocha ensuite d'avoir touché trop brutalement une plaie demeurée saignante dans l'âme du P. de Maulny, entre une vocation de poète et une vocation de prêtre ou même de missionnaire! Il y a eu des moines artistes et des religieux écrivains...

— Sans doute, répliqua doucement le P. de Maulny. Encore conviendrait-il de s'entendre. La poésie, savons-nous ce que c'est, au fond?

— Ce que c'est que la poésie? Mon Dieu, la poésie... la poésie... Il n'y a qu'à consulter le dictionnaire... Faisons-le tout de suite, voulez-vous?

La bibliothèque de l'Ecole n'était pas très abondante : un millier de livres au plus. Elle occupait au premier étage, à l'extrémité du couloir sur lequel donnaient les chambres des Pères, une grande pièce qui, lors d'une récente épidémie de grippe, avait servi d'infirmerie et contenait encore quelques lits de fer avec leur literie de toile à carreaux.

— Je vais chercher la clef...

Au bout d'un instant, le P. Pétrus revint, élevant à la hauteur de son visage, auquel l'éclat de ses lunettes et la saillie de son grand nez donnaient un aspect fantastique, sa lampe coiffée de son abat-jour de carton. Les deux religieux entrèrent dans la bibliothèque et, la lampe posée sur une table, le Directeur ouvrit au mot poésie le *Dictionnaire de l'Académie* dont il prit soin de ne pas faire voler la poussière. Epaule contre épaule, ils lurent : « L'Art de faire des ouvrages en vers... Il se dit dans un sens particulier, déterminé par quelque épithète, des différents genres de poèmes... Il se dit aussi des différentes matières que l'on traite en vers... et des différents styles qu'on y emploie... Il se dit encore, absolument, des qualités qui caractérisent les bons vers... »

— Nous y voici, murmura le P. de Maulny : « *Ce sont là des vers, mais il n'y a pas de poésie. Il y a beaucoup de poésie dans cette ode. Cette tirade manque de poésie.* » Cela ne nous dit toujours pas ce que c'est que la poésie, constata-t-il, déçu.

— Voyons plus loin, fit le P. Pétrus qui se mit à lire à son tour : « *La poésie du style...* Une hardiesse, une liberté, une richesse particulière aux pensées, aux expressions, aux tours que l'on emploie dans la poésie. C'est la poésie du style qui distingue et fait vivre les ouvrages en vers. » Cette fois, nous y sommes : la poésie, c'est la hardiesse, la richesse, la liberté des pensées, de l'expression et des tours...

Après lecture de l'article, le P. Pétrus remit le poudreux volume à sa place, et il répétait à mi-voix comme pour lui-même : hardiesse, richesse, liberté... tandis que le P. de Maulny, qui avait de nouveau caché ses mains dans ses manches, sortait à pas lents de la bibliothèque dont, derrière lui, le P. Directeur referma la porte à clef.

CHAPITRE V

Le frère linger poussa d'une main la porte du P. de Maulny; de l'autre il tenait une petite lampe à essence

dont il se servait pour s'éclairer à travers les ténèbres.

— *Benedicamus Domino!*

Dans son lit à courtine de calicot blanc, le Père ouvrit les yeux.

— *Deo gratias!* répondit-il en se dressant et en se signant, et il remercia Dieu de lui avoir encore donné cette journée.

La porte refermée, le pas du frère s'éloigna. On l'entendit ouvrir la porte du P. Pétrus et répéter la formule : *Benedicamus Domino,* à laquelle le P. Directeur répondit de son lit comme avait fait le P. de Maulny. Il était quatre heures du matin. Les élèves avaient encore une heure à dormir. Un profond silence remplissait la maison.

A présent, le P. de Maulny, son chandelier de chevet allumé et projetant son ombre sur le mur, faisait sa toilette. Comme la froideur de l'eau lui était insupportable, il s'appliquait à se laver avec lenteur afin de prolonger son supplice. « O mon Dieu, disait-il, vous qui avez tant souffert pour moi sur la croix, comme vous devez sourire de me voir frissonner! » Il suffoquait presque, il crut que le cœur allait lui manquer. « O mon Dieu, prenez en pitié mon manque de courage! » Il baisa sa soutane, car elle lui était plus chère que son corps, la mit, et, à genoux sur son prie-Dieu, récita sa prière.

Sa méditation de la veille avait porté sur la génération éternelle du Verbe : *in principio erat Verbum.* Il s'était représenté, dans les hauteurs des cieux, Dieu éternel et infini comme la source d'où s'épanchaient sur lui tous les biens. A la notion d'éternité, il avait appliqué toutes les forces de la pensée : *Da mihi intellectum et scrutabor legem... Vivet anima mea,* et il était retombé de ces sommets de la contemplation intellectuelle dans un état d'épuisement tel que, quelques instants après, à la chapelle, il s'était surpris à peine conscient et comme retourné au sommeil. Il allait aujourd'hui méditer sur les opérations personnelles du Verbe : « Toutes choses, dit Saint Jean, ont été créées par Lui et de ce qui a été fait rien ne l'a été sans Lui. En Lui était la vie et la vie était la lumière des hommes, et la lumière luit dans les té-

nèbres et les ténèbres ne l'ont point comprise. » Il s'imagina d'abord transporté sur une montagne, avec le ciel sur la tête et la création étalée à ses pieds, et les astres en tournoyant se reflétaient dans la mer, et il se faisait l'effet d'être sur le point de s'abîmer dans un gouffre de feu et d'eau d'où seule l'infinie mansuétude du Créateur pourrait le sauver : « O vous qui m'avez tiré du néant, ayez pitié de moi ! » Cette vision lui était habituelle, il était rare qu'elle ne s'intercalât pas dans une de ses méditations matinales. Sa pente eût été de s'y absorber, il devait faire effort pour s'en détacher et se livrer à une analyse raisonnée du texte choisi : « Toutes choses ont été faites par Lui... par le Verbe, Sagesse increéée, Pensée, Génie, Intuition, Parole vivante du Père, par Lui à qui tout est destiné et subordonné, par Lui, Dieu fait homme, centre et fin de toutes choses, puisqu'en Lui le monde humain se relie au monde divin comme dans l'homme la matière à l'esprit... Rien de ce qui a été fait ne l'a été sans lui. Les splendeurs enchantées de la Création visible et invisible, Il les a conçues. Les dons de Dieu, Il nous les apporte. Il est Lui-même le don des dons... L'honneur de Dieu et le triomphe de sa cause, Il les assure à Lui seul contre nos trahisons et nos faiblesses. Les vertus et le salut de l'homme viennent de Lui, nous n'allons au Père que par Lui, et rien de notre vie, de nos œuvres, de nos prières et de nos larmes n'est agréé de Dieu qu'en Lui et par Lui... » Idée et plan du monde créé, c'était le premier point. Vie et lumière du monde racheté, c'était le second : « En Lui était la vie, et non pas seulement celle qui se nourrit de la terre dont nous sommes pétris, non pas seulement celle de l'esprit et du cœur, celle de la froide et abstraite vérité, mais la vie sans mort, la vie suréminente et inépuisable qui consiste à connaître Dieu et à L'aimer, celle sans laquelle les autres ne valent pas d'être vécues, celle qui ne se trouve qu'en Dieu : en Dieu le Père, principe sans principe, en Dieu le Fils, principe issu du principe, et qui, par le Fils, s'est faite lumière des hommes. Le Fils nous est apparu dans la chair, Il nous a parlé et par Lui nous avons appris que la même vie

jaillie des entrailles du Père rejaillit à grands flots des veines ouvertes du Fils dans les âmes qui viennent s'abreuver à la source des sacrements. Ah, si nous savions les torrents de force, de douceur et de joie qui bouillonnent pour nous au fond de tous les tabernacles! » Mais ces pensées lui étaient venues dans le désordre et la confusion et une fois de plus, il s'accusa d'avoir médité sans méthode et, par conséquent, sans profit. Sa préparation avait été insuffisante, il avait omis l'acte d'adoration préliminaire et récité l'oraison du bout des lèvres. Saint Ignace veut que la méditation mette en jeu la mémoire, l'entendement et la volonté. Quel usage avait-il fait de sa mémoire? Il aurait dû s'appliquer à se rappeler textuellement le développement appris jadis dans un manuel et qu'il avait su longtemps par cœur; il l'avait oublié, il n'avait plus fait depuis sa maladie aucun effort sérieux pour s'en souvenir. Son entendement se révélait plus faible encore; du sujet qu'il venait de méditer, quelle conclusion pratique tirer? Il n'en distinguait aucune et sa volonté restait sans emploi. Il se reprocha d'avoir comme la veille choisi un sujet trop « fort », trop abstrait, sur lequel ses facultés diminuées étaient restées sans prise. Il consacra son colloque à demander à Dieu de lui rendre la capacité de concentration et d'attention qu'il avait perdue et prit la résolution d'apporter désormais moins de présomption dans le choix des textes à méditer.

Après quoi il quitta son prie-Dieu où ses genoux s'étaient écrasés pendant une heure, chaussa ses bas et ses pantoufles et descendit à la chapelle pour une courte visite au Saint-Sacrement. A la lueur vacillante de la lampe du sanctuaire, il reconnut au premier rang des bancs la forme courbée du P. Pétrus. Lui-même prit place au dernier rang, récita la prière de Saint Ignace, la fit suivre d'une dizaine de chapelet et remonta dans sa chambre. A ce moment il éprouva une écrasante fatigue. Quel délice c'eût été de replonger au bienheureux anéantissement d'où le *Benedicamus Domino* du frère linger était venu le tirer! Mais il savait que, s'il se laissait aller si peu que ce fût, il succomberait. Aussi resta-t-il

debout au milieu de sa chambre pour commencer à lire son bréviaire jusqu'à ce que le réveil des élèves remplît de bruit la maison. Dès lors, tout danger fut écarté et, d'ailleurs, le moment approchait d'aller à la sacristie préparer ce qu'il fallait pour la messe du P. Pétrus et la sienne qu'il dirait pendant la récréation, entre le petit déjeuner et la classe, après avoir veillé à ce que tout le monde prît son petit verre d'huile de foie de morue dans le couloir du réfectoire. De son doux sourire, comme il savait encourager les hésitants! « C'est donc si mauvais, Béha, cette huile, que vous faites une pareille grimace! Mon Dieu, Muller, que cela paraît vous coûter! Ne dirait-on pas que vous avalez un verre de poison! Vous en verrez bien d'autres, en Afrique, mon pauvre Morain, quand vous évangéliserez les sauvages! Et vous, Klein, si vous croyez qu'en Chine la nourriture a meilleure odeur! » Les enfants lui répondaient d'un mot de soumission, niant que l'huile de foie de morue fût si désagréable à prendre, et, tout en croquant un morceau de sucre, gagnaient leur place pour avaler leur bol de café au lait au goût de fer blanc. L'élève désigné pour servir sa messe le suivait à la sacristie, l'aidait à revêtir la chasuble que venait de quitter le P. Pétrus, et, précédé de l'enfant de chœur en uniforme de collégien — les apostoliques ne mettaient pas la soutane pour cette circonstance — il s'approchait de l'autel de Dieu, du Dieu « qui avait réjoui sa jeunesse »... Un matin, au moment où, ayant prononcé la prière pour les assistants et pour lui-même, il posait le pied sur la marche la plus basse de l'autel, la tête lui avait tourné, il avait chancelé, il était presque tombé dans les bras de son servant de messe et avait dû retourner à la sacristie pour s'y asseoir quelques minutes : « Mon enfant, je vous supplie de ne souffler mot de cette ridicule défaillance à qui que ce soit! Ce n'est rien, ce n'est qu'un peu trop d'appétit. Quand j'aurai mangé, cela ira mieux ». La vérité, c'est qu'il manquait de force pour attendre de quatre à huit heures le petit déjeuner. Et puis l'odeur de l'huile de foie de morue lui brouillait le cœur, il ne s'y accoutumait pas.

Sa messe dite et son café au lait avalé avec une tartine de pain dur, il remontait chez lui et il lui arrivait alors, après avoir mis de l'ordre dans sa chambre, de s'étendre tout habillé sur son lit où souvent il se rendormait, son chapelet ou son bréviaire à la main, et il atteignait ainsi neuf heures, neuf heures et demie. Si le temps le permettait, il descendait faire un tour au jardin des Pères puisqu'on lui avait recommandé la marche au grand air. Après quoi, ayant surveillé de la petite cour la récréation de dix heures, il remontait dans sa chambre et jusqu'au déjeuner travaillait à sa révision des *Auteurs français*. Ainsi fit-il ce jour-là, mais sans entrain. Il était dans un état d'angoisse accablé. C'était en lui une telle impression d'abandon, de détresse, qu'il en aurait crié! Seul, et abandonné de tous, voilà ce qu'il était dans ces moments atroces qu'il ne sentait jamais revenir sans en avoir la sueur aux tempes. Seul! Seul! Et non de cette solitude virile qui fait que, parmi les agitations du monde, un jésuite vit comme un étranger, sans s'accommoder aux exigences ordinaires d'une vie qu'il considère comme un lieu de bannissement, se fortifiant et s'enracinant en Dieu à proportion que se fait autour de lui un vide plus grand. Hélas, Dieu lui-même se détournait de lui comme d'un serviteur inutile! La Vierge et Saint Ignace ne le reconnaissaient plus, et pourquoi ses intercesseurs du Ciel se fussent-ils attachés à une âme aussi médiocre, aussi détendue, aussi veule? Un Jésuite, lui? Un soldat du Christ? Le beau soldat! Y avait-il jamais eu dans la Compagnie que Saint Ignace avait formée pour la bataille, combattant plus misérable et plus lâche! Et à qui demander du réconfort quand il sentait que sa prière elle-même manquait de l'élan nécessaire pour se faire entendre là-haut? Un confident, il n'en avait point. Point de famille, point d'amis! Son frère aîné, colonel à Epinal, avait mieux à faire que d'écrire à ce frère de dix ans plus jeune qu'il avait toujours considéré comme une femmelette! Sa sœur carmélite? Il ne pouvait que se recommander à ses prières, et il savait qu'elle priait pour lui plusieurs fois par jour : que lui demander de plus? Celui de ses anciens

camarades de noviciat et de juvénat, le P. Lesieur, avec lequel il s'était senti jadis le plus d'affinités, était maintenant en Chine, complètement transformé par ses devoirs de missionnaire. Qu'aurait-il compris aux troubles de son ancien condisciple? Une fois celui-ci lui avait lancé un discret appel. Le missionnaire s'était contenté d'inscrire en haut de la lettre par laquelle il lui avait répondu trois mois après, cette phrase prise au premier chapitre des *Confessions* de saint Augustin : « Tu nous as faits pour toi, mon Dieu, et notre cœur est inquiet jusqu'à ce qu'il se repose en toi ! » A quelque temps de là, le P. de Maulny était tombé au hasard d'une lecture sur ce précepte : « Ne vous liez d'amitié qu'avec les âmes fortes », et il en avait conclu que le P. Lesieur l'avait jugé trop faible pour continuer avec lui un commerce d'idées et de sentiments dont il n'y aurait eu pour lui aucun bienfait à retirer. « Ne croyez pas, lui avait dit un jour le P. Spirituel, que ce sentiment de solitude qui vous accable soit le triste privilège des religieux. Le mari est seul dans le mariage, le père est seul dans la vieillesse, l'ami est seul dans l'amitié, car il est bien rare que nous soyons élus par ceux que nous avons choisis. C'est cette solitude universelle, plus douloureuse et plus tragique chez l'incroyant, qui explique le crime et la débauche. La passion la plus brûlante ne la comble pas. Félicitons-nous de la grâce inappréciable que Dieu nous a faite en se donnant à nous dès cette vie! » « Et si Dieu se refuse à moi? Car c'est cela que j'éprouve, et c'est épouvantable! avait gémi le P. de Maulny. Je ne tire plus aucun profit de l'oraison. Cette stérilité finira par me la rendre impossible. » Le P. Spirituel lui avait alors cité de mémoire une maxime de Saint Ignace : « Si, en méditant, on tombe dans la sécheresse et le dégoût, bien loin de retrancher quelque chose du temps destiné à l'oraison, on doit la faire un peu plus longue pour combattre son ennui et pour se vaincre soi-même, en attendant dans le silence et avec humilité la visite du Saint-Esprit. » Cette sécheresse, cette insatisfaction ne disparaîtraient-elles pas le jour où il lui serait permis de reprendre ses occupations normales? N'était-ce

pas cet état d'inaction, de disponibilité oisive auquel l'avait condamné le médecin, qu'il fallait rendre responsable de ses maux? Le P. Spirituel le croyait. Il lui avait dit aussi : « Etes-vous bien sûr d'être assez dégagé de toute affection terrestre? » — « Mais, mon Père, je n'éprouve pour personne aucun sentiment qui ne se puisse rapporter à Dieu! Mes parents sont morts, mon frère et ma sœur m'écrivent à peine une fois par an. Mon cœur n'est attaché particulièrement qu'à vous et à quelques autres de nos Pères. Aucune personne de ce siècle ne m'est d'un prix tant soit peu élevé... » — « J'entends, mais ce dont je ne suis pas sûr, c'est que ce retranchement de fait corresponde chez vous à un réel retranchement intime. J'ai peur que ce vide du cœur dont vous vous plaignez ne soit imputable au trop peu de rigueur et d'énergie que vous avez mis à faire en sorte que toute votre âme s'absorbe en Dieu. » Et il lui avait rappelé que l'âme ne doit rien sentir des choses de cette vie ni de ses propres opérations, qu'elle ne doit pas se sentir elle-même. Il faut qu'elle vive dans une obéissance et une pauvreté qui ne lui laissent même pas le libre usage de ses facultés, dans une pureté qui ne lui permette pas de prendre plaisir en aucune chose créée, et que, rendue à la simplicité de notre première origine, née en quelque sorte une seconde fois, elle soit méconnaissable à elle-même et aux autres. Le P. de Maulny avait renoncé à beaucoup de choses. Ne lui restait-il pas à renoncer à lui-même, à s'oublier au point de ne plus se reconnaître? S'il sortait davantage de soi pour s'oublier en Dieu, il ne s'y sentirait pas seul. « A proportion que tu sortiras de toi-même, tu pourras rentrer en moi », fait dire à Dieu l'auteur de l'*Imitation*. Mais pour sortir de soi-même, il faut cesser de s'aimer jusqu'à se prendre en horreur. Sainte Catherine de Jésus disait qu'elle aimait mieux voir le démon que de se voir elle-même. Saint Vincent Ferrier se comparait à un cadavre de chien putréfié. Le P. Spirituel avait enfin émis cette supposition que le P. de Maulny avait peut-être trop négligé de s'appuyer sur la Sainte-Eucharistie. « Voyez, lui dit-il, du côté de la messe, essayez

d'y mettre plus de ferveur... » Conseil resté inutile.

Au prix d'un grand effort, le P. de Maulny réussit à terminer la révision du chapitre du P. Farnel sur la *Chanson de Roland*. Il n'avait pas commencé son travail par le début, il avait abordé en premier lieu le tome second, celui des prosateurs. Puis il s'était attaché à *Tartufe*, ensuite aux poètes du XIXe siècle, dont le P. Farnel ne s'était pas occupé. Ce défaut de méthode lui avait été souvent signalé durant ses années de juvénat et de scolasticat. Il n'avait pas réussi à s'en corriger. Il avait toujours eu dans ses démarches intellectuelles, comme dans l'oraison et la méditation, un certain zig-zag.

A midi moins le quart, il quitta sa chaise, s'agenouilla et fit son examen de conscience. Il savait ce qui lui manquait : l'énergie et la rigueur d'où naît l'heureuse plénitude. Sa vie spirituelle était, pour employer une expression triviale de son invention, une écumoire qui laissait passer toutes les grâces et ne retenait que les impuretés. Celles-ci s'accumulaient et formaient cette vase, cette boue qui, à de certains moments, faisaient de son âme un cloaque.

Après le déjeuner de midi, dans le jardin des Pères sur lequel brillait un soleil de décembre déjà froid, le P. Pétrus, qui avait des moments de libre détente bien étonnants de la part de cet homme raide et tranchant, raconta, au milieu d'un groupe que formaient autour de lui le P. de Faraillac, le P. Préfet de discipline et le jeune P. Laudet, la recherche qu'il avait faite la veille avec le P. de Maulny dans la noble poussière académique, — ce fut sa propre expression. Questionné par le P. Pétrus sur ce qu'il pensait de la définition académique de la poésie, le P. Préfet de discipline répondit qu'il la trouvait excellente, mais on vit bien qu'il n'y attachait pas d'importance. La poésie, qu'il distinguait mal de la versification, n'était pour lui qu'un art d'agrément, comme le violon et l'équitation, sinon quelque chose de plus futile encore : un badinage inoffensif et scolaire.

— Et vous, P. Laudet?

Le P. Laudet, âgé d'un peu plus de vingt-cinq ans seu-

lement, avait terminé ses études de philosophie au mois de juillet précédent et enseignait la troisième depuis la rentrée d'octobre. Il passait pour n'avoir pas comme latiniste son égal dans toute la province de Champagne, mais un certain air de suffisance répandu sur sa personne, où la formation jésuitique n'avait pas encore eu le temps de marquer son pli, venait moins de là peut-être que de la séduction de sa voix dont il usait avec un plaisir trop visible. Il prit un temps pour répondre au P. Pétrus que la définition de la poésie donnée par les Quarante ne lui paraissait pas rendre raison de ce qu'il y a d'enchanteur dans un beau vers, et subitement, se frappant le front :

— Mais j'y pense, j'ai ce qu'il nous faut!

Et il retroussa sa soutane pour prendre sa course vers le collège.

— Où courez-vous si vite? s'enquit le P. de Maulny qui, après avoir assisté pendant une demi-heure à la répétition de musique à la tribune, le croisa dans un corridor.

— C'est, répondit-il, que le P. Pétrus voudrait savoir ce que c'est que la poésie et que je sais précisément où trouver la réponse à cette question.

— Et où donc?

— Dans un numéro de la *Revue des Deux Mondes* qui m'a passé sous les yeux l'autre jour, à la bibliothèque. Je vais le chercher.

Le groupe dont le P. Pétrus formait le centre s'augmenta des autres Pères à qui la disparition du P. Laudet n'avait pas échappé et qui, par curiosité, avaient interrompu leurs allées et venues dans les allées bordées de buis. Le P. Recteur s'approcha le dernier en compagnie du P. Ministre. Mis au courant de ce qui se passait, il se tourna vers le P. Masson, professeur de rhétorique, qui, bien qu'il n'eût encore rien dit, semblait s'amuser beaucoup. Ce petit homme brun, aux yeux pétillants de malice et d'intelligence, était la modestie et l'effacement mêmes. D'instinct, il se dissimulait toujours derrière les autres. On disait qu'il écrivait un français aussi dru, aussi coloré que celui de Louis Veuillot.

— La définition de la poésie, P. Masson, fournirait un

beau sujet de discours pour votre prochaine séance académique, lui dit le P. Recteur.

Le P. Laudet reparaissait au bout de l'allée. Il tenait à la main une brochure à couverture saumon.

— L'article est de Sully-Prudhomme! cria-t-il de loin.

Le cercle s'ouvrit devant lui.

— Lisez-le nous!

— Non, c'est au P. Masson, objecta-t-il, bien certain qu'à cause de sa diction l'honneur lui en serait laissé. Ou au P. Wurst, fit-il en s'adressant au professeur de philosophie! Ou au P. Vankest...

C'était le professeur d'humanités.

Ces politesses accomplies, il allait commencer sa lecture lorsque le P. Recteur décida que l'article de l'illustre poète serait mieux apprécié au réfectoire, le lendemain, pendant le déjeuner. Le groupe se dispersa et le P. Laudet se retrouva, sa revue à la main, en compagnie du P. de Maulny et du P. Masson.

— Quelle est l'opinion de Sully-Prudhomme? lui demanda le P. de Maulny.

— Voyez vous-même...

Le P. de Maulny prit la revue et commença de lire l'article qu'il entrecoupait de réflexions faites à mi-voix : « L'homme, institué par la nature et sacré par les conquêtes de son intelligence et de son bras roi de sa planète, après avoir si longtemps courbé son front sur la glèbe, le redresse. Debout, parvenu aux confins extrêmes de la vie terrestre et de quelque autre vie supérieure, il emploie spontanément son génie méditatif à concevoir cette vie. Hélas, il n'y réussit pas, mais du moins il l'imagine et la rêve. Ce rêve par lequel il y aspire est proprement l'essence de la poésie et sa raison d'être. La poésie est donc le rêve par lequel l'homme aspire à une vie supérieure... » Eh bien, mais elle est excellente, cette définition... Voyons la suite : « Elle a pour mission de susciter et de favoriser l'aspiration au moyen d'un verbe qui fait d'elle un art. C'est un verbe musical, qui soutient la pensée dans ses tentatives d'ascension, sur les ailes de la mesure et du rythme, mais en excluant la note pour ne

point s'identifier au chant où l'expression émotionnelle détrône le jugement. » Ainsi, la vraie poésie l'emporte sur le chant en ce sens que l'expression émotionnelle n'y détrône pas le jugement... « Le vers a pour objet de faire bénéficier la parole de l'expression musicale dans toute la mesure compatible avec la claire intelligence du sens et, réciproquement, de faire bénéficier l'expression musicale de la précision que lui communique le langage en spécifiant par leurs causes les émotions et les sentiments qu'il lui confie... L'objet de la poésie, ai-je dit, est identique à celui de l'aspiration. Il est donc essentiellement vague, puisque c'est un type de vie supérieure dont nous ne pouvons nous former qu'une idée négative... » Pourquoi négative? L'idée que je me fais de la vie en Dieu n'est-elle pas pleinement positive? N'est-ce pas au contraire la vie terrestre qui, par tout ce qu'elle représente de manque et de privations, est négative?... Ah! il va nous parler des mystiques : « Pour les mystiques, aspirer, c'est tendre à posséder Dieu même, et l'extase qu'on pourrait définir l'aspiration satisfaite est la contemplation immédiate de Dieu; c'est même plus encore pour le catholique, c'est une véritable déification par la grâce. » Déification? Attention, mon cher poète! Vous allez peut-être un peu vite... Que dites-vous encore? Que le poète cherche son idéal autour de lui et en lui-même et que ce double et vaste champ constitue par excellence le domaine de la poésie? Bon! Que ce domaine n'est pas nécessairement serein? Oh, certes! Que toutes les passions continuent à le féconder? D'accord! Que la poésie lyrique échappe le plus possible à la servitude terrestre, mais que, lorsqu'elle se limite à la confidence des combats et des souffrances personnels, elle risque d'y retomber et qu'elle n'évite cet écueil que par la communion de l'individu avec autrui, du poète avec l'humanité? De mieux en mieux! Plus il est homme, dites-vous, plus le poète incline à se détacher de lui-même pour sympathiser avec les douleurs et les joies des autres hommes? Parfait, mais que faites-vous de Dieu dans tout cela? Je vois que vous mettez au premier rang la poésie épique, dramatique,

historique, légendaire ou sacrée, mais ce dernier mot vient trop tard sous votre plume. Cette haute poésie, c'est ce que vous appelez la poésie pure, mais la poésie quand elle est historique, légendaire, dramatique, est-elle encore pure? Est-elle toujours cette pure aspiration de notre âme que vous disiez tout à l'heure? Au-dessous de ce que vous appelez poésie pure, vous rangez la poésie didactique, la satire, l'épître, la fable. On ne vous chicanera pas là-dessus, bien que l'ancienne distinction des genres ait perdu, comme vous le reconnaissez vous-même, beaucoup de sa valeur. Enfin, on approuvera votre conclusion : la versification la plus habile, la plus savante, ne suffit pas, quelle qu'en soit la vertu, à constituer la poésie proprement dite; c'est la beauté du sujet qui seule y fait frissonner le souffle du large et des cimes. « Eh bien, mon cher poète, il faut convenir que, pour un athée, vous ne raisonnez pas trop mal, et que tout ce que vous nous dites de la poésie est excellent, sous cette réserve qu'il y manque le principal, à savoir Dieu, tout simplement. »

Et le P. de Maulny referma la brochure saumon. Il s'aperçut alors qu'il était seul dans le jardin. Les autres Pères en étaient sortis. On les entendait causer dans l'étroit passage qui reliait le jardin au collège. Il pressa le pas pour les rejoindre.

ANDRÉ BILLY.

(A suivre.)

REVUE DE LA QUINZAINE

—

LITTÉRATURE

Jean Lemoine : *La première du Cid. Le Théâtre. Les Interprètes d'après des documents inédits*, Hachette. — *Le Cabinet secret du Parnasse. Recueil de poésies libres, rares ou peu connues pour servir de supplément aux Œuvres dites complètes des poètes français. Théophile de Viau et les libertins.* Textes revus sur les éditions anciennes et les manuscrits et publiés avec notes, variantes, bibliographie et glossaire par Louis Perceau, Au Cabinet du Livre. — *Journal d'amour d'une jeune Allemande, Louise de Hompesch*, 1797-1798. Introduction et notes de Jacques de Lacretelle. Avec quatre héliogravures hors-texte et une carte, Calmann-Lévy. — *La Confession publique du brocanteur. Aventure extraordinaire, arrivée au mois de novembre 1769, sur un vaisseau parti de l'Amérique pour Saint-Malo* (Publiée par M. Georges Andrieux).

En voyant, sur la couverture du volume que M. Jean Lemoine vient de publier, le titre : **La Première du Cid,** nous avons cru que cet habile et infatigable explorateur d'archives allait enfin nous fixer, d'après quelque document inconnu, la date de cette « première ». Il n'en est rien, hélas! Il faut renoncer à débrouiller cette énigme. A la fin de 1636 et au début de 1637, les correspondances et les mémoires inédits concernant des événements publics restent en très petit nombre. Nous les avons, pour notre compte, inutilement interrogés. Nous devons nous en tenir provisoirement au texte de Chapelain, cité dans notre précédente chronique, qui donne la date approximative du 7 janvier 1637.

M. Jean Lemoine eût donc mieux fait, à notre avis, d'intituler son ouvrage : *Autour de la première du Cid,* car, à la vérité, il nous apporte, dans cet ouvrage, des faits nouveaux, non sur le *Cid,* mais sur ce théâtre du Marais où la tragédie fut représentée d'original. On ignorait à peu près tout de ce théâtre du Marais. Son fondateur, l'acteur Montdory, l'avait tout d'abord établi, lors de ses séjours à Paris, dans un jeu

de paume sis dans l'impasse Berthaud, puis, plus tard, dans un autre jeu de paume, dit de La Fontaine, dépendant, croyons-nous, du cabaret du même nom, situé rue Michel Le Conte. Etablissements précaires, sans confort, sans sécurité qui lui permirent néanmoins de jouer les six premières comédies de Corneille et de propager le nom du poète rouennais.

Il semble probable qu'un incendie du dernier jeu de paume, nié sans valable raison par M. Jean Lemoine (il existe une estampe représentant Jodelet, acteur du théâtre du Marais, fuyant, en costume de comédie, à travers les flammes) obligea Montdory à porter le siège de sa scène dans un autre lieu. Le 8 mars 1634, il prenait à bail un nouveau jeu de paume, dit du Marais ou des Marais, où il installait définitivement cette scène.

Ce bail avait été signalé, dès 1863, par Eudore Soulié, dans son livre entre tous précieux pour les origines de nos théâtres (*Recherches sur Molière*, p. 164), comme figurant dans les minutes de Monhenault, notaire du XVIIe siècle. Personne n'avait eu l'idée de l'aller copier chez le successeur actuel de l'ancien tabellion. M. Jean Lemoine s'est donné la peine de faire cette copie.

L'acte offre un grand intérêt. Il permet tout d'abord (avec deux autres pièces inédites découvertes par M. Jean Lemoine aux Archives nationales) de situer assez exactement le susdit jeu de paume dans le pâté de maisons compris, rue Vieille-du-Temple, entre la rue de la Perle et la rue de la Couture-Saint-Gervais (1), d'apprécier sa configuration et son étendue (17 toises 4 pieds de long sur 6 toises de large). Il indique également, d'une part, quels en étaient les propriétaires et d'autre part quelle était (les femmes exceptées, qui ne figurent à peu près jamais dans les minutes notariées) la composition de la troupe du Marais. Il donne enfin la durée et le prix du bail, cinq ans et 3.000 livres par an, durée et prix anormaux, comme le constate, avec raison, M. Jean Lemoine.

Montdory, en acceptant les conditions fort exagérées des

(1) Un document contemporain, jadis rencontré par nous, donnait une autre situation : rue Vieille-du-Temple, entre les rues d'Anjou et de Poitou.

bailleurs, marque son intention de fixer définitivement à Paris le siège de son théâtre et de borner aux pérégrinations estivales l'existence nomade de sa troupe. Le comédien ne prit pas possession du jeu de paume tout de suite. Un entrefilet de la *Gazette de France* en date du 6 janvier 1635, précise que cette prise de possession n'eut lieu que le 1er du même mois. On a cru que son retard fut provoqué par un geste arbitraire de Louis XIII, lequel, le 15 décembre 1634, obligea Montdory à céder six de ses meilleurs acteurs à la troupe de l'Hôtel de Bourgogne que Sa Majesté protégeait. M. Jean Lemoine pense plus justement que le comédien, avant d'installer son matériel de décors rue Vieille-du-Temple, dut procéder à une appropriation du jeu de paume, c'est-à-dire y faire construire une scène, des loges, etc... à sa convenance. Il en était toujours ainsi lors de ces établissements de nouvelles bandes comiques; pour nous le démontrer, M. Jean Lemoine cite des précédents et utilise divers actes inédits découverts par lui qui concernent la vie de l'Hôtel de Bourgogne de 1548 à 1647.

L'aménagement du théâtre du Marais demanda environ dix mois à en croire notre excellent érudit. Le délai paraît un peu long, d'autant plus long que Montdory et ses acolytes durent jouer, entre temps, dans l'une de ces salles de hasard qui pullulaient dans cette région parisienne. Il eût été intéressant de connaître le devis et marché des travaux que le comédien signa avec les artisans qui accommodèrent le jeu de paume à sa destination, car ces pièces nous eussent fourni une image approximative du lieu où fut représenté le *Cid* deux ans plus tard. Malheureusement elles restent enfouies dans les dossiers de quelque notaire de l'ancienne paroisse Saint-Gervais. M. Jean Lemoine les retrouvera peut-être. Il excelle à dénicher les papiers les plus soigneusement cachés et ses patientes enquêtes ont, depuis vingt-cinq ans, enrichi l'histoire du XVIIe siècle de maintes précisions nouvelles.

Puisqu'il est encore temps de parler de Corneille, disons que le bon rouennais, qui semble, à considérer ses portraits, ses œuvres, et ce que l'on connaît de son caractère, d'une austérité si parfaite, fut accusé d'avoir écrit une poésie singulièrement gaillarde : *L'occasion perdue recouverte*. Cette

poésie entrait dans un genre très particulier que l'on nommait, au grand siècle, *Jouissances*. Elle parut dans une anthologie publiée en Hollande. Des gens vertueux se sont élevés avec vigueur, et sans doute avec raison, contre cette accusation. La poésie en question semble, jusqu'à preuve du contraire, appartenir à un petit poète satirique, Bénech de Cantenac, bordelais d'origine et chanoine de l'Eglise cathédrale de Bordeaux. Si, par aventure, elle eût été écrite par Corneille, eût-elle en quelque manière porté préjudice à sa réputation, comme certains semblent le penser? Nous ne le croyons pas. Un écrivain, même classique, est un homme, sujet à des faiblesses, capable de se divertir à des bagatelles hasardeuses. Beaucoup de nos écrivains, même classiques, ont commis des péchés de plume. Certains collecteurs d'anthologies modernes se sont amusés à réunir ces écrits gaillards et à les publier comme compléments aux éditions d'œuvres dites complètes qui ne les contiennent pas.

M. Louis Perceau compte parmi les plus avisés et les plus doctes de ces éditeurs goguenards. Sous le titre général de **Cabinet secret du Parnasse,** il a déjà fourni trois volumes de priapées et autres folâtreries satiriques, empruntées à des manuscrits ou à des recueils anciens et sorties de l'imagination de Ronsard, Malherbe, Régnier et leurs écoles. Dans un quatrième volume, portant le même titre général, il englobe les vers *ejusdem farinae* composés par le clan libertin de Théophile de Viau. Ici nous nous éloignons un peu des classiques proprement dits, et M. Louis Perceau risque grande critique qui fait, dans son livre, place à Jean de La Fontaine, épicurien plus que libertin, comme disciple du doctrinaire de la libre pensée.

Le livre comprend bon nombre de vers de Théophile susnommé, du sieur de La Ronce, de Guillaume Colletet, du sieur de La Porte, de La Fontaine, de Saint-Pavin, de Claude Le Petit, du chanoine Maucroix et de l'abbé de Chaulieu. Ces vers traitent, pour la plupart, des gaudrioles du haut-de-chausse. Ils sont généralement allègres, bien tournés, d'une crudité de termes voulue et prennent plutôt figure de satires que de divertissement de plume. Leur attribution à tel ou tel poète est-elle toujours bien fondée? Nous n'en répon-

dons pas. Les vers lubriques de Théophile semblent dater de cette période de la vie du poète que M. Antoine Adam, son dernier biographe, désigne comme la période de fanatisme et de cynisme. Colletet, sauf dans sa jeunesse, se plaisait plutôt à chanter ses bonnes ripailles de cabaret que ses affaires d'alcôve. Claude le Petit exploitait naturellement la veine cynique. Il fut l'auteur du *Bordel des Muses* et ses écrits le conduisirent sur le bûcher. On est plutôt étonné de rencontrer dans le groupe des égrillards de plume le chanoine Maucroix, bien que les mœurs de cet ecclésiastique aient été toujours assez libres. Il semble que M. Louis Perceau donne, pour la première fois, les rimes aventureuses de ce galantin, restées en souffrance dans le manuscrit du chanoine Favart (Bibliothèque de Reims).

L'ouvrage de M. Louis Perceau est enrichi de références, de notices biographiques, de notes, de variantes et d'un glossaire. Il amusera les gens qui connaissent les dessous du pompeux XVIIe siècle. Il étonnera les autres.

Tandis que nous sommes sur ce chapitre de l'amour, traité par les satiriques d'autrefois avec un brutal sans-gêne, efforçons-nous de lui donner plus d'élévation. M. Jacques de Lacretelle nous en fournit l'occasion en mettant sous nos yeux le **Journal d'amour d'une jeune Allemande, Louise de Hompesch.** Ce *Journal* consiste, à la vérité, en une correspondance que la jouvencelle ci-dessus nommée adressa, en 1797 et 1798, au général Félix Klein. Il subsiste en original dans les archives des descendants de cet officier conservées au château de Lantheuil. Il offre quelque valeur historique pour les nombreux détails d'ordre particulier qu'il contient sur le milieu allemand, sur les opérations des armées républicaines ou bien sur les actes de leurs chefs. Il n'y faut cependant chercher, sous cet aspect, rien de sensationnel. M. Jacques de Lacretelle l'a très judicieusement qualifié, disant que l'on doit l'envisager comme un « cantique » du cœur.

Louise de Hompesch, l'épistolière de cette correspondance, était fille de François-Charles de Hompesch et appartenait à une famille de la plus haute aristocratie du pays de Juliers en Rhénanie. Elle atteignait sa dix-neuvième année à l'ins-

tant où elle rencontra le général Klein. Son éducation, sa haute culture, l'atmosphère dans laquelle elle avait vécu ne la prédisposaient guère aux gestes aventureux; elle obéissait néanmoins à certaines tendances de sa nature un peu exaltée et portée aux attitudes romantiques.

Comment s'éprit-elle de l'homme qui allait jouer un rôle si important dans sa vie? On ne le sait. Le personnage sortait d'assez piètre origine. Il n'avait accompli aucun de ces actes guerriers qui peuvent soulever l'admiration. Il était marié. Au physique, il offrait un attrait relatif. De son portrait, que M. de Lacretelle publie, se dégage un air d'intelligence; les yeux sont vifs et doux, le nez présente quelque finesse, la bouche, aux lèvres minces, décèle l'ironie. L'homme était-il galant, audacieux, spirituel? Comment l'affirmer?

Toujours est-il que Louise de Hompesch subit le coup de foudre, résiste à peine, se donne sans réserve et cache à peine son abandon. La famille supporte cette liaison qu'elle connaît, mais feint de ne pas connaître. Les amants se voient dans la propre chambre de la jeune fille. C'est pendant les absences, fréquentes et longues du bien-aimé, que celle-ci tient au jour le jour la gazette de ses états d'âme. Elle écrit en français, dans une langue preste, correcte, pittoresque, pleine d'images frappantes stimulées par une passion dévorante. Elle ne semble plus participer que matériellement de son milieu, qu'elle juge cependant avec une étrange lucidité. Elle fait à ce point corps avec son amant qu'elle adopte les doctrines révolutionnaires et républicaines, admire Hoche, voue un culte à Napoléon, trahirait peut-être, si elle en avait le pouvoir, la cause de ses proches.

Plus tard, comme nous l'apprend M. de Lacretelle, elle subira l'ingratitude du général trop comblé par elle. Elle mourut jeune. Elle fait partie du groupe de ces « embrasées » que la passion transfigure, étiole et, finalement, détruit.

Signalons à la fin de cette chronique, comme une charmante curiosité bibliographique, le petit volume, **La Confession publique d'un brocanteur** que M. Georges Andrieux, le libraire et expert bien connu, vient de réimprimer, par le procédé photographique, pour en faire présent à quelques amateurs de raretés. L'original en était à peu près introu-

vable. C'est une riante satire dirigée contre les marchands de tableaux du XVIII[e] siècle. Elle dévoile l'ignorance crasse de ces personnages lointains et les cent manières qu'ils avaient imaginées pour s'enrichir aux dépens de leurs dupes. Le style en est aisé, limpide, direct, plein d'ironie. On serait heureux d'en connaître l'auteur. Il faut savoir gré à M. Georges Andrieux de l'avoir si obligeamment répandue. Elle peut fournir matière de méditation aux brocanteurs du temps présent.

ÉMILE MAGNE.

LES POÈMES

Francis Jammes : *Sources,* le Divan. — Francis Jammes : *le Pèlerin de Lourdes*, Gallimard. — Francis Eon : *Sompt 1936,* s. n. d'éditeur. — Edouard Aslain : *les Poisons,* Le Trident. — Roy Campbell : *Adamastor,* préface et traduction d'Armand Guibert, « les Mirages » Tunis. — Ulric-L. Gingras : *Du Soleil sur l'Etang Noir,* « la Jeune Académie ».

Sources, toutes ces sources, aux beaux noms la plupart, sont ou furent familières à Francis Jammes; son imagination, ses souvenirs le ramènent auprès d'elles. *Garris,* en pays basque, logis aux claires eaux courantes dans le jardin d'enfance, *Maubecq,* noble source qui coule dans le haut du bois :

La source dans son lit est si docile
Qui reproduit l'herbe la plus fragile
Mieux que ne fait l'homme le plus habile
Qu'on ne distingue plus la doradille
De son reflet, ni le ciel qui s'y mire
De l'autre ciel qui sur vos têtes brille
Tout parcouru de nuages lucides.
Source limpide, ah! si nous semble vide
Ton beau regard n'est-ce qu'il est avide
D'embrasser tout de sa lumière vive?

Chacune de ces sources est célébrée en une suite de dix dizains où la rime s'associe harmonieuse à l'assonance, selon une manière qui rappelle certaines formes fort anciennes et rappelle la simplicité des inspirations familières et même populaires. Francis Jammes ne s'y est pas astreint sans étude, et l'effet qu'il poursuit répond délicieusement aux désirs du fin et tout sensible artiste.

Et c'est ensuite *Dufour* « contre le gave » au fond d'un parc, « source aux douceurs de soie » où souvent, adolescent chas-

seur, il reposa, la nuit, sous la Grande-Ourse; *Au Choü*, on ignore le sens patois de ce terme, entre Orthez et les landes solitaires, source emplie de têtards et d'insectes, source peu saine...

> Je t'ai suivie autrefois fin et pâle
> Quand mes vingt ans saisis d'une fringale
> De liberté buvaient ton eau saumâtre,
> Lorsque altéré d'avoir forcé les râles
> Dans les piments royaux des marécages
> J'étais pareil aux formes de la flamme.

Les paysages exquis se succèdent, à l'entour d'*Abidos* dont l'eau guérit du mal d'amour, *Cazanove* où croît le populage, *Estang* dont la mort a fauché les riverains, amis du poète, *Baure*, dont l'eau si pure fermente après vingt ans dans son esprit, la source innommée de Provence où il se désaltéra « à Sisteron que la Baume domine », et *Ursuya*, cette source dernière, « dont le sourcil farouche se courbe sur Hasparren »; le poète à soixante-dix ans n'escaladera plus les beaux sommets des monts comme dans sa jeunesse, mais le ruissellement de cette source pure le fait se souvenir des joies de jadis. O sources! quel beau et subtil los vous dédie Francis Jammes, en vous évoquant dans la diversité de vos chants murmurés entre les herbes, sur les cailloux, de vos lumières filtrées à travers les feuillages, de vos fleurs et de vos verdures, et du gazouillis tendre ou furtif d'oiseaux paisibles ou vivaces! Comme autrefois Jammes nous apporte des églogues suaves et pures tels ces *Rayons de miel* où, il le proclamait déjà :

> près d'un amer laurier et d'un rayon de miel,
> *son* geste qui s'étend n'*a* pas d'autre limite
> que le ciel.

Dans **le Pèlerin de Lourdes** où Jammes entreprend avec cette toujours lucide et merveilleuse simplicité du ton et la netteté franche de l'observation qui est sa manière, de susciter en l'esprit du lecteur l'atmosphère des pèlerinages et ce site si beau des Pyrénées, le livre se termine par un certain nombre de *Poèmes récités à la Grotte, Litanies de sainte Bernadette Soubirous, le Cantique de Lourdes* et un poème en prose, *le Fort de Lourdes*, qui sont appropriés avec un art

exquis et secret à ce qu'ils prétendent être, des chansons à chanter par une foule assemblée en vue d'une extase commune.

A peine une vingtaine de quatrains, cette plaquette **Sompt 1936,** parce que dans cet asile familier de vacances le poète Francis Eon les écrivit entre le 6 août et le 27 septembre de cette année, se présente en souvenir, modeste offrande, hors-commerce et tirée à un fort petit nombre d'exemplaires. Mais Francis Eon est un poète sage et délicat parmi ceux dont les productions s'approchent de la perfection, et le moindre vers qui sort de sa plume ne saurait demeurer indifférent. Notations rapides, sensations, quelques moments d'un fugitif paysage :

> Aile tombée, ô gracieux feuillage mort,
> Au chemin où ses pas sonnaient je te recueille :
> Elle a bien su garder des injures du sort
> Une âme, une pensée, une plume, une feuille.

A cette légèreté aérienne, à cette sensible songerie, je me déclare volontiers plus ému qu'à d'ingénieuses combinaisons à la manière en vogue trop longtemps des petits poèmes que l'on sait, selon un goût japonais.

Lorsque, pour parler dans son recueil **les Poisons,** des « poisons des yeux impurs », le poète, Edouard Aslain, les appelle de « morbides pénétrances », je me sens, je l'avoue, aussitôt rebuté; les parfums offrent l'occasion de renchérir par une recherche facile d'images âcres et poissées. Edouard Aslain cultive les contrastes pour la joie de surprendre et d'éloigner l'assentiment du lecteur. D'autres fois, ses sonnets se déroulent, avec des vers pleins et souples, en glissements, dira-t-il lui-même, d'arabesques où, à l'en croire, son cœur s'est formé et où hurle une horreur contre des phares. Je rapporte cela, parce que, j'en dois convenir, cette sorte de métaphore ne suggère en mon esprit que confusion et incertitude :

> J'aime à voir des Serpents les glissements bizarres
> Dérouler l'arabesque où mon cœur s'est formé;
> Par un fatal secret — dans le cercle enfermé —
> C'est l'infernale horreur hurlant contre les Phares.

On ne comprend pas que l'auteur de ce recueil se réclame du poète son aîné, qu'il salue « alchimiste du vers fait d'or pur et de feu » et « vrai mage de la lyre » Vincent Muselli, dont on aime — ou n'aime pas — l'œuvre, mais qui, du moins, est toujours clair, précis et pur.

Sans doute, certains sonnets sont mieux conduits, *les Images*, par exemple, et dans le poème *le Centaure*, les vrais beaux vers sont assez nombreux. Je me plais à croire qu'Edouard Aslain est un débutant, et je souhaite que son maître Muselli le persuade de la nécessité d'un travail assidu et d'un contrôle sur soi-même fort sévère.

Adamastor. Je ne puis que louer la précision et la sûreté de la traduction par Armand Guibert, de ces poèmes véhéments de Roy Campbell, poète de langue anglaise, né en 1901, à Durban (Natal). Tempérament fougueux, un peu aventureux, il fit la guerre en 1916-1918, courut le monde, vécut dans des îlots perdus au lointain des mers, s'exalta pour les mœurs des primitifs et rugueux sauvages et contre les attitudes compassées et hypocrites des races « nordiques ». Enfin il se fixa en Provence, et ce qui paraît, dans ses poèmes, développements d'homme insatisfait avec tendances oratoires, au besoin menaçantes, se soumit à un plus juste équilibre, à plus de mesure et de discrétion. Baudelaire, Rimbaud, Paul Claudel sans doute agissent sur lui et refrènent bien des élans à la manièreo rageuse de Walt Whitman. La sonorité forte du verbe y soutient l'incantation de la pensée, comme ce fut le cas de ce prodigieux métricien Swinburne. C'est là ce que je pressens à travers la traduction et par le truchement de l'introduction, et j'aimerais ne pas me tromper. Armand Guibert, le fervent animateur, à Tunis, de toute poésie haute ou singulière, et voué à l'exaltation de ce qui témoigne de l'activité esthétique et intellectuelle des Africains, affirme que, dans son goût de l'immensité, sa faculté de survol et son attrait pour l'épique, c'est l'âme, dans les poèmes de Campbell qui se livre et qui se délivre, « l'âme de l'Afrique, la grise et sourde émanation de ses collines, le narcotique de sa lumière, la main qui caresse alors qu'elle tue ». Tout cela adouci, apaisé, par l'habitude de la lumière méditerranéenne qui de ce fils du *veld* a fait enfin un homme,

un poète, qui respire la joie de vivre et répand l'or de la grande amitié humaine, — un homme selon le cœur de Mistral.

Ulric-L. Gingras, poète français de Québec, a obtenu le prix Archon-Despérouses par son ample recueil **Du Soleil sur l'Etang Noir.** Le préfacier signale chez lui, comme on fait toujours quand on parle d'un écrivain canadien, « la belle langue du XVIIe qui est encore en honneur sur les « rives du Saint-Laurent ». La langue de ce poète est pure, et, si l'on y tient, classique, mais elle s'est enrichie de maintes couleurs plus modernes; on peut dire qu'elle est subtile et évoluée. Je ne sais, sinon, si M. Gingras eût obtenu les délicatesses nuancées dont il peint ses paysages précis, mouvants, très souvent mélancoliques, et étrangement évocateurs.

Nous voguions. L'étang noir qu'interroge un chant rauque
Mirait le front pensif des aulnes sur l'eau glauque.
La lune, au fond de l'onde arquant sa corne d'or,
Teintait de bleu lapis le nocturne décor...

Le poète est sensible aux lumières et aux couleurs de la vie parmi les feuillages, et au fond des eaux, sur le sol du bois et des champs. Il chante comme un peintre établit sa toile, il compose et construit dans l'atmosphère, et ses joies et ses douleurs font frissonner secrètement les aspects silencieux de son œuvre.

ANDRÉ FONTAINAS.

LES ROMANS

Roger Martin du Gard : « Les Thibault » ; *L'été 1914* (3 vol.) Gallimard. — Louise Hervieu : *Sangs*, Denoël et Steele. — Binet-Valmer : *Le fumier*, Flammarion. — Gabriel de La Rochefoucauld : *La paysanne amoureuse*, Les Editions de France. — Bertrand Defos : *Aimer n'est pas si simple*, Les Editions de France. — Louis Guilloux : *Histoires de brigands*, Editions sociales internationales. — Jacques Spitz : *Les évadés de l'an 4.000*, Gallimard. — Pierre Chanlaine : *On apprend à aimer*, Emile Paul.

A première vue, l'importance donnée par M. Roger Martin du Gard aux trois volumes qu'il vient de publier de sa série « Les Thibault » : **L'Eté 1914,** semble disproportionnée avec l'ensemble de cette œuvre célèbre. Mais pour vérifier la justesse de cette impression, il faudrait reprendre l'œuvre tout entière, et cela ne saurait être la tâche que des juges littéraires qui en entreprendront l'étude approfondie. La critique

au jour le jour doit se borner à un examen analytique des trois tomes par quoi se termine le premier en date — depuis la guerre — des romans-fleuves ou des romans avec suite. Ce millier de pages compose une somme des idées politiques et sociales de l'humanité présente; et les discussions y débordent les personnages. Ceux-ci nous apparaissent surtout en fonction du drame immense qui commande, il est vrai, leur individualité, et, en la limitant, la force à se préciser dans un sens. Jacques Thibault, en particulier, devenu militant révolutionnaire, en Suisse, comme on sait, nous apparaît surtout possédé — malgré son amour renaissant pour Jenny de Fontanin — par le désir de tout faire pour empêcher les peuples de s'entretuer. Nous sommes à la veille du déchaînement du fléau qui a ravagé l'Europe pendant quatre ans, en effet, en juillet 1914. C'est après avoir assisté à des meetings pacifistes, avoir couru les salles de rédaction des journaux socialistes et libertaires, à son bras, avoir été témoin avec lui de l'assassinat de Jaurès, que Jenny se donne à Jacques... Le vent de tempête qui souffle fait tomber les fruits véreux (la liaison d'Antoine Thibault avec Anne de Battaincourt); il emporte les dévouements et les fidélités comme des fétus (le lâchage du révolutionnaire Meynestrel par son Antigone, Alfreda) *et cœtera*... M. Martin du Gard a le sens de la grandeur; et c'est chose admirable comme il réussit à maintenir sans défaillance le rythme haletant de son récit, d'un bout à l'autre. On y perçoit, cependant, les modulations des sentiments humains, si réduits soient-elles par rapport aux accents du *Cahier gris*, par exemple... Dans le tumulte, la figure complexe de Jenny se précise; nous reconnaissons le positivisme équilibré d'Antoine; l'inquiétude généreuse de Jacques; le charme de Daniel; la suavité sereine de Mme de Fontanin. Meynestrel — « le pilote » — trahit la faiblesse que cachent son impassibilité et sa cruauté froide d'idéologue. Mais, en dépit de son incontestable souci d'impartialité, M. Martin du Gard fait-il vraiment œuvre d'historien quand il dénonce les causes et les responsables de la guerre? Je le sais bien : c'est surtout le système social lui-même, c'est-à-dire le capitalisme, qu'il accuse du drame. Et l'on ne saurait nier la justesse des reproches qu'il accumule contre les classes dirigeantes, en

général, contre la bourgeoisie, en particulier. Mais, cette bourgeoisie, comment est-elle née? Au prix de quels efforts s'est-elle imposée? De quelles vertus n'a-t-elle pas fait preuve; et qui n'a salué, jadis, sa victoire comme une libération? N'est-ce pas l'homme, plutôt qu'elle, qu'il faut charger de tous les péchés? Aussi bien, d'accord pour améliorer la condition des travailleurs, n'est-ce que sur la façon d'instaurer l'ordre nouveau qu'on peut différer. N'est-il pas essentiel de sauvegarder certaines valeurs? Il me semble, à la vérité, qu'on pose mal la question quand on place le problème humain sur le seul plan des réalisations matérielles. Dans quel ordre s'accomplira la libération nécessaire du prolétariat? Voilà ce qu'il importe, à mon sens, de se demander. Et M. Martin du Gard est peut-être de cet avis, malgré sa vibrante sympathie pour les opprimés, puisqu'il ne se fait pas faute de montrer quels instincts, dans l'homme, et qui tiennent à des causes plus fortes que l'habitude, le courbent sous certaines lois, le lient à certains principes, dont il ne saurait définitivement s'affranchir. Après avoir repoussé sa mère avec brutalité, Jenny, ressaisie par le sentiment filial, abandonne Jacques qu'elle devait suivre... Les ouvriers socialistes, affiliés à l'internationale, redeviennent patriotes, aussitôt convaincus que l'Allemand est l'agresseur... Il n'y a que le héros, l'être exceptionnel, *le monstre,* qui puisse échapper à toute servitude morale et sentimentale dans le refus qu'il oppose à l'ordre éternel : refus provisoire, sans doute, puisque limité à son être périssable, mais nécessaire à l'avancement de l'humanité... Et voilà (mais est-ce que je ne la trahis pas?) la pensée profonde de M. Martin du Gard. Je la trouve très belle. Enfin, ces considérations ne doivent pas induire le lecteur à croire que *L'Eté 1914* est une œuvre didactique. C'est le plus vivant, le plus attachant des récits, au contraire. M. Martin du Gard y a prodigué le meilleur de ses dons d'observation, de son puissant réalisme et de sa subtilité psychologique. Il n'a pas oublié la leçon de Proust; et ses personnages, dans la violence du mouvement qui les entraîne, nous révèlent encore le jeu secret de leur subconscient.

On ne peut se défendre de songer aux *Revenants* d'Ibsen, en lisant le pathétique roman de Mme Louise Hervieu, **Sangs,**

à qui le prix Fémina a été attribué. Ici, comme dans le chef-d'œuvre du grand Norvégien, c'est d'une tare héréditaire qu'il s'agit, et qui ravage toute une famille. « L'opprobre est sur les maîtres! » s'écrie, au début du récit de Mme Hervieu, la servante de la maison paysanne où ce récit se passe. La faute originelle... Le péché d'un ancêtre, en l'occurrence, qui n'était pas fait pour pécher et qui a été lourdement puni pour cette erreur de jeunesse... Des enfants, tous morts en bas âge, de cet « avarié » pour parler comme un autre dramaturge, de moindre envergure qu'Ibsen, un seul a survécu : *Françouée* (*sic*). C'est une sorte de tyran domestique, et, par goût du contraste, par un instinct secret de sa nature ou pour obéir à un avertissement plus secret encore, il jette son dévolu sur une jeune fille, qui n'est que douceur et délicatesse. L'enfant, Elise, qui naîtra de son mariage, héritera de son tempérament autoritaire; mais elle aura, elle-même, une fille, Mahaude, en qui reparaîtra la suavité de son épouse. « C'est point Elise, enfant de colère, qui est mon expiation, criera-t-il, mais c'est la douce petite Mahaude... » Il souffrira du reproche vivant de cette petite martyre, plus que des colères d'Elise, sans doute. Et telle est la morale de cette œuvre fervente, maladroite, mais dont on ne peut contester la beauté des effets contrastés de blanc et de noir. Mme Hervieu, qui est peintre, et à qui l'on doit de fort saisissantes illustrations des *Fleurs du Mal*, n'a oublié ni son métier, ni la leçon du poète dans la familiarité de qui elle a vécu, en écrivant *Sangs*. C'est un livre à la fois diabolique et séraphique que ce roman, et d'un romantisme d'essence anglaise, de surcroît. On en admirera, surtout, les images explosives, et plus que ses gaucheries on regrettera l'abus qu'il fait du patois.

M. Binet-Valmer a emprunté à l'histoire la plus récente le sujet de son nouveau roman, **Le fumier.** Je dis « l'histoire » et non « la chronique », comme je l'eusse pu faire à propos de certaines œuvres de la série des « grands bourgeois », de M. Abel Hermant, pour la raison que le scandale dont M. Binet-Valmer a évoqué les suprêmes péripéties, a influé profondément sur la vie politique et sociale même de notre pays... Toutefois, M. Binet-Valmer n'a pas fait œuvre d'historien, au sens rigoureux du mot; mais d'historien de mœurs. Le ro-

mancier n'a point d'autre rôle, en réalité. L'auteur des *Métèques* a étudié le drame psychologique et moral de l'aventurier levantin, M. Emmanuel, dont les complicités ont provoqué une si vive réaction publique, plus qu'il n'a analysé les dessous de ses combinaisons frauduleuses. Il a brossé le tableau du monde qui a rendu possible l'existence et le succès de son héros; montré l'influence de celui-ci sur les femmes, sa réussite auprès des hommes des affaires et de la politique. L'érotisme est la grande force du personnage. Son excuse : sa témérité — qui n'allait pas sans lâcheté physique. L'art de M. Binet-Valmer, qui tire son attrait de son dynamisme et de sa violence même, nous rend presque sympathique M. Emmanuel. Il nous inspire, à tout le moins, de la pitié pour ce dévoyé, qui avait sa revanche à prendre, et qui l'a prise, grâce à la sensualité autant qu'au dévouement de la femme, à la corruption du régime...

Dans **La paysanne amoureuse** par M. Gabriel de La Rochefoucauld, ce n'est pas, comme dans une comédie de Molière, un beau muguet qui tourne la tête à une fille de la campagne, mais un chauffeur d'automobile, doué d'un prestige irrésistible par sa qualité de Parisien... Les temps ont marché, depuis l'ancien régime, mais l'humanité est demeurée la même. A défaut du gentilhomme dont elle se fût éprise au XVIIe siècle, à cause de son élégance, c'est d'un gaillard déluré, doué de bagout, que se toque notre jeune Poitevine. Celui-ci la change, comme l'eût fait celui-là, de ses rustres empruntés et complètement dénués de raffinement. Augustine est victime de l'illusion de l'Eve éternelle. Son bonheur sera de courte durée, certes, mais son rêve survivra à sa déception. C'est bien vu, simplement conté; dans un décor exact, parmi des personnages qui n'empruntent leur pittoresque qu'à la réalité.

Le comte Pedro de Navasierra doute de soi, et pour cette raison ne se croit pas capable d'inspirer le grand amour qu'il appelle de tous ses vœux. Que le hasard le mette en présence de deux femmes, il ne saura pas discerner quelle est celle qui est sincère, ou ne se rendra à l'évidence que trop tard... Il est vrai que ledit hasard avait arrangé les choses de manière à le rendre perplexe... Ce thème, qui aurait pu être celui d'une comédie, est traité de façon dramatique par M. Ber-

trand Defos dans **Aimer n'est pas si simple** (un titre excellent pour un proverbe, il est vrai). L'auteur, qui conte avec agrément, a dessiné dans ce récit un type très délicat, très émouvant de femme qui pousse l'amour jusqu'à l'abnégation.

Il y a beaucoup d'observation, et de la meilleure qualité, dans les **Histoires de brigands** de M. Louis Guilloux. De l'observation et de la sensibilité. M. Guilloux est amer; mais il a l'air, aussi, partial. Qu'il ait trouvé dans le peuple les victimes de ses histoires, soit! Mais que tous les vilains personnages de celles-ci soient des bourgeois me gêne un peu. Si M. Guilloux n'a pas mis tous les cailloux blancs d'un côté, tous les cailloux noirs de l'autre, il aurait dû corriger le hasard, pour la vraisemblance. L'art, du moins, le voulait ainsi.

Roman d'anticipation, **Les évadés de l'an 4.000** par M. Jacques Spitz, a cette supériorité sur ses pareils que le ressort en est l'ironie, et même l'humour, autant que la science. La terre s'est refroidie, et les humains vivent dans ses entrailles, sur la ligne de l'équateur, une vie trop bien réglée. Mais cet abri se révélera bientôt insuffisant. Il faudra s'envoler vers une autre planète. Quelle? Vénus! Et l'on y rapprendra à aimer, « loin des soucis et des argents », ainsi que disait Laforgue; loin, surtout, des mécaniques, nus comme Adam et Eve, avant la faute.

Un gentil roman pour jeunes filles, tel est **On apprend à aimer** par M. Pierre Chanlaine. La jeune Monique Lambel, que son ami d'enfance rebute par ses manières farouches ou bourrues, alors qu'elle serait prête à l'aimer, s'abandonne, un moment, au charme des grâces attentives d'un quadragénaire... Mais, depuis Sganarelle, on sait qu'un homme de cet âge n'est qu'un barbon, et qu'il serait contraire à la nature qu'un tendron unit son sort au sien... Tout s'arrange donc, à la fin; mais il s'en est fallu de peu que tout tournât mal. Ouf! Un gentil roman.

JOHN CHARPENTIER.

THÉATRE

Le Chandelier, trois actes de Musset, à la Comédie-Française.

On comprend fort bien qu'après avoir monté *les Caprices*

de Marianne, Gaston Baty ait voulu monter *le Chandelier.* Il s'est occupé des *Caprices* pour 1935 et du *Chandelier* pour 1937; cela est dans l'ordre puisque les *Caprices* furent écrits en 1833 et le *Chandelier* en 1835. Musset avait 23 et 25 ans à l'âge de ces chefs-d'œuvre. C'est avoir le même âge. Ils sont de la même veine. De la même veine aussi qu'*On ne badine pas avec l'amour,* qui est entre les deux. Et ils se ressemblent étroitement. Musset aimait les œuvres doubles comme les personnages doubles. Les aimait-il ou les souffrait-il? C'est un problème qui n'est pas de saison; toujours est-il qu'ils planent sur son œuvre comme une fatalité. Les *Caprices* et le *Chandelier* sont liés entre eux comme Octave et Cœlio, ou comme cet écolier vêtu de noir qui ressemble à l'autre comme un frère.

La nuit est belle, la lune va paraître à l'horizon, Marianne est seule et sa porte est entr'ouverte. Voilà ce que l'on dit à Cœlio. *A minuit ce soir au jardin,* voilà ce que l'on écrit à Fortunio. L'un et l'autre est attiré dans un guet-apens. Pourquoi Cœlio y meurt-il? Le juge Claudio n'est pas plus ridicule que le notaire André. Pourquoi trébuche-t-il dans le sang? Maître André guette, caché dans son étude. Pourquoi ne tue-t-il point? Marianne est moins mauvaise que Jacqueline. Pourquoi est-ce à cause d'elle que la mort surgit? Fortunio, comme Cœlio, est de l'étoffe des hommes que l'on fait souffrir, de ceux qui pourront s'exclamer : « Honte à toi qui la première m'as appris la trahison. » Pourquoi Fortunio finit-il par être heureux? Je ne songe pas à résoudre ces problèmes. Je ne pose pas ces questions pour qu'on y réponde, mais seulement pour rendre mieux sensible l'étroit parallélisme des deux œuvres. Au reste, ce n'est pas l'objet que je me propose d'étudier aujourd'hui, et la représentation que la Comédie-Française vient de donner est moins faite pour convier à scruter les textes que pour inviter à épiloguer sur la mise en scène.

Il est curieux de constater quelle place a prise la mise en scène dans les spectacles d'aujourd'hui. Quelques artistes qui se sont qualifiés metteurs en scène ont réfléchi sur les possibilités que la technique moderne mettait à leur disposition et les nouveaux instruments que le progrès plaçait dans leurs mains parurent d'un usage si attrayant et si divertissant qu'ils

s'ingénièrent à les multiplier. Alors on vit des éclairages d'une exquise subtilité, des agencements de couleurs que le peintre le plus raffiné n'aurait pas désavoués, des jeux perspectifs troublants jusqu'à l'hallucination, et bien d'autres choses encore que je n'essaierais de faire tenir dans cette énumération que si je me proposais de donner le bilan ou de faire l'inventaire de la tentative que nous avons vue se dérouler sous nos yeux.

Cette tentative, je ne me propose pas de la juger en elle-même. Je ne veux pas non plus rechercher ce que deviennent les textes les plus illustres, — ceux par exemple dont je viens de m'occuper, — lorsqu'ils sont soumis à ce traitement. Mais on ne saurait contester qu'elle a rencontré l'approbation du public à qui elle s'adressait. On peut donc supposer qu'elle correspond à ce qu'il attendait du théâtre. Chaque époque voit les spectacles qui lui sont appropriés. Les décors de Jusseaume et de Jambon, les costumes de Choubrac ont satisfait leurs contemporains. La révolution d'Antoine a comblé d'aise les hommes de son siècle. Il parut ensuite que rien ne pouvait être plus saisissant qu'une mise en scène de Guitry. Aujourd'hui les travaux de Baty, de Copeau, de Dullin et de Jouvet (pour les nommer dans cet ordre alphabétique dont usent les décrets gouvernementaux) nous semblent insurpassables. Une autre formule doit cependant s'élaborer dans l'ombre de l'avenir, qui ruinera la leur et qui la fera soudain paraître vieille et ridée. Ainsi va le train des choses.

Me demandera-t-on maintenant ce que je pense des méthodes de ces artistes-metteurs en scène? Elles m'enchantent dans la mesure où je suis de mon temps, c'est-à-dire épris de choses glissantes et polies, de lumières réfléchies ou réfractées, de gonds silencieux et bien huilés, de serrures secrètes à petites clés et de mainte autre chose de la même série. Elles me hérissent pour autant que je sois étranger à mon temps, c'est-à-dire sensible au permanent, à l'inaltérable, à ce qui dure et que l'on peut approfondir.

Or, les metteurs en scène d'aujourd'hui ne vont pas sans creuser toujours davantage les textes où ils s'appliquent. Ils y projettent souvent des lumières nouvelles, et c'est par là qu'ils me charment avant tout. Je ne pense pas que le sens

profond des *Caprices de Marianne* ait été jamais plus sensible que lors des représentations qu'en organisa Gaston Baty, — quelques objections de détail que méritât à bon droit sa réalisation. Il est certain que nul n'a expliqué l'*Ecole des Femmes* comme Jouvet; et *le Chandelier,* tel que nous venons de le voir, est lui aussi bien intelligible, encore qu'un peu amenuisé.

La discussion va s'engager ici sur le point de savoir si les transformations rapides des *Caprices de Marianne* ne l'emportent pas sur le décor à compartiments du *Chandelier.* Le décor à compartiment permet certains effets saisissants. Un personnage regarde-t-il par la fenêtre, on voit ce qu'il voit en même temps que lui-même, comme au cinéma. Jacqueline au jardin dit-elle à Fortunio d'aller l'attendre dans sa chambre, on voit le garçon rentrer dans la maison, on l'entend qui monte l'escalier et il paraît au premier étage dans la chambre, encore haletant d'avoir entendu les paroles qui l'ont envoyé où il se montre à nous. Mais cette chambre de Jacqueline est bien petite, bien singulièrement placée dans le cadre du théâtre. Or, les scènes qu'on y joue sont les plus belle de la comédie, les plus pathétiques, les plus tendres. Le sentiment de curiosité que provoque le dispositif où elles sont installées les dispute à l'intérêt profond qu'on leur doit. Elles sont là comme de beaux oiseaux prisonniers d'une cage étrange, où leurs ailes ne peuvent se déployer à leur aise. Et c'est bien dommage. Cependant on sent qu'une foule de spectateurs viendra voir le *Chandelier* tel qu'il est. La foule n'est-elle pas venue voir les *Caprices* et l'*Ecole des Femmes?* Et ne devons-nous pas être avant tout reconnaissants à nos metteurs en scène qui de la sorte mettent de pareils textes en contact familier avec le grand public? Qui donc avant eux avait jamais assuré deux cents auditoires consécutifs à Molière ou à Musset? Personne, n'est-ce pas! Nul donc n'a le droit de se plaindre de ce qu'ils pourraient avoir commis d'erreurs en présence d'un tel résultat.

Faut-il dire, après cela, que leur méthode, qui convient si bien à notre temps, est la meilleure qui se puisse concevoir et qu'on ne la modifiera plus? Assurément non. Les intermittences du goût sont inévitables. Nous avons actuellement une architecture nue et d'austères décorations d'intérieurs. L'ar-

chitecture se couvrira peu à peu d'ornements jusqu'à ce que nous parvenions à un style flamboyant. Nos intérieurs se réencombreront et nos meubles referont le chemin qui va du rigide au courbe. Nos mises en scène feront la route inverse. Elles sont surchargées et détaillées. Elles redeviendront simples et nues. On voudra quelque jour que les textes se suffisent à eux-mêmes, et peut-être que, dans quelques lustres, le metteur en scène qui paraîtra d'une audace révolutionnaire sera celui qui alignera devant le trou du souffleur sur une même rangée, face au public, quatre, cinq ou six fauteuils, selon qu'il voudra faire jouer les *Précieuses Ridicules* ou les *Femmes Savantes*, le *Malade Imaginaire* ou le *Misanthrope*.

PIERRE LIÈVRE.

LE MOUVEMENT SCIENTIFIQUE

Philipp Frank : *La fin de la physique mécaniste*, traduction de Jean Liénard, introduction de Marcel Boll, Hermann. — Henry Le Chatelier, *De la méthode dans les sciences expérimentales*, Dunod.

Philipp Frank, le successeur d'Einstein comme professeur à l'Université allemande de Prague, avait précédemment publié, dans cette même collection des *Actualités scientifiques et industrielles*, un exposé des concepts généraux, qui découlent de la physique actuelle (1). Aujourd'hui, il s'agit d'une discussion de toutes les thèses extra-scientifiques qui ont été soutenues comme incluses dans la physique par beaucoup de profanes et même par quelques savants soucieux de justifier leurs croyances préalables, leurs idées préconçues. Car il n'est plus question, comme pour Platon, de sauver les phénomènes, mais de sauver le mysticisme, le surnaturel, ainsi que les légendes, qui parlent de celui-ci et qui entretiennent celui-là : telle est l'impression très nette qui se dégage de **La fin de la physique mécaniste.**

L'animisme — ou, si l'on préfère, l'organicisme — est le mode d'explication le plus naturel qui vient à l'esprit des penseurs d'hier et des profanes d'aujourd'hui (2). Personne ne songe plus sérieusement à « ramener » la matière à la vie :

(1) Sous le titre : *Théorie de la connaissance et physique moderne* (n° 97). Cf. *Mercure de France*, 15 décembre 1933, pp. 653-654.

(2) C'est, par exemple, la grande « découverte » d'Alexis Carrel, dans *L'homme, cet inconnu* (Plon, 1935), qui a été magistralement exécuté par Etienne Rabaud (*Cahiers rationalistes*, mars 1936, pp. 99-101).

la seule attitude possible consiste à rechercher, tout d'abord, si la vie est complètement réductible aux phénomènes physicochimiques, ainsi que le regretté André Job le notait dès 1907 (3) :

L'être vivant nous apparaît comme un fourmillement complexe de réactions liées. Attribuer à la vie une vertu spéciale et inimitable, c'est déceler l'inanité de tout effort qui tendrait à l'imiter. C'est donc faire une hypothèse de résignation et d'inertie, c'est-à-dire une hypothèse stérile, et, par suite, contraire à l'esprit même de la science. D'ailleurs, quand on serre de près cette hypothèse, on trouve qu'au point de vue expérimental, elle est vide de sens, puisque au lieu de rattacher à des phénomènes connus tous les phénomènes inconnus, qu'elle prétend expliquer, elle ne fait que les couvrir d'un mot, la vie, comme d'une étiquette d'ignorance

Et, ce qui montre bien l'impartialité et la sérénité de l'esprit scientifique, ce qui prouve qu'il ne présume en rien de l'avenir, c'est que Paul Langevin a pu écrire fort judicieusement (4) :

Je crois qu'il est aussi illusoire de vouloir donner une explication purement physicochimique de la vie qu'il l'a été de vouloir donner une explication purement mécanique de la physique entière. Il me paraît probable que la synthèse du physique et du biologique se fera sur la base de notions plus cachées et plus profondes que celles de la physicochimie actuelle, exactement comme nous l'avons constaté pour la physique.

Philippe Frank — en qui certains commentateurs à œillères ont cru voir l'adepte d'un spiritualisme périmé — reprend la première partie de ce débat, que nous avons signalé dès son origine (5). Les deux grandes théories de la physique — la relativité et les quanta — avaient conduit à cette double conséquence que la mécanique cesse de s'appliquer, lorsque la vitesse des corps devient trop grande ou que leurs dimensions deviennent trop petites. Et cette « mort du mécanisme » n'aurait dû, objectivement parlant, susciter qu'une réaction : la

(3) *Revue du Mois*. On retrouvera ce passage dans le recueil posthume *Formes chimiques de transition* (pp. 24-25, Société d'Editions Scientifiques, 1931), œuvres recueillies par Jean Perrin et Georges Urbain.

(4) Préface à *L'évolution humaine* (p. IX, 4 volumes, Quillet, 1934).

(5) *Mercure de France*, 15 juillet 1930, pp. 438-439; *Nouvelles Littéraires*, 28 juin 1930 : « Les physiciens à l'assaut du déterminisme. »

joie d'un nouveau progrès fondamental dans notre connaissance de l'Univers.

Il n'en fut pas ainsi.

Nous avons maintes fois mentionné les « fantaisies romantiques » — comme dit Langevin — d'Eddington et de Jeans (6). Parallèlement aux deux astronomes anglais, deux physiciens de l'Europe centrale, Niels Bohr et Pascual Jordan, se sont donné pour tâche de transplanter les résultats de la microphysique dans les phénomènes à l'échelle humaine : non pas dans la physique de laboratoire — à laquelle ils savaient pertinemment que ces notions ne s'appliquaient pas — mais aux faits psychiques... Les chapitres IV et V de l'opuscule de Frank font justice de ces abus; en réalité, le problème doit être retourné, comme il arrive si souvent quand « le bon sens » se mêle de psychologie : le problème apparent consistait à se demander si les théories nouvelles réhabilitaient le libre arbitre; le problème véritable est de rechercher par quels processus psychiques des savants authentiques se sont laissés aller à outrepasser leur compétence pour se poser un problème apparent.

§

Henry Le Chatelier est mort le 17 septembre dernier, à près de quatre-vingt-six ans. A propos d'un de ses ouvrages populaires (7), nous avons retracé la longue et féconde carrière de ce grand chimiste. Quelques mois avant sa mort, il avait eu le temps de revoir et de rééditer un ouvrage, dont nous avons parlé jadis (8) et qui parut sous le titre : **De la méthode dans les sciences expérimentales.** Nous y retrouvons d'excellents développements sur les rapports de la science et de l'industrie. Malheureusement, Le Chatelier cédait parfois (pp. 41, 181,...) à l'obsession métaphysique, et il affichait quelque coquetterie à méconnaître tous les progrès accomplis après son âge mûr, d'où des quiproquos et des confusions (par exemple, pp. 238 et 261), qui font sourire.

(6) Tout récemment (*Mercure de France*, 15 décembre 1936, pp. 565-567) à propos du dernier livre d'Eddington; *Nouveaux sentiers de la Science* (Hermann).

(7) *Ibid.*, 15 janvier 1936, pp. 366-370.

(8) *Ibid.*, 15 mai 1925, pp. 186-189.

Les exemples choisis sont un peu défraîchis et tendancieux, sauf les souvenirs personnels, dont il a agrémenté cette nouvelle édition, et qui sont souvent savoureux et profitables : il est toujours instructif de recevoir les confidences d'un homme qui s'est consacré aux recherches de laboratoire et au développement de la science appliquée.

MARCEL BOLL.

SCIENCE SOCIALE

Lionel Robbins : *La Grande Dépression 1929-1934*. Préface de Jacques Rueff. Traduction de Pierre Coste. Payot. — Mémento.

Voici un livre que tout le monde devrait lire, car il apporte la solution, scientifiquement exacte, du problème qui se pose à toutes les sociétés modernes.

Le problème, c'est celui de l'amélioration des conditions économiques actuellement si pénibles. Comment ramener sur terre le bien-être général qui disparaît de plus en plus, puisque partout ce ne sont que plaintes, gênes, crises, catastrophes? Faut-il élaborer des remèdes qu'on imposera par la force? Ou faut-il faire confiance aux libres et naturelles activités économiques qui, d'elles-mêmes, rétabliraient l'ordre? C'est l'éternel conflit de l'économie dirigée et de l'économie libérale qui, sous des noms divers, s'est toujours manifesté dans l'histoire.

L'économie libérale est rarement bien vue, mais jamais elle n'a été aussi mal vue qu'aujourd'hui. La défendre, c'est s'exposer à tous les sarcasmes quand ce n'est pas à toutes les fureurs. Quoi! à tant de maux, à tant de misères il n'y aurait à opposer qu'un béat : « Laissez faire, laissez passer » ? D'autant que c'est elle, assurent ses ennemis, qui est responsable de tous les maux que nous souffrons. C'est elle qui a permis le développement frénétique du machinisme, de la surproduction, de la spéculation, de l'agiotage, des emprunts, des inflations, etc. Et les politiciens prolétariens ajoutent : C'est elle qui a permis de maçonner la citadelle capitaliste d'où les exploiteurs tirent sur le peuple qu'ils réduisent à la misère, etc., etc. Mais ici certains publicistes conservateurs ne sont pas moins sévères que les révolutionnaires, et sous la plume

des corporatistes notamment on trouve des condamnations aussi rigoureuses et parfois aussi injurieuses.

Si l'économie libérale est cause de tous nos maux, forcément ce sera l'économie dirigée qui les guérira. A première vue, rien de plus simple : il n'y a qu'à savoir ce dont les hommes ont besoin sur la surface de la planète, ou seulement sur celle d'un territoire national, et alors on produira juste ce qu'il faudra, ainsi plus de surproduction, plus de gaspillage, plus de surmenage. Et pour s'assurer que le plan promulgué sera bien suivi, et que, même en le suivant, les patrons n'écraseront pas les ouvriers, les partisans de l'économie dirigée glissent facilement vers la réalisation communiste, et les Moscoutaires peuvent regarder avec quelque dédain ceux qui ne les ont pas encore rejoints, en leur disant : « Vous y viendrez! Vous ne pourrez pas ne pas y venir! »

Mais les économistes libéraux ne se tiennent pas pour battus. D'abord, ils font remarquer que jamais, depuis 1914, leurs principes n'ont été appliqués (pour des raisons très plausibles pendant les hostilités, pour d'autres plus discutables depuis l'armistice) et que les maux dont nous souffrons et qu'ils ne nient certes pas, ne viennent donc pas du libre jeu des activités économiques, mais au contraire des forces de contrainte qui les ont gênées ou faussées. Ensuite ils ne contestent pas que dès qu'il y a liberté, il y a choix entre partis opposés, et possibilité de prendre le mauvais parti, et ils reconnaissent que le monde économique, depuis quinze ans, a abusé de la production des marchandises et de la facilité des crédits, mais ils ajoutent tout de suite que ces exagérations tombent d'elles-mêmes sans qu'il y ait besoin de faire intervenir une autorité réglementant tout. Et enfin ils affirment que toute réglementation autoritaire, quelque étudié que soit le plan qu'elle appliquera, sera mauvaise et paralysera tout, donc empirera le sort du plus grand nombre, quand ce ne sera pas celui d'absolument tout le monde.

Le livre de Lionel Robbins, professeur réputé de l'Université de Londres, **La grande Dépression 1929-1934**, expose et explique pertinemment tout ceci, et je suis obligé de renvoyer à ses 270 doctes et denses pages, car la place me fait défaut. Qu'il me suffise de dire que la solution libérale du

problème social est la seule qui soit conforme à la science et la seule qui soit digne de l'homme; en dehors d'elle il n'y a que sottise, ignorance et méchanceté; or malheureusement les hommes en général et ceux d'aujourd'hui en particulier, même dans notre pauvre France, sont marqués de cette triple tare. Notre pays a été soumis depuis un demi-siècle à tel arrosage d'insanités et de faussetés qu'il s'en trouve empoisonné peut-être pour toujours. Le démon politicien a soufflé sur nous tous ses miasmes, et nous avons fini par tomber, par la faute des demi-socialistes, dans le premier cercle infernal des socialistes complets, après lequel d'autres, hélas, nous attendent, que nous pouvons déjà voir dans toute leur horreur en Russie communiste.

Comment cela s'est-il fait? Par les trois forces que je disais : la sottise : qu'on entende par là le manque de bon sens, la carence du plus petit esprit critique, la foi à tous les bobards des informations journalistiques et des affirmations politiques; l'ignorance, dont l'immensité m'épouvante à tout instant; il n'y a pas un homme instruit sur mille qui connaisse son économie politique; et enfin la méchanceté qui aggrave tout et perd tout, car d'elle naissent toutes les passions de haine, d'envie, de violence, de folie sadique que nous voyons éclater dans tous les pays où sévit le dogme marxiste de la lutte des classes. Si l'on doit juger l'arbre par les fruits, l'économie dirigée est condamnée!

L'économie libérale n'est pas d'ailleurs l'économie sans contrôle. Si les libéraux ont un tort, c'est d'avoir trop fait confiance aux bonnes qualités de l'homme, bien plus faibles, rares et instables que les mauvaises, et un régime de stricte surveillance, préventive toujours et au besoin répressive, est indispensable à toute société, surtout à notre société contemporaine si durement éprouvée par des crises dont l'histoire ne nous offre pas les pareilles. Dans tous les pays les gouvernants du moment de l'armistice ont été bien coupables, ceux des pays les plus sages, Angleterre et Etats-Unis, ont commis les fautes les plus graves; il semble que partout on ait oublié que les forces de destruction de la civilisation sont toujours à l'affût, et que nulle occasion n'était meilleure pour les faire exploser que la désastreuse épreuve de la guerre mondiale;

partout aussi on a oublié que les forces de conservation ont besoin de toutes les énergies publiques et privées pour soutenir l'assaut des mauvais démons; l'Angleterre a failli sombrer dans le marécage travailliste et nous-mêmes sommes tombés dans la fondrière socialiste; nous sommes livrés aux bêtes, et à des bêtes bien méchantes. Jamais peut-être dans l'histoire, et tout au moins dans notre histoire à nous, jamais un gouvernement n'aura été aussi désastreux que le nôtre d'aujourd'hui; en quatre mois il a plus détruit la richesse nationale que la grande guerre ne l'avait fait en quatre ans; c'est un résultat dont il peut être fier.

Peut-être un jour reprendrai-je tout ceci : Une *Histoire et Psychologie de la Troisième République* serait bien intéressante à écrire. J'en ai esquissé la première partie jusqu'à la grande Exposition de 1900 et j'ai tous les matériaux pour la continuer jusqu'à la grande guerre (mon *Histoire et Psychologie de l'Affaire Dreyfus* est déjà une vue oblique qui n'a pas paru dénuée d'intérêt sur la période d'avant-guerre) mais ce sera la troisième partie, de l'armistice à nos jours, qui sera chose dure et même terrible. Si la Providence m'accorde les années nécessaires, je tâcherai d'achever cette œuvre énorme.

Mémento. — Georges Friedmann : *La Crise du Progrès, esquisse d'histoire des idées* 1895-1935, Gallimard. Un livre plein de choses et d'une richesse de documentation stupéfiante. On est désolé de ne pouvoir consacrer à de tels ouvrages l'étude détaillée qu'ils mériteraient. L'auteur parle tour à tour de la naissance sinon de l'idée du progrès, du moins de son explosion enivrante, puis de deux grands théoriciens du progrès, Taylor et Ford, et ensuite de son effondrement, avec une conclusion sur sa relève, c'est-à-dire sur une conception nouvelle et meilleure de l'idée du progrès. L'auteur est plus connu de certains lecteurs sous le nom de Jacques Aron. — Pierre Duroc : *Face au capitalisme, contribution à l'organisation rationnelle de l'économie,* Gallimard. Encore un livre qui demanderait une longue étude. Le sommaire seul permet d'en juger : « Fondements de l'économie (loi du travail, loi du moindre effort, rationalisation), Parasitisme capitaliste, Crise du capitalisme, Réaction du capitalisme, Tentatives de redressement de l'économie, Vers une économie rationnelle, Plan d'une organisation rationnelle de l'économie. » On voit que l'auteur appartient à la catégorie redoutable des refondeurs

de société et même d'humanité, mais ces rêveries n'ont rien de commun avec la vraie science sociale. Ce simple mot « parasitisme capitaliste » dénote une déplorable cécité. Et que dire de ce jugement que je cueille à la dernière page : L'expérience soviétique est une condamnation irréfutable du système capitaliste? Puisque l'auteur semble être d'une bonne volonté sincère pour les libertés individuelles, qu'il reprenne tout son système et le modifie de fond en comble! — Camille Bouché : *Le Travail valeur bancable,* Editions du Moniteur des travaux publics et du Bâtiment, 23, rue de Châteaudun. Encore des rêveries qui surprennent de la part d'un homme d'action pratique. Ce problème du crédit personnel à substituer au crédit réel a hanté beaucoup de refondeurs de société, à commencer par Proudhon, mais ni lui ni personne n'a trouvé sa solution suffisante. — René Giraud : *Préface à un plan pour l'action,* Editions de l'Etat moderne, 35, rue Bonaparte. Toujours des rêveries. Notre temps est atteint d'une véritable planomanie, qui touche à la folie en pays soviétique et qui ravage bien dangereusement toutes les cervelles. Accordons d'ailleurs à l'auteur que le capitalisme devra désormais s'imprégner d'humain socialiste (l'ignorait-il vraiment tant que ça?) mais que cet humain soit celui de nos socialistes à nous à la Fourier et Proudhon et non celui des fanatiques esclavagistes et massacreurs à la Karl Marx. — Edgard-Emmanuel Bonnet : *Pour sauver la France et la République,* Editions Amédée Legrand, 93, boulevard Saint-Germain. Ici, enfin, des idées sages, mais comme la sagesse est mal vue en notre temps d'insanité! — M. M. Gorce : *Nation et Esprit,* Figuière. Encore des idées sages, mais la qualité de père dominicain dont l'auteur fait suivre son nom ne lui nuira-t-elle pas dans l'esprit de certains passants? — Corréard : *Notre Angoisse, I. La Misère,* Figuière. M. Corréard, ancien haut fonctionnaire du Ministère des Finances, et qui, sous le nom de Probus, a beaucoup écrit dans d'excellentes intentions sociales, commence une série d'ouvrages qui devront être lus et étudiés. Mais, hélas! combien peu aujourd'hui ont le temps de lire et surtout d'étudier? — Jacques Bardoux : *les Soviets contre la France : Quel jour éclatera la Révolution communiste?* Flammarion. Un petit livre vraiment effrayant. On nous assure que le 11 juin dernier nous avons failli tomber aux mains du parti communiste, armé et décidé à tout, comme en Espagne et en Russie. C'est possible. Et une nouvelle tentative est également possible. Jamais la civilisation humaine n'a couru plus de dangers que de nos jours. La façon dont certains intellectuels de grande valeur sont fanatisés et frénétisés par la folie socialiste-communiste légitime toutes les angoisses. — Maurice Pikatty : *Raisons d'espérer : considération sur la crise écono-*

mique, Bernard Grasset. Ah! que ces raisons sont faibles! Faire une synthèse du capitalisme et du socialisme, sans doute, mais si on peut harmoniser la liberté et l'autorité, ou l'individu et le réglement, peut-on concilier le sociable et le haineux? — *La Rénovation française*, 22, avenue de l'Opéra, donne dans son n° de décembre un bon Plan-questionnaire sur la Dévaluation du franc (à quand la prochaine? certainement bientôt, s'il n'y a pas un changement complet de politique). — *Le Journal des Débats*, dans son n° du 10 décembre donne la statistique des grèves avant et après le Cabinet actuel; avant, moyenne mensuelle de 50 grèves avec 13.000 grévistes; en juin, 12.142 grèves avec 1.830.938 grévistes; la folie révolutionnaire coule à pleins bords. — Autres chiffres. Dans l'*Action contribuable*, 76, rue de Prony, du 1er décembre, on voit que plus de 10.000 fonctionnaires viennent d'être créés. — *L'Espoir français*, 38, rue de Liège, confronte les affirmations des communistes sur le paradis soviétique et les constatations d'André Gide dont les yeux se sont enfin ouverts. Clément Vautel proposait ici une expérience savoureuse : envoyer en Russie 100 ouvriers français et faire venir en France 100 ouvriers russes, et au bout d'un an (ou même d'un mois) les interroger en les laissant libres de revenir chez eux ou de rester dans leur pays d'expérience.

HENRI MAZEL.

LITTÉRATURE EXOTIQUE ET QUESTIONS COLONIALES

Jules Borély : *Ahmed et Zohra*, Fernand Sorlot, éditeur. — Camille Marbo : *Flammes Juives, Ruth et Rachel*, Albin Michel. — Edouard Corbière : *Le Négrier*, Editions Jean Crès. — Odette du Puigaudeau : *Pieds nus à travers la Mauritanie*, Plon. — Odette Arnaud : *Pêcheurs de rêves*, édit. de la N. R. C. — André Thomarel : *Regrets et Tendresses*. — Harlette Fernand-Gregh : *Vertige de New-York*, Sté Française d'Edit. Litt. et Techniques, Malfère. — Francis de Croisset : *Le Dragon blessé*, Bernard Grasset.

...Production exotique et coloniale raréfiée, restreinte, mais *qualitativement* meilleure.

Ecoutez ce dialogue savoureux :

. . . .

— Combien crois-tu que cet homme avait dépensé pour avoir sa femme?

— Je ne sais pas, cinq cents francs peut-être...

— Et pour l'âne?

— Peut-être cent francs.

— Alors il avait perdu quatre cents francs dans cette mésaventure.

— Oui, me répondit Ahmed en riant; sa faute était d'avoir eu

trop de peur des voleurs et pas assez de sa femme. Ce qui est absurde, puisque la plupart des femmes sont filles du malin.

. . . .

Il est de M Jules Borély, prédécent auteur de *Tinmel,* édité par « Les Marges ». Dialogue tiré du roman marocain intitulé **Ahmed et Zohra,** il sent bien son Moghreb. Mœurs indigènes prises sur le vif, ausi bien chez le pacha que chez le *chaouch* et le *guerrab.* Nous pénétrons en plein monde musulman, ce qui nous vaut de mieux connaître les femmes en pays chérifien : danses, funérailles, mariage. Guère d'action, ni d'intrigue en ce livre, mais une exacte et juste documentation qui le rend *valable.* Mieux construit, il eût été un chef-d'œuvre...

Au contraire, **Flammes Juives,** roman de Camille Marbo, est supérieurement charpenté et se passe en milieu *juif-marocain,* à Meknès et à Fès, puis à Paris, après transplantation des trois héroïnes du livre. Quel plan et quelle psychologie féminine!... Car il y a *trois* héroïnes et non deux, comme voudrait nous le faire accroire l'auteur de ce vivant roman bipartite, ouvert comme un rétable en deux vantaux, et qu'il sous-titre : *Ruth et Rachel.* La troisième flamme juive non dans la coulisse se nomme Sara : vous la trouverez présente à toutes les pages; elle s'agite, aime, lutte, et souffre intensément, mais en tant que « comparse » de premier plan. Elle est en quelque sorte « officier de liaison » entre les personnages batailleurs de la première et de la seconde partie. Camille Marbo, romancière adroite et virtuose, a su camper au milieu de ces authentiques Juives, adoratrices et zélatrices du même bel Israélite marocain, le jeune Dr Daniel Ifrah, un type *goy* (chrétien), celui de Jacques Legrand, jouisseur et égoïste, lequel ne voit clair et ne se reprend que quand le mal est fait. Le roman est dramatique et activement mené en un style limpide, en une langue parfaite, par un écrivain qui a atteint la maîtrise. N'en déplorons pas l'intrigue mais disons que c'est la première fois que la population juive du Maroc a les honneurs de la littérature française. Honneurs et... risques. Camille Marbo nous le dit expressément dès les premières lignes : elle

nous rappelle qu'elle n'est aucunement islamophobe, mais qu'à Sefrou, ville natale du Dr Ifrah :

. . . .

Les Juifs ne pouvaient s'entendre lors du *mellah*. Bien que la famille Ifrah et la famille Benatar fussent très riches, neuf ménages s'entassaient dans leur maison. Daniel jouait et courait avec ses petites tantes, ses petits oncles, ses frères, sœurs, cousins et cousines. Il savait depuis qu'il avait ouvert les yeux qu'il était Juif, c'est-à-dire supérieur aux Arabes qui étaient plus forts que lui et le persécutaient. Jamais il ne pourrait porter ni babouches claires ni chéchia rouge, mais seulement les babouches noires et la chéchia noire. C'était déjà beaucoup de ne pas mettre le foulard à pois blancs du grand-père Ifrah, que nouent sous le menton les Juifs cultivateurs, ainsi coiffés à la façon des femmes au-dessus de leurs longues barbes. Toute sa vie, Daniel était exposé à enlever ses babouches devant un musulman qui passe, à se voir arracher sa chéchia qu'on secouerait par le gland avec des gestes de moquerie ainsi qu'il l'avait vu faire une fois, hors des remparts, à l'oncle Aaron par une bande joyeuse, aux robes blanches, à côté desquelles la robe noire de l'oncle Aaron faisait une tache grise. Daniel avait éclaté en sanglots. L'oncle Aaron l'avait entraîné au bord de la rivière et lui avait parlé des persécutions subies par le peuple élu. La famille Ifrah était parmi les privilégiés parce que la faveur du grand Benatar, protégé du pacha, s'étendait sur elle et que le caïd n'oserait jamais infliger la bastonnade à l'un de ses membres.

Heureusement qu'à Meknès, les choses ont changé depuis! J'ai cité à dessein ce fragment, car il fait partie de ce que j'appellerai les prolégomènes de *Flammes Juives*, roman à la fois sensuel et mystique, qui vient à son heure en plein conflit palestinien. Que de belles pages écrirait Camille Marbo sur ce sanglant duel racique dont le Führer, pur Aryen, doit faire ses délices!

Le Négrier, d'Edouard Corbière, est un roman maritime, opportunément réédité par Jean Crès pour nous remettre en mémoire une époque fameuse de navigateurs et de corsaires. Le volume parut en 1832. Corbière avait abandonné, quatre ans auparavant, sa course errante sur les mers, aux Antilles, en Guinée. De son existence aventureuse à bord des négriers et des pontons anglais, ce « bourlingueur » devenu journaliste avait rapporté une moisson de souvenirs. C'était un peu l'Henry de Monfreid d'alors. Je crois que ce roman

techniquement illustré, retiendra l'attention des lecteurs de Pierre Mac Orlan.

Voici mainetnant un livre colonial d'une grande rareté et d'un puissant intérêt : **Pieds nus à travers la Mauritanie,** d'Odette du Puigaudeau. On se souvient que, de décembre 1933 à septembre 1934, deux femmes de lettres jeunes, calmes, souriantes et héroïques, ont audacieusement traversé et exploré la Mauritanie, peuplée de dangereux et cruels pillards, les Maures. Mais qu'ils sont bibliques et beaux, ces Maures au visage galiléen, auréolé de cheveux bouclés! J'en avais eu un avant-goût, moi-même, au cours d'une pointe poussée par moi au désert mauritanien, en direction de Méderdra, au nord de Saint-Louis du Sénégal. Le livre, richement illustré, de Mlle du Puigaudeau est d'un intérêt palpitant : il nous apprend beaucoup de choses. Grâce à leur sexe et à leur bonne grâce, ces deux vaillantes Françaises (la seconde est Marion Sénones) ont pénétré partout. Méharistes de fortune, bientôt aussi expertes que des caravaniers de profession, les jeunes exploratrices, acompagnées seulement de deux guides interprètes, sillonnèrent presque en tous sens le pays mauritanien, de l'Atlantique au Soudan. En pleine saison chaude elles bravèrent la région désolée de l'Inchiri, où sévissaient de terribles vents de sable, ne trouvant que deux puits en 9 jours et 500 kilomètres jusqu'au retour de Port-Etienne. Il faut lire ce livre attachant, véridique, qui fait le plus grand honneur à son auteur, Mlle Odette du Puigaudeau. Contrairement aux Orientales de **Pêcheurs de rêves,** l'étrange et captivant volume d'Odette Arnaud, les Mauritaniennes ne voilent point leur visage de voiles noirs; et leurs yeux magnifiques apparaissent sans tcharchaf, cher aux initiés des skoptzis. Point de castration, ni de meurtre rituel chez ces Mauritaniens, fervents Musulmans, mais qui croient aux incantations et aux sortilèges de leurs griots. Le talent d'Odette Arnaud, dont j'avais tant aimé *Mer caraïbe,* me paraît encore en progression, si faire se peut... Mais celui de l'autre Odette (du Puigaudeau) m'est une brusque *révélation.* J'attends impatiemment son prochain bouquin d'intrépide voyageuse : *La Grande Foire des Dattes,* en préparation.

On peut écrire lyriquement en prose, sans chercher sa rime, ni compter ses pieds sur ses doigts (ô tristesse!) Bernardin, Chateaubriand, Michelet, Renan, Loti n'étaient-ils pas poètes? Parlons donc prose à propos des ouvrages exotiques et des romans coloniaux d'outre-Atlantique. J'ai découvert deux poètes : André Thomarel et Harlette Fernand Gregh. Quelle inspiration amoureuse et nostalgique chez le premier, ce créole, cet Antillais, ce guadeloupéen de naissance devenu Martiniquais d'élection. Thomarel, disciple de Daniel Thaly, vient de publier **Regrets et Tendresses,** petit roman d'amour en prose rythmée, dont l'action attachante se déroule sous le ciel éclatant des Antilles. Ce poème *gœthien,* par sa structure et sa finesse, rappelle étrangement l'adorable *Hermann et Dorothée :* stances de six lignes, en prose colorée, où le romancier-poète conte l'aventure de ses jeunes amours sitôt comblées, sitôt évanouies, ce qui lui vaut de chanter d'exquise façon l'océan, la brise, la lune, les plages, la forêt tropicale et... la femme aimée.

L'autre poète, toujours en prose, c'est Mme Fernand Gregh. Quel souffle puissant, quel lyrisme frémissant dans les pages évocatrices, tumultueuses, de son **Vertige de New-York,** qui est d'une rare beauté!... Dans cette rubrique coloniale, à côté d'aperçus profonds que je ne puis effleurer sans piétiner les plates-bandes d'autrui, il me sera peut-être permis de célébrer et de citer cet étonnant passage sur Harlem, le *Coloured* New-York, à propos d'une boîte de nuit : « Cette cave-grenier s'éclaire de petits fanaux rouges, terrible épreuve des yeux; l'orchestre n'a pas de repos, et la musique nègre, si excellente, est pourtant, en fin de compte, un vacarme préhistorique. Malgré les instrumentations, les arabesques vocales, les finesses et complexité des contre-temps, les ruptures de rythme à la longue ne surprennent plus, ne sont plus que le changement de pieds du fantassin; cette diablerie redevient un fracas scandé et rejoint toujours ses épuisants aïeux, les tam-tams de la forêt équatoriale. » Dans une langue pleine et sonore, parfois éblouissante, Harlette Gregh a écrit là un *maître livre* qui restera, car elle l'a écrit *en poète,* les yeux grands ouverts, non aveuglés par l'éclat des néons multicolores.

Cette réalité des faits, cette vision objective des choses, vous la retrouverez également dans *Le Dragon Blessé* de Francis de Croisset, avec moins de vigueur dans la prosopopée, mais plus d'ironie dans la métaphore. Croisset, lui aussi, comme Harlette Gregh, ouvre les yeux, enregistre et impressionne le kodak de ses voyages. Clac! le cliché est pris. Pas de retouche à prévoir. On lit, on sourit, on rit et on est conquis. Tant de naturel et de drôlerie! Ne dites pas que c'est facile, artificiel, superficiel, conventionnel. Que non! Il y faut ce don, cette aisance, ce doigté, ce « je ne sais quoi » qui appartiennent en propre à Francis de Croisset : sans snobisme anglomane, la discrimination qu'il y a entre un authentique whisky de grocerie anglaise et le pseudo-calvados de l'épicerie du coin. *Alas! poor grocerie!...* Pourquoi y a-t-il tant d'épiciers du coin?

En matière de voyage moderne, le lecteur d'aujourd'hui ne s'accommode plus des dithyrambes d'avant-guerre. Fi des écrivains perpétuellement bénisseurs! Dorgelès a succédé à Loti. C'est pourquoi l'âpreté sardonique d'un Paul Morand et la malicieuse fantaisie d'un Croisset plaisent tant, même au public non-voyageur, *zum Volk mit dem finger,* comme on dit dans les brasseries de Hambourg où de fallacieux explorateurs pointent des doigts impérieux sur de volumineux *Kolonialen welt-atlas.*

Par ces temps sombres et tourmentés, il est délassant, revigorant, de faire un beau voyage avec l'auteur de *la Dame de Malacca.* Allons donc soigner ce **Dragon Blessé** (...Mânes de Courteline, rassurez-vous : il ne s'agit point d'un militaire!) Ce dragon, jadis impérialiste, ne veut plus du Ciel, trop stratosphérique : il aspire à la commune... ou au canton communiste. Car Canton est *pour* la dictature du prolétariat profanateur des derniers sanctuaires que rêvait d'admirer Mr. du Croussett, *coming from Ceylon.* On se rattrapera à Macao, où l'on jouera au *fantan* et où l'on fera grésiller le *dross,* la drogue, quoi! Après quoi la juvénile irrévérence de l'écrivain-voyageur nous entraîne à Shanghaï, qu'il écrit en deux mots. Orthographe licite, de même qu'il est correct et « régulier », chez un Chinois du Nord, de paraître âgé de 22 ans, quand il en a 39. Jouvence, céleste Jouvence!...) Mais où

Croisset trahit son effarement, c'est au théâtre. Au théâtre chinois, bien entendu. Or ce Francis a, dit-on, quelque expérience des planches... Comment encaissera-t-il la musique cacophonique de piaillements d'oiseaux perchés, de miaulements de chatte amoureuse, brodée sur le thème d'un film au ralenti?... Et le décor « abstrait » du III, qui consiste en un portant glacé de givre, un disque au milieu de la scène, une lumière froide et bleue, c'est tout : la lune...

Et Francis de Croisset — qui, comme moi, en a beaucoup vu — de philosopher à la manière de Mencius. :

« — La lune?... Au fait, pourquoi pas? »

...*Dragon Blessé* à Peï-ping (Pékin), à Moukden (Mandchukuo), à Kan-Teh (Hsin-King), même au cher Japon souriant, que vous m'avez fait rire, et quel *sans-cœur* suis-je devenu, grâce à vos humoristiques impertinences!

ROBERT CHAUVELOT.

HISTOIRE DES RELIGIONS

Hippolyte Delehaye : *Les Légendes hagiographiques*, 3e éd. revue, Bruxelles, Société des Bollandistes, et Paris A. Picard, 8°, 226 p. — Du même : *Cinq leçons sur la méthode hagiographique; ibidem*, 8° 146 p. — Du même : *Loca sanctorum; ibidem;* 8°, 64 p. — Beda Kleinschmidt : *Die heilige Anna; ihre Verehrung in Geschichte, Kunst und Volkstum;* Dusseldorf, L. Schwann, 4°, 449 p., 20 pl., 339 fig.

L'un des domaines du folklore les moins étudiés est celui du culte des saints. On peut l'envisager de cinq manières : théologique; c'est l'aspect sur lequel existe la littérature la plus considérable; il fait l'objet de cours dans les grands séminaires et les universités catholiques, afin de décrire la variation au cours des siècles et de fixer la dogmatique actuellement imposée par l'Eglise à ses desservants. Mais les fidèles s'intéressent peu à ces discussions de théorie pure et s'occupent plutôt des manifestations esthétiques et pratiques de ce culte.

Les premières sont rituelles, littéraires ou iconographiques; quant à l'aspect pratique, c'est celui que, du point de vue qui nous intéresse ici, je nomme populaire. Il va de soi que sans cesse interviennent des interactions d'un aspect à l'autre; et que, dans la vie, tous se combinent à des degrés divers sur lesquels les ouvrages imprimés sont en fait rares, quand bien même on compte les monographies et les traités d'ensemble

par milliers. Seule la théologie a fondé une théorie, ou un système de classement; les adeptes des autres disciplines se sont amusés aux détails, au bizarre ou, dans le cas des hagiographes de métier, si je puis dire, à des douceurs sentimentales et affadies.

Dans le domaine littéraire, depuis trois siècles, les Bollandistes sont passés maîtres, et là du moins des principes de travail critique et de sériation ont été élaborés dont le P. Hippolyte Delehaye s'est fait l'interprète. Qui voudrait se rendre maître de cette méthode appliquée aux **Légendes hagiographiques** fera bien de se procurer les trois éditions de son traité; il y a eu des remaniements et des corrections qui ont cet avantage de montrer comment un esprit bien fait travaille successivement la matière de son choix et (du moins c'est mon impression) comment, sur un sujet donné, des orientations nouvelles peuvent être imposées par les autorités supérieures, même incompétentes, mais qui incorporent tout dans leur politique. Dire que l'Eglise catholique est un organisme politique n'est pas insultant; c'est une constatation de fait bientôt deux fois millénaire.

Cette troisième édition revue est plus riche en renvois bibliographiques, plus sobre en détails romanesques; elle dissimule un peu le caractère merveilleux des légendes, mais reste très nette sur la question de principe, « qu'il ne faut pas confondre un récit vraisemblable et un récit véridique », de même qu'il ne faut prendre les textes que selon la méthode historique générale et ne pas admettre des reconstitutions faites deux siècles, ou plus, après les événements. En somme, l'ouvrage reste ce qu'il était, dans les limites permises : un livre de bon sens et de bonne foi.

Mais il y a des problèmes connexes, sur lesquels la confusion régnait dans les milieux de pédagogie catholique. Aussi H. Delehaye a-t-il jugé bon de prendre position dans ses **Cinq leçons sur la méthode hagiographique,** qui étudient successivement : les coordonnées hagiographiques, les récits, les martyrologes; les reliques des saints; et les saints dans l'art. Autrement dit, l'auteur a passé cette fois du domaine purement littéraire au domaine rituel et au domaine iconographique. Son érudition est, comme il se doit, considérable.

Mais de notre point de vue, ce sont encore les vieilles ornières qui font sa route. Tout se passe dans le monde bourgeois moyen ou supérieur pour l'ensemble, dans celui des artistes pour ce qui est hors de l'ordinaire. Pour lui les attitudes, les emblèmes, les attributs ont une vie en soi, presque métaphysique; et les symboles seraient interchangeables. De même pour les reliques, il n'y a pas progrès depuis l'attitude du XVIIe siècle, ce qui autorise la formule : « les recherches de détail ne sont pas indispensables pour se faire une opinion sur la migration des reliques à partir du moment où les corps ont été enlevés de leur première déposition » (p. 79).

C'est tout juste éliminer l'élément le plus intéressant, à savoir : pourquoi et dans quelles conditions ces reliques, vraies ou fausses il n'importe, ont-elles voyagé, se sont-elles diffusées? Est-ce sous l'influence d'un Baudouin de Flandre? Ou sous celle des divers ordres monastiques désireux de stabiliser des cultes spéciaux? Ou par suite du mariage d'une demoiselle noble nommée Anne ou autrement en Auvergne ou en Savoie? Ou à la suite d'un miracle, le sauvé se procurant des reliques du saint sauveur pour les mettre dans une chapelle afin de *votum solvere?* Ou par manie simpliste de collection, comme dans l'abbaye de Fontenelle qui se procura exactement 365 reliques? Ou pour s'assurer une protection contre tous les dangers imaginaires et réels de l'existence?

Sans doute, pour la dogmatique, ces questions sont sans importance; bien mieux, un saint quelconque et ses reliques quelconques sont bons à tout, protègent de tout. Mais le peuple ne voit pas la chose ainsi; il classe les saints comme des magiciens et des médecins, en attribuant à chacun une spécialité en dehors de laquelle il est sans connaissances et sans action. D'où les fixations locales et les patronages, sujet extrêmement complexe dont j'ai indiqué les difficultés dans ma Flandre-Hainaut et pour lequel H. Delehaye, dans ses **Loca sanctorum,** s'est contenté des méthodes allemande et suisse, elles-mêmes simples applications à un sujet spécial de la méthode historique ordinaire.

On s'étonne même que le cerveau qui analysa si bien les légendes hagiographiques ait pu prendre au sérieux l'argument ancien de Longnon et des autres historiens qui conclu-

rent d'un nom de lieu à un culte ;de sorte que tous les lieux-dits avec Saint-Martin indiqueraient un culte du saint mérovingien; et ceci sans demander *qui* a imposé ces noms de lieu. Si c'est l'autorité diocésaine, ou le curé, le fait est sans importance populaire; à ce compte, il faudrait conclure au culte de Victor Hugo, Briand, Joffre, Foch, Jaurès, parce que beaucoup de voies urbaines portent leur nom. On oublie trop que si des noms furent, pendant le moyen âge, donnés à des phénomènes naturels qui n'en avaient pas encore, c'est parce que les défrichements et la population se sont accrus à ce moment et que les noms nouveaux étaient conformes à la mode de la période.

Aussi, dans le reste du monde, a-t-on donné aux montagnes, aux îles, etc., le nom de leur « découvreur » ou premier explorateur européen, à moins qu'un nom indigène ne fût adopté dès les débuts par les géographes. En tout cas, il faut chercher pourquoi certains noms de saints ont été imposés. Los Angeles, San Francisco, Santa Barbara, etc., en Californie, l'ont été par les Franciscains. Ces critiques n'enlèvent rien au principal mérite des *Loca sanctorum* qui est de poser une certaine série de problèmes en termes assez clairs et de fournir une bibliographie utile aux savants français, peu orientés dans cette direction. Le plus simple serait sans doute de choisir un saint spécial, ou une série de saints monastiques (bénédictins, par exemple) et de définir les formes et la diffusion de leurs reliques, de leur culte et de leurs toponymes dans une région donnée, ou dans le monde anciennement catholique.

Un bon guide est ici la monographie de Meisen sur saint Nicolas, dont j'ai déjà parlé, et celle du P. Beda Kleinschmidt sur **Sainte Anne,** dont il a étudié le culte à la fois dans l'histoire, l'art et le folklore. Cet ouvrage, admirablement édité et illustré, suit ce culte depuis l'Orient jusque dans les moindres coins de l'Europe. L'élément psychologique est fondamental, puisque la mère de la Vierge est devenue, plus que la Vierge elle-même, le symbole de la maternité ordinaire, bourgeoise et paysanne. Cette orientation est très nette dans les nombreuses représentations, surtout sculptées, reproduites par l'auteur; on y voit sainte Anne naturelle, alors que sa fille est toujours idéalisée, surtout quand on représente Anne déjà

grand'mère, donc vieille femme. Ce réalisme, auquel les peintres et les sculpteurs s'abandonnèrent, correspond au caractère nettement primitif et populaire du culte.

Le chapitre sur ce point de Beda Kleinschmidt est un peu court; à elle seule la France fournit des documents plus abondants. Mais, fait remarquable, les lieux-dits avec Sainte-Anne y sont relativement rares; de plus, leur répartition géographique, qu'on peut commencer à établir avec ce bel ouvrage, fait supposer que le choix n'est pas dû seulement au hasard. L'auteur prouve que la grande période du culte de sainte Anne tombe à la fin du moyen-âge et au début de la Renaissance (IIe partie). Il faudrait savoir s'il s'est étendu à partir des sanctuaires les plus anciens en éventail ou en zigzag, par transferts volontairement combinés, monastiques ou nobles, corporatifs ou individuels.

A. VAN GENNEP.

QUESTIONS RELIGIEUSES

Omer Englebert : *Vie et conversion d'Eve Lavallière* (Plon).

Quand on lit cet admirable essai de plus de 300 pages, si complet, si documenté, si réfléchi, tour à tour narquois ou ému, que l'abbé Omer Englebert a consacré à la **Vie et conversion d'Eve Lavallière,** on constate décidément la justesse de cette forte parole de je ne sais plus qui : « Cela ne nuit pas d'être intelligent. » Trop souvent, quand il s'agit de piété, les biographes se transforment en hagiographes. Ce n'est pas le cas de M. Englebert, qui a soigneusement recherché l'exacte vérité, ne cédant jamais à la tentation de l'embellir, de la feuilletonniser, ou même, comme l'ont fait de pieux personnages («Tant de fiel entre-t-il dans l'âme des dévots?») de l'enlaidir pour punir Eve de n'avoir pas voulu subir leur direction — ou tout simplement parce que la joliesse et la grâce qu'elle avait conservées, avec une innocente coquetterie, leur paraissaient incompatibles avec une sincère ferveur et une réelle ascension spirituelle.

Le malicieux conteur, qui a su créer avec tant d'humour son *Curé Pecquet,* fait observer à ce propos :

Récemment encore, un dévot personnage s'en allait raconter dans les boutiques de Saint-Sulpice que la convertie avait, hélas!

persisté dans la honteuse habitude de se mettre de la poudre de riz sur le visage. Mais est-ce plus défendu à une femme de se poudrer qu'à un homme de faire sa barbe? Et quant à la toilette, notre Mère la Sainte-Eglise ne donne-t-elle pas à ses moines et à ses religieuses, à ses cardinaux et à ses prélats, des vêtements dont la coupe et la couleur sont souvent admirables? Dieu peut être aussi bien servi dans la beauté que dans la laideur.

Comme on aimerait que méditent cette dernière phrase les personnes, habituellement vieilles ou laides, qui ne craignent pas le risque de ridiculiser leur religion en allant communier avec des coiffures et des accoutrements... effarants! Et comme M. Englebert a raison de déclarer :

A moins de soutenir que, seuls, les souillons entreront au royaume des cieux, faut-il point engager les personnes de dévotion à ne pas trop se négliger quand viennent la décrépitude et les infirmités?

A côté des pieuses âmes qui n'ont pu lui pardonner son extrême séduction, sa beauté incontestable, son apparence jeune, et « cette espèce de fluide nerveux qui émanait d'elle, ce mélange de verve gamine et de distinction qui lui était propre », il y a les incroyants pour qui cette conversion reste inexplicable si l'on n'y trouve pas des mobiles humains, et ils allèguent que son succès baissait, qu'elle se croyait vieillir et que, lorsque le diable devient vieux, il se fait ermite.

Voire. Nous connaissons maintes vieilles diablesses qui continuent à jeter leurs bonnets par-dessus les moulins, au lieu de les rabattre sur des visages qu'il vaudrait mieux cacher! Eve, évidemment, se *voyait vieillir* dans le secret de son cabinet de toilette : je tiens d'un docteur spécialiste qu'elle s'était fait faire — (la chirurgie esthétique et les merveilleux travaux de la doctoresse Noël n'existant pas encore) — des injections de paraffine sous la peau du visage, lesquelles menaçaient de former (comme il arrivait pour cette fâcheuse médication maintenant abandonnée) de petites boules dures d'un peu gracieux effet. Ceci dit, il faut pourtant reconnaître que toutes les photos de ses dernières années de théâtre la montrent toujours aussi jolie, que ses amants étaient toujours aussi fous d'elle, que le richissime von Lucius en 1917 désirait toujours aussi ardemment l'épouser que lorsqu'il lui en

arrachait la promesse dix ans plus tôt, qu'en 1912, âgée de quarante-six ans, elle avait pu jouer le rôle d'un garçon de quinze ans (dans *les Petits*, de Nepoty) à l'enchantement général, et par conséquent qu'en 1917, M. Englebert a bien le droit de dire « qu'elle ne paraissait pas quarante ans », puisqu'on lui fit un passeport qui la rajeunissait froidement de quinze ans : or, elle eût risqué gros à l'utiliser, s'il n'avait pas paru s'appliquer à elle. Dira-t-on que son succès baissait? Jamais elle n'avait été plus adulée et jamais elle n'avait eu de plus beaux articles; lors de sa foudroyante conversion par l'abbé Chasteigner, elle venait de signer un mirobolant contrat, avec Lucien Guitry, « en tournée d'étoiles » pour l'Amérique. Et elle devait créer une nouvelle pièce à Paris.

Avait-elle des ennuis d'argent? Elle possédait alors, outre ses bijoux, plus d'un million or sans compter le richissime von Lucius toujours à sa disposition dès que la paix serait signée.

Avait-elle des peines de cœur? Non. Elle ne fut jamais une de ces « grandes amoureuses » que les gens se figurent pouvoir fournir seules les Madeleines. Eve avait eu des caprices, des aventures, et des liaisons avantageuses (et souvent plus d'une à la fois!), mais elle n'avait jamais vraiment aimé qu'un homme, encore était-ce conjugalement : le directeur des Variétés, Samuel, le père de son enfant, — étrange homme qui l'emmenait à la messe, ne manquait jamais de prier la Sainte Vierge chaque soir, et qui lui mit au cou une médaille de la mère de Dieu quand Eve devint enceinte. Elle était sentimentale, elle n'était pas ardente; quand, après plusieurs années d'une union quasi-conjugale avec Samuel, elle s'aperçut qu'il la trompait, elle rompit avec lui, tout en lui restant très attachée, et personne d'autre ne lui reprit le cœur. Elle n'aimait que sa fille (mais passionnément), son art, et, nous dit M. Englebert, « des hommages, car elle était vaniteuse, et de l'argent, car elle le jetait par les fenêtres. C'est ce qu'elle demanda aux hommes en mesure de lui en donner. »

En 1917, elle a tout cela, et pour longtemps. Elle est donc au faîte du succès. Et cet art qui est *sa vie*, qui la galvanise, au point que sur la scène elle en oublie sa très pauvre santé, elle pouvait l'exercer toujours : même vieille et le paraissant,

on eût fait pour elle, comme pour une Moreno, des rôles exprès, car elle avait une verve comique incomparable.

Or, quinze jours après sa conversion, elle décide de ne plus faire de théâtre, sans que son confesseur le lui demande (il lui déconseillait même une décision si brusque). Et elle résilie son contrat d'Amérique. A la jeune réfugiée belge, Léona, qui durant douze ans sera sa dame de compagnie, sa confidente, son infirmière et sa sœur (le Sancho Pança de cette lucide dona Quichotte!) elle avoua : « J'ai besoin de prier. Cette lettre a été dure à écrire. Elle me fait mourir au théâtre! Ne plus jouer! » Elle jouait depuis trente et un ans...

Ceux qui ont une vocation chevillée à l'âme supputeront ce que cela représentait. Cette artiste naguère si richement entretenue, dès lors prononça une sorte de vœu de pauvreté, vivant dans la gêne, voyageant en troisième classe, portant des toilettes modestes, descendant dans des hôtels de second ordre, souffrant du froid. Un jour, elle avouera à son confesseur (qui n'avait rien exigé de tout cela) : « — A l'idée que toute ma vie il me faudrait vivre et souffrir ainsi, j'ai eu du découragement, mais je me suis reprise; c'est fini, et me voilà repartie de plus belle; une bonne chose à constater, c'est que l'idée de reprendre ma vie passée ne m'a même pas effleurée, oh! non, le passé m'est odieux tous les jours davantage. » Bientôt, elle distribuera toute sa fortune aux pauvres, ne gardant qu'une rente qui lui permette une vie simple et des aumônes.

Son rêve était le couvent. Mais il y avait entre elle et lui trop de choses : sa mauvaise santé, qui deviendra de plus en plus déplorable, son âge, son passé, sa réputation trop brillante et trop tapageuse, enfin sa fille, dont la conduite était déplorable : habillée en homme, elle s'était mise en ménage avec une petite amie (qui finira par faire chasser du château qu'elles habitent la pauvre Eve, venue les évangéliser). Aucun couvent ne put s'ouvrir à la trop éclatante convertie; à sa pureté, à sa ferveur, cependant, toutes les Supérieures pressenties rendaient hommage.

Eve eût été trop heureuse, trop en paix dans un couvent. Il fallait qu'elle souffrît, en expiation, terriblement, non seulement dans son corps, mais dans son cœur : car cette fille

tant aimée (qui était bien et qui reste encore une fille quoi qu'on ait pu dire) ne cessa jusqu'au dernier jour d'y retourner le couteau, et jusqu'à sa dernière heure Eve ne cessa de l'aimer; et comme elle avait demandé à souffrir pour racheter des âmes (en particulier celle du père de son enfant, mort en 1914) et pour expier son passé, elle connut les plus atroces épreuves physiques, et de véritables tortures, qu'elle supporta, elle naguère si impatiente, si capricieuse, si coléreuse même, avec un rare stoïcisme, et dans une sorte de joie.

On peut donc dire que la brusque et totale conversion de Lavallière, succédant à une enfance et une adolescence cahotées et assez misérables, puis à une vie peu recommandable, pose un problème psychologique des plus singuliers pour qui n'a pas la foi et ne croit pas à l'action de la Grâce : comment s'expliquer un pareil retournement de tout l'être?

Au moins, celui qui fut *l'instrument* de cette conversion était-il quelque éminent prélat, quelque célèbre prédicateur? C'était un bon gros curé de campagne (très fin et très surnaturel, d'ailleurs) qui n'en imposait pas à Eve, et elle n'eut jamais l'idée ensuite de le prendre pour directeur d'âme. Alors... Alors, cherchez à comprendre. Pour le chrétien, il est clair que Dieu attendait cette femme, qui avait fait une très fervente première communion qui avait subi l'influence d'un ami léger mais croyant, et qui jamais ne s'était sentie heureuse, au sein d'une vie de libertinage, de succès qui eussent suffi à d'autres. Les faits sont là: l'éclatante vedette des Variétés était triste au fond, et ne le cachait pas. Le bonheur, elle ne le connut qu'une fois convertie et dans la souffrance : *mais dans une souffrance qui, pour elle, avait un sens.*

Quand, en juin 1917, dans le château loué par Eve en Touraine, Léona demanda à faire cette première communion qu'elle avait jusqu'ici négligée, et qu'Eve décida, en coup de foudre, de l'accompagner à la Sainte Table, une parole de l'abbé Chastagnier avait déjà tout accompli. Elle s'était vantée à lui d'avoir fait du spiritisme et d'avoir découvert « que le démon n'existait pas ».

Il lui répliqua brusquement : « Eh bien, moi! je vous dis qu'il existe, Mademoiselle. Fallait-il que vous fussiez protégée, en effet, pour n'avoir pas été sa victime! »

Eve, qui croyait n'avoir plus la foi, resta clouée sur place; restée seule, elle réfléchissait :

— Mais si le démon existe, Dieu aussi existe! Et si Dieu existe, qu'est-ce que je fais sur terre? *Qu'est-ce que je fais de ma vie?*

Neuf ans plus tard, se reportant à cet instant décisif, elle répétera à Robert de Flers : « C'est par le diable que je suis venue à Dieu. »

Le lendemain, le curé, après avoir passé une partie de la nuit en prières à son sujet, lui apportait *la Vie de Marie-Madeleine,* de Lacordaire : « Lisez ce livre à genoux. Vous verrez ce que le Bon Dieu peut faire d'une femme comme vous. »

Elle le vit, en effet.

Mémento. — *Le problème de Jésus,* par P. Lepin (Grasset). Un livre de vulgarisation, aussi précieux que *Le Scandale de Jésus* du P. Allo (à la même librairie) et qui permettra aux incroyants de comprendre comment les fidèles peuvent résoudre les problèmes que semblent soulever, contre leur foi, les commentateurs modernes. Un livre utile aux éducateurs chrétiens pour répondre à certaines questions de ceux que troublent tels ou tels arguments contre l'Evangile. — *La Fidèle Histoire de Saint Jean Bosco,* par Pierre Cras (Desclée de Brouwer). Une excellente biographie d'un des saints le plus prodigieux, pendant sa vie (avec le curé d'Ars et Saint Vincent Ferrier) de la chrétienté. — *Le Sacrement de l'Unité* par le R. P. Charmot, S. J. (Idem.) Une substantielle méditation sur la sainte messe. — *La volonté de Dieu,* par le R. P. Vallée, O. S. P. (Idem). Une suite de méditations sur les fêtes de l'Eglise et des Saints. — *La Vie nous appelle* (Editions Mariage et Famille). Textes et rapports d'un Congrès national du mariage chrétien, sur la Vocation familiale et la préparation au mariage tel que le conçoivent les catholiques.

HENRIETTE CHARASSON.

LES REVUES

Les Amis de Charles-Louis Philippe : lettres inédites de l'écrivain à une inconnue. - *La Nouvelle Revue Française :* la poésie et l'homme présent, à propos de l'inspiration claudélienne; textes de MM. C. F. Ramuz et Jean Schlumberger. — *Combat :* ce temps et la poésie. — *Europe :* la force et le droit des multitudes créatrices. — Mémento.

Pour le 28e anniversaire de la mort de Charles-Louis Philippe, le 21 décembre 1936, l'association internationale : **Les**

Amis de Charles-Louis Philippe a publié son « Bulletin n° 1 ». Il est hors commerce, réservé aux membres de l'association. Le siège en est chez M. H. Buriot-Daésiles, à Moulins, 16, boul. Ch.-L. Philippe.

Ce premier bulletin, illustré d'un portrait de l'écrivain et d'une image où figurent aussi les parents, contient des lettres inédites du romancier à « une excellente femme, riche, bonne, pleine de qualités ». Il la disait telle. Elle lui portait « la tendresse la plus intelligente et la plus délicate ». Au début de cette correspondance, l'auteur de *Bubu de Montparnasse* se présente ainsi à l'inconnue, en octobre 1901 :

De toutes les choses de ce monde, il n'en est point contre lesquelles je ne me sente le front de lutter. Je n'ai point de vanités, mais je suis un des hommes qui possèdent encore cette vertu de l'orgueil et qui l'ont acquise jour à jour et qui la sentent croître, monter, se taire. Car l'orgueil est plein de silence. J'ai commencé par des faiblesses d'enfant, par des tendresses maladives (vous les verrez dans mes premiers livres) et ce n'est qu'à l'usage de la vraie Douleur que je me suis poussé, que j'ai marché, que j'ai vu les premières cimes où l'homme libre est plus fort que les vents. Et croyez que je ne suis pas plus jeune que vous, parce que les expériences quotidiennes ont pénétré profondément en un esprit rapidement mûri. Et j'ai connu des côtés de la vie où bien des gens ont sombré. Je suis pauvre d'ailleurs mais c'est pour moi une chose de peu d'importance car je ne me suis jamais proposé des victoires d'argent.

...Il y a entre nous de profondes différences de milieu, mais ceci ne pourra gêner que vous, car pour moi je m'efforce d'être l'homme de tous les milieux et d'être à l'aise à côté d'un prince comme à côté d'un ouvrier zingueur.

Pour le moment, je ne sais pas faire de confidences. Mes amis m'accusaient, au commencement de notre amitié, d'être renfermé. Il n'en était rien, ils le savent aujourd'hui. A vous de me faire parler, chère Madame...

L'inconnue devient vite la « chère et douce Emma », « ma précieuse Emma », et Charles-Louis Philippe lui parle d'une amie à lui : « une femme de trente-huit ans, simple couturière, qui a connu tout ce que peut contenir de malheur matériel et de douleur morale la vie des pauvres ». On a reconnu là l'auteur de *Marie-Claire* qu'avec ses amis il a « en somme arrachée au suicide ».

A sa correspondante, l'écrivain explique son cœur, son âme, sa philosophie. Il lui promet :

...Si vous devenez mon amie vous aurez la virginité d'une tendresse qui saurait rester pure si vous le lui demandiez. J'ai aimé une fois dans ma vie, et je crois avoir trop de courage pour n'aimer que par la peau. Je saurais fort bien vaincre tout amour pour une femme, qui ne serait qu'une passion sensuelle. Mais l'amour tendre, l'amitié profonde d'homme à femme, je l'ai connu si peu, et d'une manière si spéciale, si mêlée, que je puis dire que je suis vierge à cela. Je vous l'ai offert, je vous l'offre, je vous le donne parce que vous avez beaucoup souffert et parce qu'avec ces faibles moyens que possèdent les femmes vous avez su rester votre maîtresse. Ce sera bien la dernière fois que je rejetterai la carapace et que je permettrai à ce cœur dont je suis le maître de sortir tout ce qu'il contient.

Un nouveau Fabrice del Dongo n'aurait pas mieux soutenu d'encre vertueuse des desseins de conquête. Aussi, Philippe est-il autorisé, dès la lettre suivante, à appeler l'inconnue « ma bien aimée » et à employer le « tu » avec le « vous », dans un billet tout à fait joli :

Ma bien aimée, il fait un peu de soleil blanc au dehors et le vent donne au jour une âme de mauvaise passion, mais tout cela m'est bien égal puisqu'au fond de ma poitrine le soleil éclate et les énergies de mon cœur montent à mon front et bravent les vents. J'ai lu votre lettre hier sur le tard encore et vous étiez ma bénédiction d'avant le sommeil, ma prière et ma ferveur à la vie, je passais mon bras autour de votre épaule et nous marchions tout autour de ma chambre. Un peu plus tard le sommeil nous a pris tous les deux ensemble comme un nid où dorment deux petits oiseaux.

...Je ne sais pas si jamais j'aurai tant de foi que vous le souhaitez, Emma. Franchement je ne le sais pas. — Nous verrons bien un jour, mais moi je vois déjà que la vie est toute à portée de ma main. Il faut que je te le dise, ma chérie, je suis beaucoup plus indulgent et ému depuis que je te connais parce que tu m'as rouvert à la compréhension, à la clarté. Je comprends bien mieux ce que nous appelons le sentiment. Mais je dois garder ma volonté totale et persévérer dans l'homme fort, car mon avenir veut être éclatant...

On lira encore avec intérêt les lignes que voici, plus direc-

tement liées à la personnalité littéraire de Charles-Louis Philippe :

...J'ai fait hier soir la trouvaille la plus extraordinaire, dans un tiroir de ma table que je n'avais jamais ouvert : des lettres datées de 1892, écrites par une fille détenue d'abord à Saint-Lazare pour vol, puis condamnée et envoyée à Nanterre. Ces lettres sont adressées à son amant. C'est d'une passion, d'une grandeur, d'une férocité, d'un souffle à la Dostoiewski. Et cela s'entoure d'un certain nombre d'histoires. Il y a les lettres de l'amant. Qu'on aille donc nier la Providence! Elle a mis dans le tiroir d'un écrivain qui s'intéresse à ces choses, les lettres les plus lumineuses. Je t'en lirai. Il y a là dedans des cris du fond des entrailles. Mais que la petite fille prenne un peu garde à ses oreilles. Une lettre extraordinaire est celle d'une amie de la fille, qui va passer en jugement, qui s'attend à une longue condamnation et qui la supplie de ne pas l'oublier parce qu'elle est seule au monde.

§

La Nouvelle Revue française (1er décembre) donne à son fascicule ce titre que nous reproduisons ici avec joie : « Grandeur de Paul Claudel ». Il débute par un portrait composé de souvenirs, dû à la plume de M. Francis Jammes, qui est bucolique à souhait et sentimentale, pour parler d' « un des plus puissants soleils » de la constellation des poètes catholiques.

Une lettre de M. C. F. Ramuz à l'auteur du *Soulier de Satin* apporte à l'hommage collectif une note personnelle qui, du particulier, passe au général, pour donner de notre temps un tableau digne de méditation. Cette affirmation le précède, adressée au poète : « vous vivez hors du temps, c'est pourquoi pour vous rien ne change ». Le lyrique suisse voit ainsi le monde actuel :

Voilà déjà vingt ans que le monde est en proie à des événements qui dépassent toute mesure et qui le travaillent aussi bien en surface qu'en profondeur, par quoi il faut entendre sur toute sa superficie et qu'il n'y a plus nulle part une seule vérité qui soit remise en question. Le monde croyait posséder sa vérité ou ses vérités : il voit qu'il n'en est rien. Il croyait sa vie matérielle assurée, il voit qu'il s'est trompé. Il croyait bénéficier du moins d'une certaine sécurité : or, les choses les plus stables en apparence,

comme les constitutions, les Etats, l'argent, les frontières, chancellent l'une après l'autre et les trônes, et s'écroulent. Nous assistons à une vaste destruction, et sommes bien forcés alors de voir qu'il nous faudra être détruits nous-mêmes, ou bien reconstruire et d'abord nous reconstruire. Et beaucoup d'hommes ne se préoccupent que d'une chose, qui est de trouver à manger. Vous êtes, je sais bien, au-dessus des Etats, des frontières et des trônes, étant dans l'éternité; mais voyez que les peuples d'aujourd'hui sont singulièrement dans le temps et que ce n'est pas de leur faute, ayant avant tout besoin de vivre, ce qui est un besoin très quotidien. Vous êtes un être métaphysique, c'est ce qui fait votre grandeur, mais tout entouré aujourd'hui d'êtres qui ne sont que physiques et sans doute par nécessité; d'hommes et de peuples entiers qui constatent qu'il y a quelque chose qui « ne va plus » et se demandent quelles mesures prendre pour que ça aille de nouveau. En quoi les temps deviennent de plus en plus exclusivement politiques, et politique va de plus en plus s'opposant à métaphysique [...] Je sais bien, cher Monsieur Claudel, que vous êtes depuis toujours vous-même au service d'une vérité, mais elle n'est pas humaine, et elle n'est pas terrestre, elle est supra-terrestre : or, le monde est aujourd'hui exclusivement terrestre. Votre vérité est révélée : or, le monde ne croit plus qu'aux vérités qui se prouvent, qui peuvent être d'abord mesurées, dosées, soupesées, expérimentées : car le monde s'engage tout entier dans une grande expérience scientifique à laquelle rien n'échappe de ses diverses activités. De sorte que vous êtes seul.

Et qu'est-ce que ça peut vous faire? Je sais bien, et le mot de solitude que je viens d'employer est faux, car d'abord le génie est toujours solitaire; et ensuite, si vous êtes seul par un bout qui est celui qui touche aux hommes, vous ne l'êtes pas de l'autre qui est celui qui touche à Dieu...

« Accès à Claudel ». Ainsi M. Jean Schlumberger intitule sa contribution à l'hommage rendu à une œuvre belle parmi les plus belles. Ce qui la ferme à trop d' « hésitants », c'est « la grandeur même » :

La notion de grandeur n'est pas facile à serrer de près — écrit M. J. Schlumberger. Elle n'est ni la supériorité intellectuelle, ni la noblesse morale, ni le génie verbal. Elle peut se manifester sous ces formes, comme elle peut sublimer les pires tendances et porter à l'incandescence les plus étranges matériaux. Elle marque la faculté de prendre ses distances par rapport à la vie quotidienne

et de se mouvoir naturellement dans un monde simplifié, où tout est ramené aux éléments primordiaux. Un chapitre de Job ou une figure de Michel-Ange suffisent à nous révéler une manière de se poser en face de l'existence et de toiser les créatures, qui efface tout l'épisodique, le bâtard et le mesquin : un monde où la fourmi et le cristal de givre peuvent garder leur place, mais où les superstructures artificielles de la civilisation se dissolvent; un monde où l'on vit en tête à tête avec l'essentiel. Il y a des siècles infortunés où nulle voix ne s'élève avec cet accent : celle de Claudel nous donne une raison nouvelle de ne pas mésestimer notre temps. Elle prouve que notre culture n'est pas inguérissablement critique et que notre qualité de modernes ne nous a pas enlevé ces sortes de branchies par lesquelles l'humanité respirait à l'aise au fond des époques sans problèmes (tout est évident pour Claudel), dans ce qu'on appelle les âges d'or.

§

« La poésie est en prison », constate M. Charles Mauban. C'est le titre qu'il donne à un article qu'il publie dans **Combat** (décembre). Trois familles, selon lui, sont issues de Baudelaire : les familles Verlaine, Mallarmé et Rimbaud.

Arthur Rimbaud, lui, — déclare M. Mauban — libérateur de la technique autant que de l'inspiration, récolte depuis sa mort l'immanquable succès de ceux qui ont apporté la délivrance. Ses adeptes ne se comptent pas. De Claudel aux surréalistes, de la poésie mystique, biblique et cabalistique aux cris de bêtes fauves et aux balbutiements élémentaires, une nuée d'écrivains et d'œuvres se réclame de lui. Mais ils sont si divers, ses disciples, ils sont si bruyants et disparates que l'on peut douter de son influence profonde. Paul Claudel, comme Arthur Rimbaud, est un grand, un très grand poète; mais, comme lui aussi, Claudel est surtout un solitaire, un écrivain dont la grandeur vient du génie et de la foi, qui est fait pour demeurer éternellement tel que lui-même et pour n'avoir pas de disciples. Quant au surréalisme, qui entreprit la courageuse aventure de tirer les conséquences de toute cette libération, il poussa jusqu'à la folie le chaos de l'inspiration, et l'absence de discipline jusqu'à la destruction de la poésie elle-même. Ce fut un douloureux échec. Comme la descendance mallarméenne risque de mourir de pureté, la descendance rimbaldienne succombe à trop de liberté.

. . . .

La poésie, assurément, est chose individuelle et non point sociale. Des voix qui crient dans le désert peuvent être de grandes voix... Encore faut-il que cette poésie ait de quoi se nourrir de quelque émotion humaine, qu'elle tire force et vérité d'un sentiment universel. De la vie à la poésie, c'est un enrichissement perpétuel, une série de profonds échanges, un retour de bienfaits — pareil au grand circuit fermé de l'eau du ciel, de l'eau des sources, de l'eau des fleuves et de la mer. Que présente la vie française où la poésie ait à puiser? Des esthètes ont inventé jadis la beauté des machines, un bric-à-brac vide d'âme, un décor de café-concert; ils révélaient du même coup quelle absence totale, quelle carence d'inspiration l'homme moderne offre au poète.

. . . .

Si notre poésie s'est réfugiée dans les cénacles, c'est qu'elle y a été reléguée de force par l'ignominie de ce temps. Dans la lointaine tour où elle est enfermée, elle s'épure, se spiritualise et fait de la philosophie; mais elle attend sa délivrance. La poésie française est en prison.

§

« La force, c'est le droit qui naît; le droit, c'est la force qui meurt », ainsi débutent les pages magistrales où M. le Dr Elie Faure traite de « la Force et le Droit », pour les lecteurs d'**Europe** (15 décembre). Elles sont un tableau largement brossé de la misérable situation actuelle du monde, conséquence des traités imprévoyants qui, pour liquider la guerre de 1914-1918, ont restauré les possibilités de guerre. Celles-ci commandent la politique universelle dans une atmosphère de cauchemar. On ne saurait s'abstraire de l'une ni de l'autre. Pas un humain, quelle qu'en soit la condition, n'échappe au danger latent.

N'avez-vous pas remarqué, par exemple, — interroge M. Elie Faure — que l'attitude de la France vis-à-vis de l'Italie provoque chez l'Italie la haine quand la France s'éloigne d'elle, le mépris quand elle s'en rapproche? N'avez-vous pas éprouvé un sentiment de honte quand des esclaves authentiques de Berlin, de Dantzick, de Rome ou d'ailleurs insultent la France et l'Angleterre qui cependant se rencontraient jadis, quand elles exerçaient légitimement les droits de leur force, au sommet de l'univers civilisé? On croyait autrefois que les larves et les mouches naissaient des ordures mêmes. Ce n'est pas vrai. Le goujat n'apparaît jamais pa

génération spontanée. Il est créé de pied en cap par qui colle à son visage, pour disperser furtivement les cendres des foyers conquis et en écraser les flammes, le masque du juste ou du héros. Rien n'excuse la lâcheté, et moins que tout les violences qu'elle provoque.

Aux appels obstinés du fascisme contre l'évolution inéluctable qui donne ou donnera le pouvoir aux masses, le docteur Elie Faure oppose sa foi dans la destinée des « multitudes créatrices » :

La France, l'Espagne après la Russie, commencent d'éprouver cette vie nouvelle, jusqu'à présent inconnue, ou méconnue, celle qui donne la parole aux multitudes créatrices, celle qui a fait jaillir du cœur français la cathédrale, du cœur allemand la musique, du cœur italien les cryptes ruisselantes de peinture, du cœur anglais l'univers shakespearien. Elles savent, pour la première fois, qu'il est en leur pouvoir de s'en emparer pour ouvrir à l'homme nouveau la pleine possession du monde. La dictature fasciste ou militaire fascine les faibles qui n'aperçoivent pas, sous son armure étincelante, les révoltes et les misères qu'elle cache. Mais là où le peuple prend la parole s'affirme librement la réalité des valeurs qui montent avec une ivresse grandissante et prennent conscience d'elles-mêmes devant l'effondrement de celles que l'association des intérêts de classes a vidées de leur contenu.

Concluant, M. Elie Faure déclare que le salut du monde ne s'accomplira que « si la force passe au droit et si le droit appartient à ceux qui produisent ». Et il entend par là le droit « impératif sinon impérialiste ». Cette lucide explication de l'actuel conflit des idées sociales et des systèmes économiques où s'affrontent hier et demain, aboutit à ces lignes dernières :

Ce qui se passe en Russie constitue une démonstration éclatante de cette fonction nouvelle des foules accédant à la dignité de la véritable vie spirituelle, et le peuple des cathédrales ne doit pas être le dernier à comprendre que naît au-dedans de lui-même un univers nouveau d'autorité, de rayonnement et d'espérance dont il doit prendre possession, pour son salut et le salut de tous. Le récent exemple de l'héroïque Espagne est là pour nous en convaincre. La guerre civile est devenue en quelques mois un état de fait dans l'Europe entière. Le plus fort gagnera, certes. Mais si c'est le marchand d'esclaves, ce ne sera pas pour longtemps. Les masses tremperont dans le drame même les éléments d'une force

morale qui commence à changer de camp pour s'emparer de sa matraque et lui briser les genoux.

Mémento. — *La Muse française* (15 décembre) : « De l'exactitude » par M. Abel Farges. — « Leconte de Lisle, animalier » par M. Pierre Mayeur. — Poèmes de Mlle Violette Rieder et de MM. Pierre Jalabert et Maurice Rey.

La Revue hebdomadaire (12 décembre) dont le sagace directeur, M. F. Le Grix, n'a pas craint de parier qu'Edouard VIII demeurerait roi d'Angleterre, publie un « Jules Vallès » de M. Georges Bozona favorable, en somme, à « l'insurgé ».

Cahiers du Bolchévisme (1er décembre) : « Triomphe du Socialisme et de la Démocratie », première partie du Rapport de M. J. Staline au VIIIe congrès extraordinaire des Soviets tenu à Moscou le 25 novembre précédent. — « Quelques problèmes du rapprochement franco-allemand » par M. André Seigneur.

La Bourgogne d'Or (oct.-nov.) : « L'art véhément de Rude » par M. Léon Chiselle.

Revue des Deux Mondes (15 décembre) : « L'article 42 », une jolie nouvelle de M. Pierre Benoit. — Lettres inédites de Mme de Staël à Joseph Napoléon. — « Foch et Clemenceau » par M. le Lt-Cl Ch. Bugnet.

Revue de Paris (15 décembre) : Lettres de Louis XV à son petit-fils don Ferdinand de Parme. — « Briand et Poincaré » par M. de Peretti de la Rocca. — « Nice second Empire » par M. Jules Bertaut.

La Phalange (1er décembre) : « Vive la France ! » par MM. Jean Royère et Armand Godoy.

Atlantis (21 novembre) : Sous l'épigraphe : « in Medio stat virtus », M. Paul Le Cour écrit sur ce vaste sujet : « Eglise. Maçonnerie. Tradition ».

Esprit (1er décembre) : « Premiers éléments d'une méthode réaliste », par MM. de Corte et Moré. — « Refuges » du regretté Eugène Dabit. — Poèmes de M. Jean Tardieu. — Cahiers de la littérature prolétarienne.

Le Divan (décembre) : « A propos de Corneille » par M. Pierre Lièvre. — Deux poèmes de M. Francis Eon. — « Petite suite asiatique », poésies de M. P. Bédat de Moulaur. — « Stendhal et San Remo », par M. Louis Royer.

Cahiers franco-allemands (décembre) : « La jeune musique allemande et française » par M. Wolfgang-Fortner.

Commune (décembre) : « Pour le cinquantenaire d'André Marty », extraits du « journal intime » de M. Romain Rolland, année 1920. —

« Le Romancero de la guerre civile » poèmes d'auteurs espagnols républicains.

Etudes (5 décembre) : « Mustafa Kemal » par M. Louis Jalabert. — « Aspects de la vie catholique aux Philippines » par M. Joseph Boubée.

La Proue (n° 36 s. d.) : « Gustave Kahn et le vers libre » par M. François Drujon. — Poèmes assemblés de 110 « poëtes libres ».

La Vie (15 décembre) : « La consommation des bananes peut être augmentée », par M. Henry Béranger.

Les Primaires (décembre) : de M. Roger Coudry : « Poème d'un milicien ».

Le Correspondant (10 décembre) : « Francis Urquhart » par M. Félix Klein. — « La jeunesse allemande : son éducation militaire » par M. le Gl Niessel.

Bulletin des Amis d'Emile Zola (n° 22) : Discours prononcés à Médan, le 11 octobre, par MM. Batilliat, Jean Zay et René Dumesnil. — Appel en faveur de la fondation d'un Musée Emile Zola, par Mme Denise Le Blond-Zola.

Le Magasin pittoresque, joie de notre enfance, est ressuscité en novembre 1936.

Viennent de naître :

Archives françaises et internationales (15 novembre; rue Pasquier 28 à Paris) : rédacteur en chef, M. Georges Saint-Bonnet. C'est une « Encyclopédie constamment remise au jour, des Idées, des Faits et des Personnalités ».

La Revue doloriste (1er décembre) : directeur-fondateur : M. Julien Teppe, 31, rue Fontaine, Paris. — M. Max Jacob y écrit sur « La Purge ». — Mme Eve Lorette y a questionné sur la douleur quelques écrivains dont MM. L. Frapié, P. Léautaud, Luc Durtain. — M. Han Ryner y fait dialoguer le Stoïcien et la Douleur.

Les Cahiers Gris (1er janvier 1937) : le directeur, M. Lucien Botta, 31 avenue Galliéni à Cannes, n'a « d'autre ambition que de servir les Lettres et les Ecrivains ». Ce premier numéro assemble d'excellents poètes parmi lesquels Mme Cécile Périn et M. Marcel Millet.

CHARLES-HENRY HIRSCH.

LES JOURNAUX

Vers l'avenir... (*le Journal des Débats*, 13 décembre). — Ce que les yeux de Mme Frinzine ont vu (*Marseille-Matin*, 20 décembre). — Eugène Montfort, Marseillais (*le Figaro*, 19 décembre; *les Nouvelles Littéraires*, 19 décembre). — L'âge des caves; la question du vers libre (*Journal des Débats*, 18 décembre).

Un âge nouveau de l'humanité commence. M. Edouard Le

Roy l'assure, qui a prononcé lors de la séance publique annuelle de l'Académie des Sciences Morales et Politiques un discours dont « la crise humaine de l'heure présente et les sciences morales » étaient le thème. **Le Journal des débats** a publié ce discours où on lit :

...cet âge (l'âge nouveau de l'humanité) ne fait à peine que de commencer, car la jeunesse des sciences ouvre à perte de vue devant notre espoir la porte des applications futures. L'atome sera capté demain, et les radiations qui en émanent, capables de franchir l'abîme sidéral. Après la bête et la forêt vaincues, voici que la lutte s'engage, victorieuse, contre l'insecte et le microbe.

Vaincre la bête que l'homme porte en soi, bravo! Mais c'est de notre frère, paraît-il, inférieur, qu'il s'agit. Faut-il se flatter d'en avoir appelé à toutes les ressources de la barbarie : meurtre, rapt, esclavage, qui maintiennent en respect l'animal? M. Edouard Le Roy poursuit :

Le psychologue pressent et déjà frôle des possibilités d'interventions insoupçonnées hier encore. L'économiste en vient à toucher des phénomènes d'un calibre croissant qui ,de palier en palier, suscitent parmi les hommes des réactions d'un module inédit lui-même... Mais comment douter de l'avenir, après tant de trouvailles inouïes?

L'avenir n'est réconfortant pour personne, qui s'annonce comme devant écourter notre vie, la science ayant mis au service de la guerre (beau sujet de pendule, n'est-ce pas?) les moyens les plus raffinés d'extermination. Et comment ne pas être d'accord avec M. Edouard Le Roy, quand il conclut que voici « le moment de revenir aux sciences morales ». Mais devrait-il être besoin des sciences morales pour persuader l'homme que l'utilisation du bacille, par exemple, en tant que destiné à précipiter la fin des gens, est une singulière conception du progrès? On s'en veut de reprendre pareil refrain, mais il n'est que trop nécessaire, au moment où une jeunesse par avance découragée est promise aux coups. Un tout jeune homme me disait, à qui je demandais vers quelle profession le portaient ses goûts : « Il n'importe. Je ne suis pas sûr d'avoir jamais vingt ans. »

M. Edouard Le Roy écrit :

...qu'il s'agisse de philosophie ou de morale, — un seul remède possible : *retour au spirituel*, pour conquérir le degré de réflexion et de caractère que réclame le niveau de science où l'homme s'est haussé. Que lui servirait de gagner l'univers, s'il venait à perdre son âme?

Il l'a perdue dès la première heure, toute science absente, et ce n'est pas la science qui la lui fera retrouver. Ce n'est pas elle, veux-je dire — car je n'oublie pas quelle âme anime le médecin empressé à sauver ou à tenter de sauver la vie des martyrs — ce n'est pas elle, lorsqu'elle prend figure de destructrice, lorsqu'elle retire à la jeunesse jusqu'à l'espoir d'atteindre à la vingtième année.

§

Plus heureuse que Juliette Adam, qui s'éteignit au moment où elle allait atteindre cent ans, Mme Léopold Frinzine a recueilli des vœux d'anniversaire : Bas-en-Besset, un village de Haute-Loire, a salué en elle sa centenaire. Quel village n'a pas la sienne, au même titre que son église, sa place, son café? Mais toutes les centenaires ne sont pas Mme Frinzine, et Mme Frinzine, au delà des habitants de Bas-en-Besset, a droit à l'hommage du monde littéraire.

Fille d'un notaire de Lyon, note M. Henri Giraud dans son billet de **Marseille-Matin,** Cécile Cachez avait épousé, en 1860, un libraire alors célèbre à Paris, dont elle porte d'ailleurs toujours le nom, l'éditeur Frinzine, qui tenait boutique quai Malaquais.

Chez Frinzine, on rencontrait France, Bourget, Barrès, Donnay, Lavedan, Moréas, Dierx. Un Daudet, un Barbey d'Aurevilly, un Maupassant avaient fréquenté là. Et Mme Frinzine pourrait conter bien des souvenirs.

Du reste, la centenaire, qui a conservé non seulement toute sa lucidité d'esprit, mais une fidèle mémoire, appartient à une famille vouée aux Lettres et aux Arts.

Vous connaissez, nous connaissons tous Jacques Madeleine. Il suffit de passer chez Fasquelle pour voir ce bon poète, cet aimable érudit qui, lui aussi, quand il aura cent ans, aura beaucoup à conter : il fut des auteurs qui veillèrent le corps de Victor Hugo sous l'Arc de Triomphe, avant qu'on

oubliât Victor Hugo dans les sous-sols du Panthéon; voilà un souvenir. Eh! bien, M. Jacques Madeleine est sans doute l'unique poète qui puisse écrire des vers de circonstance pour les cent ans de belle-maman. Parlant de l'excellente Mme Frinzine :

Une de ses filles a épousé le poète Jacques Madeleine, souligne M. Henri Giraud, qui ajoute : une autre le neveu et filleul d'Ambroise Thomas.

Cette dernière, Mme Josy Ambroise-Thomas, écrit des livres. Et cette signature : Pierre Rives, est celle d'un fils de Mme Frinzine.

Citant *Excelsior, Toute l'Edition* nous dit que la plus littéraire des centenaires a vu cinq papes, un empereur, deux républiques, et qu'elle a voyagé dans le premier chemin de fer de Lyon à Saint-Etienne. C'est plus qu'il n'en faut pour que Mme Frinzine écrive son premier roman.

§

Trois romans au moins d'Eugène Montfort ont pour cadre Marseille. Je remerciais en pensée l'écrivain de nous avoir conservé le Vieux-Port, et cela devant le Vieux-Port, *Marseille-Matin* sur une table de café, lorsque la nouvelle me parvint que Montfort ne reverrait plus la ville qu'il aimait et qui opérait sur lui à la façon d'un magicien.

Gabriel Boissy a rappelé quel homme différent devenait Montfort, le silencieux et renfrogné Montfort, écrit M. André Billy dans **le Figaro,** dès qu'il avait mis le pied sur son cher quai de Rive-Neuve. J'ai pu moi-même, pendant tout un mois d'été, constater de mes yeux cette étonnante transformation. Montfort fut de ces hommes du Nord, ou du Centre, que le Midi exalte et envoûte, en les révélant à eux-mêmes. Paul Mariéton, Gabriel Boissy et Mario Meunier sont devenus ainsi, sans esprit de retour à leur climat natal, des méditerranéens d'adoption. On mentionnera aussi M. Louis Bertrand.

Ce qui fait que, selon Billy :

Le conseil municipal de Marseille manquerait à son devoir en ne donnant pas le nom de Montfort à une rue et en n'apposant pas une plaque sur l'immeuble des Docks où l'auteur de *la Belle Enfant* voisinait avec Valère Bernard, capoulié du félibrige et illustrateur de *la Chanson de Naples.*

M. André Billy poursuit :

Et pourquoi un buste ne ferait-il pas pendant, de l'autre côté du bassin, à celui de Victor Gelu? La tombe de Montfort, au Père-Lachaise, est un caveau de famille protégé par une petite chapelle, qui ne se prête pas aux épitaphes individuelles. Sinon, je suis sûr que Montfort aurait demandé qu'on lui mît cette inscription :

CI-GÎT
EUGÈNE MONTFORT
MARSEILLAIS

...ce qui eût été très stendhalien, très monfortien par conséquent.

Mais quelle inscription faudra-t-il pour les véritables fils de l'antique Phocée, pour les Provençaux dont Marseille est la ville natale, — ou la ville élue quand le destin les a fait naître tout à côté? Quelle inscription pour vous, Emile Ripert, et pour vous, Paul Myrriam, lorsqu'au terme d'une vie vécue sous l'invocation de Notre-Dame de la Garde, les yeux tout pleins d'un bleu de ciel, vous irez, riches disons de deux fois cent ans, dans le pays où la statue de la Vierge toujours s'anime, où il fait bleu à rendre pâle la mer latine elle-même? Marseille doit beaucoup au poète de *la Terre des Lauriers*, Marseille a dans le romancier du *Magicien* un mainteneur. Ils l'aiment depuis que la Provence est leur patrie. D'où vient la prédilection d'Eugène Montfort, Parisien, pour Marseille?

Il avait découvert, un jour, chez un bouquiniste, un *Voyage en Chine* d'un certain capitaine Montfort, nous apprend M. Jacques Dyssord dans **les Nouvelles Littéraires.** Son parent, aimait-il à croire. Ce capitaine Montfort était parti de Marseille un beau matin de mars de l'an 1845, sur le trois-mâts *Joseph-et-Claire*, par les mers de Chine. Une jolie Chinoise avait arrêté son regard sur lui. Il avait vu des anthropophages.

M. Jacques Dyssord dit plus loin de l'auteur des *Cœurs malades :*

Que n'avait-il été, lui aussi, capitaine au long cours!

Le père d'Eugène Montfort fut bien près de l'être :

Embarqué à dix-huit ans à bord d'un navire à voiles, *le Creis-Quear*, il avait été à la Havane, ainsi qu'en témoignait le livre de

bord, trempé d'eau salée, aux caractères à moitié effacés, que son fils conservait pieusement sur un des rayons de sa bibliothèque.

C'est à quoi Eugène Montfort devait penser, le regard à fleur de mer, à Marseille.

Eugène Montfort revenait d'un voyage en Algérie lorsqu'il mourut : la Méditerranée aura bercé ses derniers songes.

§

Heureux qui comme Ulysse, sa fin eût-elle été soudaine, a fait un beau voyage... Le « moins de vingt ans » dont nous citions une amère, une désespérée parole, n'est pas certain qu'il ne disparaîtra pas à l'issue des pires souffrances, des pires angoisses. Il faut recourir aux prix de vertu pour se persuader que l'homme est capable de semer autre chose que l'horreur. M. Louis Madelin, qui a prononcé lors de la séance publique annuelle de l'Académie française le discours sur les prix de vertus, s'est félicité que le dossier lui ait procuré « une magnifique cure d'optimisme », et il a dit à ses collègues :

Par surcroît, l'étude à laquelle vous avez convié le rapporteur l'absorbe assez pour que, durant quelques jours, il ne puisse lire que d'un œil distrait les feuilles publiques, et c'est double profit. Ces feuilles sont, en effet, depuis quelque temps surtout, si débordantes de douloureuses nouvelles, qu'elles découragent l'optimisme le plus absolu.

Optimisme... pessimisme... le tout est de voir clair, et ce n'est pas seulement dans les feuilles que notre temps apparaît

Comme un retour, sous des dehors civilisés, à l'âge des cavernes.

M. J. H. Rosny aîné, dans l'allocution qu'il prononça à l'Hôtel de Massa lors des quatre-vingts ans de M. Edmond Haraucourt, a dénoncé un retour à la grande barbarie. Si l'âge des cavernes est passé, qui ne sait que la science ayant donné, hélas! des ailes à l'homme, cet oiseau vilain nous contraint à l'âge des caves. Une cave promue « abri », voilà le tombeau qu'on nous promet, et M. Louis Madelin a fort raison d'écrire, — sans pessimisme, en fonction de la vérité, — que jamais l'homme « n'a plus clairement paru un loup

pour l'homme ». Un *lupus* en effet ronge la face du monde...

§

Au discours sur les prix de vertu, fait écho le discours sur les prix littéraires. Le **Journal des Débats** publie l'un et l'autre, et c'est là que nous lisons, sous la signature de M. René Doumic, à l'issue d'une juste apologie de la poésie éternellement vivante, à l'issue, aussi, d'un éloge, auquel on souscrit de bon cœur, des vers de M. Tristan Derème :

...La suite de notre poésie constitue une longue tradition dont il est vain de chercher à s'écarter. Les thèmes sont toujours les mêmes, pour l'excellente raison qu'il n'y en a point d'autres. Quant aux règles, et fussent-elles les plus sévères, elles sont non pas des entraves, mais des moyens d'expression. Et c'est la juste condamnation des efforts qui se multiplient aujourd'hui pour désorganiser la technique du vers français.

Aujourd'hui? L'année qui vient de s'écouler a consacré le cinquantenaire du Symbolisme, et partant, du vers libre.

Notre « moins de vingt ans », au demeurant, s'il fait des vers, se rapproche moins de Jules Laforgue, Gustave Kahn, que des classiques. Nous voyons, *aujourd'hui*, un retour au vers régulier; où donc cette « désorganisation de la technique » que vise M. Doumic au lendemain d'une unanime célébration du souvenir de Boileau?

GASTON PICARD.

MUSIQUE

Opéra : *Promenades dans Rome*, ballet en quatre tableaux de M. Jean-Louis Vaudoyer, musique de M. Marcel-Samuel Rousseau. — Concerts Pasdeloup et Colonne (M. Serge Prokofieff. — Mme Germaine Leroux). — Société d'Etudes Mozartiennes.

L'auteur du scénario de **Promenades dans Rome,** le nouveau ballet que vient de représenter l'Opéra (aux Champs-Elysées) a déjà enrichi le répertoire chorégraphique d'un ouvrage qui demeure l'un des plus parfaits et des mieux composés. C'est à M. Jean-Louis Vaudoyer, en effet, que l'on doit *Le Spectre de la Rose,* l'un des plus grands succès de l'Opéra, après avoir été l'un des succès les plus grands et les plus mérités des Ballets Russes — un ballet « béni par Terpsichore », comme dit, dans ses *Souvenirs,* la Karsavina qui le

créa avec Nijinski, un ballet qui eut la rare faveur d'être bissé tout entier, et qui, au bout de vingt-cinq ans, a gardé toute la fraîcheur parfumée du premier soir. Comment ne serions-nous pas reconnaissants à M. Jean-Louis Vaudoyer de nous avoir donné l'un des plus beaux souvenirs de ces temps heureux où chaque printemps, Diaghileff révélait à Paris la féerie de ses inventions en réalisant les rêves des musiciens et des poètes? Pour beaucoup plus développé, beaucoup plus compliqué même qu'il soit, le scénario de *Promenades dans Rome* n'est pas moins poétiquement ingénieux. M. Jean-Louis Vaudoyer invente en vrai poète — un poète pour qui la Rome de Stendhal et d'Hubert Robert existe encore, et connue de lui tout comme s'il avait accompagné le consul français de Civita Vecchia rêvant dans la Ville éternelle à ses *Chroniques Italiennes*. Mais ce n'est point Stendhal qu'il nous montrera : nous suivrons une famille anglaise, descendue à l'*albergo d'Inghilterra* comme il convient, et qui paiera de quelques émotions sa curiosité et son amour du vin des Castelli. Nous les suivrons avec bien du plaisir, à travers quatre jolis décors de M. Moulène, d'après les maquettes de M. Décaris, et qui nous montreront la place Santa Maria in Cosmedin, aux portes de Rome, les jardins de la Villa d'Este à Tivoli, la Campagne romaine et le Forum de Nerva. Et nous serons témoins d'une idylle traversée par une histoire de brigands — une idylle entre la jeune anglaise, fille de Mylord et de Mylady, et le beau Beppo, fiancé à la jolie Marina. Bien entendu, les Anglais partis, Marina et Beppo retrouveront le bonheur.

Ces promenades dans Rome, comment ne seraient-elles point des promenades à travers les danses et la musique populaire italiennes? M. Marcel-Samuel Rousseau n'a point cherché à nous surprendre par l'imprévu de ses intentions. Il arrive même que ses excursions parmi le folklore amènent sous sa plume tel thème déjà rencontré par Mendelssohn et placé au début de la *Symphonie italienne*. Mais la première qualité d'une musique de ballet est d'être *dansante*. La partition de M. Marcel-Samuel Rousseau l'est autant qu'on peut le souhaiter. Elle oppose les rythmes de la saltarelle et de la gigue (celle-ci dansée par les Anglais, celle-là par le couple

Beppo-Marina), elle fait une place à des chants populaires, interprétés inégalement par M. Noré et Mme Renée Mahé (dont la jolie voix fait merveille dans cet emploi épisodique), et puis elle s'épanouit en un finale plein de brio. Mlles Lorcia, Simoni et Kergrist y brillent de l'éclat des étoiles. MM. Serge Lifar et Serge Peretti s'y montrent éblouissants. Le moment le plus réussi du spectacle est, à mon goût, celui où Mlle Jacqueline Simoni danse la tarentelle, car elle y met autant de sûreté rythmique et de prestesse que d'esprit. Elle y est vraiment délicieuse. Toute la troupe fait preuve d'ailleurs d'un entrain endiablé et l'orchestre, sous la baguette de M. Philippe Gaubert, ne montre pas moins de zèle.

§

Les Concerts Pasdeloup ont consacré toute une séance à M. **Serge Prokofieff,** et donné du même coup l'occasion d'applaudir l'auteur dans ses ouvrages déjà consacrés par le succès et dans ses œuvres les plus nouvelles jusqu'à ce jour inédites, le chef d'orchestre et le pianiste-virtuose. Il est bien peu de musiciens qui puissent ainsi, à eux seuls, apparaître au public sous trois aspects différents et donner trois raisons de les fêter. Je crois que si blasé qu'il puisse être, M. Prokofieff gardera mémoire des applaudissements, des rappels et des cris enthousiastes qui le saluèrent. Certains spectateurs-auditeurs (j'emploie à dessein le mot spectateur, car qui a vu jouer Serge Prokofieff ne l'oublie plus) — certains donc crièrent *bis* quand il revint saluer après l'exécution de son *Troisième Concerto* pour le piano. Et sans doute eût-il été capable de le recommencer, tant il semble infatigable comme ces machines par lui évoquées dans *Le Pas d'acier,* qui figurait en fin de programme avec *L'Amour des Trois Oranges.* Seulement, si le pianiste merveilleux qu'est Serge Prokofieff possède la résistance et la précision d'une machine, s'il en a l'indéréglable rythme, il reste, au milieu des pires difficultés pianistiques et des acrobaties les plus dangereuses, un artiste hors de pair. Mais que dire du compositeur? Le programme, précisément, permettait, en comparant les œuvres de ses débuts à celles dont l'encre est à peine sèche de définir son évolution. Dès le *Premier Concerto pour violon* (qui date de

1913, et que joua avec autant de brio que de sûreté M. Alexandre Moskowsky), dès les premiers concertos pour le piano qui sont à peu près contemporains, la personnalité du musicien se révélait l'une des plus nettement originales de sa génération, telle qu'elle allait s'affirmer à Paris en 1928 avec tant d'éclat les soirs de *Chout* et du *Pas d'Acier*, au théâtre grâce à Diaghileff, et au concert grâce à Koussewitsky avec la *Suite Scythe* et l'extraordinaire incantation *Sept, ils sont sept*. Combien de fois, à son propos, a-t-on répété et imprimé le mot de *dynamisme?* Et en effet, si jamais la musique a su exprimer l'idée de la force active, si jamais cette force a bien animé la substance musicale, et jusqu'au point de prendre souvent la première place, c'est dans ces ouvrages de Prokofieff première manière. Mais je viens d'employer là un terme peut-être bien impropre. S'il y a certes une différence profonde entre *le Pas d'Acier* et ce *Roméo et Juliette* dont les Concerts Pasdeloup viennent de nous donner la première audition, peut-on oublier que Serge Prokofieff sut écrire sa toute charmante *Symphonie classique* dès 1916, et qu'il est aussi riche d'invention mélodique que d'invention rythmique, de dynamisme? De ce que, en tous points, la musique de Prokofieff s'oppose à l'impressionnisme qui régnait au temps de ses débuts, il ne s'ensuit pas qu'elle ait délibérément dédaigné et négligé toute séduction.

La suite de *Roméo et Juliette* est tirée d'un ballet en quatre actes et neuf tableaux, composé en 1935 pour le Grand Théâtre de Moscou. Sous cette forme remaniée, cette musique a été jouée pour la première fois en novembre dernier par la Philharmonie de Moscou. Elle débute par une *Danse populaire* vivante et colorée, et qui n'est pas sans rapports avec la tarentelle. Vient ensuite une *Scène matinale* assez courte, où Capulets et Montaigus passent sans manifester la haine qui, bientôt, va les mettre aux prises. Cette scène est brusquement interrompue par un accord suivi d'un silence : la querelle s'est allumée. Nous assistons ensuite à l'épisode de la première rencontre de Juliette et de Roméo : *Madrigal* est intitulé ce morceau qui, en effet, exprime fort justement les paroles brûlantes du pèlerin passionné et la réponse où Juliette dissimule sous l'enjouement l'amour qui déjà la brûle. Un

Menuet suit, pendant lequel entrent, dissimulés sous *les Masques,* les Montaigus conduits par Roméo. Le sixième mouvement est le duo de *Roméo et Juliette* au balcon, et le septième le combat de *Thibalt* avec Mercutio, traduit d'abord par une musique presque gaie, traversée de traits d'insolentes bravades, puis, quand Roméo tire l'épée et combat Thibalt à son tour, précipitée et fatale jusqu'au paroxysme qui marque la mort de Thibalt, tandis que les Capulets accourent et jurent de le venger.

Il existe une seconde suite, faite également de sept parties, et qui met en scène les autres épisodes, chez le frère Laurence, la mort de Juliette, la mort de Roméo. On aimerait l'entendre bientôt, et à l'occasion d'une audition nouvelle de cette première suite, si chaleureusement accueillie. M. Albert Wolff (qui conduisit l'orchestre sauf pour le premier morceau, l'*Ouverture sur des Thèmes Juifs,* jouée sous la direction de l'auteur) doit être félicité pour la perfection d'une exécution éclairant de la lumière la meilleure les couleurs si variées de ces épisodes, tour à tour passionnés, ironiques et tendres.

§

Aux Concerts Colonne, **Mme Germaine Leroux** a joué la *Fantaisie pour piano et orchestre,* rarement exécutée, et que Debussy avait, bien à tort, croyons-nous, condamnée au silence. La raison de cette espèce de reniement était la forme cyclique de cette pièce, envoi de Rome datant de 1889-1890 et qu'il trouvait, dit M. Maurice Emmanuel, une « lourde machine ». S'il fallait une avocate habile pour présenter sa défense et faire réviser le jugement de son auteur, Mme Germaine Leroux était bien désignée pour cet office. On ne saurait en donner en effet une interprétation plus intelligente et plus sensible.

§

Le concert donné en décembre par la **Société d'Etudes Mozartiennes** fut consacré à des œuvres écrites par Mozart entre 1775 et 1781. On éprouve quelque embarras à parler de ces concerts : comment ne point répéter sans cesse les mêmes louanges puisque nous allons de merveille en merveille et

que chacun d'eux est pour nous l'occasion d'un plaisir plus vif? Qu'il s'agisse de la *Symphonie* en *si bémol* de 1779, écrite au retour de Paris, et que Mme Octave Homberg comparait si justement à une promenade à travers les jardins de Mirabel, qu'il s'agisse du *Concerto* de violon en sol de 1775 — musique adorable jouée par un ange (Mme Homberg le dit fort bien encore en présentant l'admirable violoniste qu'est Mlle Gioconda de Vito); qu'il s'agisse du *Concerto* de Cor, si spirituel, si amusant, et où l'on entend, dans le troisième mouvement, le *rire* des violons se moquant de l'instrument principal (et M. Devimy tint la partie avec une étonnante virtuosité), ou qu'il s'agisse encore des airs d'*Idoménée* où brillèrent Mmes Pola Fiszel et Pediconi, et enfin de l'air *Misero dove son,* tiré de l'*Ezio* de Métastase, que dire en effet que l'on n'ait déjà dit à propos d'autres œuvres exécutées avec la même perfection, dans la même atmosphère d'enthousiasme? Mais si l'on répète les mêmes louanges, on ne se lasse point d'avoir à les redire, au contraire, et d'associer à leurs exécutants les noms de M. Félix Raugel et de Mme Octave Homberg.

RENÉ DUMESNIL.

ART

Marquet. — « La Céramique contemporaine ». — « Artistes de ce temps ». — Balande. — Maillaud. — Zina Gauthier. — Bolette Natanson.

Bien des visiteurs de la galerie Druet, où **Albert Marquet** expose de récents paysages de Venise, pourront s'étonner que l'artiste ait été classé parmi les fauves. Un fauve, ce peintre d'une telle sérénité et dont les paysages sont de tels enchantements!... Nous avons déjà noté que, parmi les maîtres du fauvisme, seul Rouault, habité par une sorte d'esprit gothique, pousse encore des rugissements. Les autres comme Bonnard, comme Matisse, comme Marquet, témoignent de plus en plus de tout ce qu'ils doivent à l'impressionnisme, contre quoi ils se trouvaient tout d'abord en réaction.

Albert Marquet est passé par ce fameux atelier Gustave Moreau, ce professeur à l'Ecole des Beaux-Arts qui enfanta de si fougueux disciples! Il s'est trouvé là en compagnie de Rouault, de Matisse, de Manguin, de Camoin.

Marquet n'eut pas à subir d'évolutions sensationnelles; il n'a pas connu cette inquiétude, cette mobilité de la plupart de ses camarades, toujours à la recherche de modes d'expression capables de mieux traduire leur vision. Il a conquis rapidement cet esprit simplificateur, qui discerne l'essentiel des choses, et ce métier d'une sûreté admirable qui lui permet, par larges plans, par touches nettes et sans équivoque, de nous donner de la nature une transposition étonnamment claire et poétique. En possession d'une technique dont il ne devait pas se départir, il n'avait plus qu'à la perfectionner, à l'amener à cet état d'éblouissante simplicité où nous le voyons aujourd'hui.

Les délices qu'éprouva le peintre à Venise, il nous les fait partager avec lui. C'est une sorte de cantique à la fois extrêmement subtil et parfaitement ingénu qui chante la découverte de nouveaux ciels. Et leur beauté nous apparaît avec un éclat si pur, si juste, si précis, si détaché du plus faible élément de souillure, qu'elle en prend un aspect irréel; à force de vérité, mais de vérité choisie, ces tableaux nous emportent vers un monde plus proche de l'imaginaire que de la réalité. C'est l'état de grâce qui n'est donné qu'à de rares privilégiés.

Que le peintre évoque un temps de brouillard, l'île de San Giorgio éclatante de lumière, la lagune dans le soleil ou le Vaporetto sous un ciel gris, c'est toujours une fête, une joie délicate et forte. Il s'intéresse aux plus légères nuances de l'atmosphère, aux brumes impalpables, aux reflets diaprés des eaux; et nous ne croyons pas que depuis Monet on ait su rendre de façon plus séduisante et plus riche l'infinie diversité des jeux de la lumière.

Nous ne ferons qu'une seule réserve : l'élégante architecture vénitienne — qui d'ailleurs n'intervient guère ici qu'en second plan et presque à titre épisodique — reste toujours un peu sommaire, un peu fruste, et nous n'en retrouvons pas la hautaine aristocratie. C'est pourquoi l'une des toiles qui nous plaît sans doute le plus à cette exposition, où il n'y a cependant ni erreurs ni faiblesses, est ce charmant paysage où figurent, au premier plan, de braves petits toits rouges, ceux d'une simple bâtisse du port, comme l'artiste en a peint si souvent à Alger.

La céramique, en dehors d'un cercle restreint d'amateurs, ne semble pas captiver beaucoup le public d'aujourd'hui. Nous ne sommes pourtant pas éloignés de croire que certains **céramistes contemporains** nous donnent des œuvres toutes proches de la perfection, comparables aux poteries chinoises des plus belles époques, et nous sommes assurés — ce que nous ne saurions dire avec une égale certitude pour la peinture contemporaine — de leur pérennité. L'exposition organisée par M. Louis Vauxcelles (Galerie d'Art et Industrie) offre le particulier intérêt de nous montrer quelques pièces exécutées au début du siècle par des artistes éminents ou avec leur collaboration. C'est ainsi que nous trouverons des œuvres de Rodin, de Gauguin, de Cazin, des œuvres de l'extrême jeunesse de Renoir, et une somptueuse collection de Methey. Celui-ci a eu le privilège de travailler avec des artistes de la classe de Laprade, Roussel, Maillol, Vlaminck, Rouault, Vuillard. Au vrai, ces peintures cuites au four sont plutôt des curiosités que de véritables œuvres céramiques et nous leur préférons sans conteste les poteries magnifiques, que nous retrouvons toujours avec une joie renouvelée, d'un Decœur ou d'un Lenoble.

Le vieux maître Delaherche — maître au véritable sens du mot — présente quelques pièces de sa veine robuste et familière. On remarquera les envois d'Artigas, d'une belle pureté de forme et de matière, de Simmen, toujours d'une élégance un peu précieuse, de Jean Besnard, dont nous n'apprécions pas l'évolution, de Tyra Lundgrenn, d'un pittoresque si savoureux; on s'amusera aux aimables fantaisies de Colette Gueden, de Prost, de Sebastien; on déplorera que la Manufacture Nationale de Sèvres ne soit pas toujours très bien inspirée dans les choix de ses collaborateurs.

Le XXe groupe des **Artistes de ce temps,** qui a été organisé au Petit-Palais par le peintre Ambroselli, nous intéresse par la diversité des membres qui le composent, leur jeunesse et le bel avenir que, pour la plupart, nous sentons devant eux. Nous sommes accueillis par un ensemble de sculptures fort remarquables. Entre les sculpteurs de la jeune génération sur qui nous pouvons compter le plus, Kretz et Deluol se distinguent certainement au tout premier rang. Le premier a

achevé cette statue d'homme debout dont nous avons parlé récemment. Il expose aussi quelques bustes excellents. Les statues de Deluol restent toujours exquises et nobles. Bouffez expose des bustes pleins de talent; la composition si précise des frères Martel reste vivante; la naïve fantaisie de Lambert-Rucki n'exclut pas la grande distinction de son inspiration religieuse.

Les ensembles de peinture sont de Souverbie, de Blanc, de Barkalter, de Le Chevalier, de la charmante Pauline Pengniez, d'Ambroselli et de Gruber. Ce dernier, dans un grand morceau intitulé « Hommage au cubisme », — qui n'est cubiste que par l'esprit qui l'anime intérieurement, — accentue encore certaines qualités techniques qui en font sans doute le plus doué des peintres de son âge.

Nous signalerons de fort intéressantes ferronneries de Richard Desvallières — très proches de l'orfèvrerie par leur dimension et leur objet. On a eu raison de faire large place aux gravures de Joseph Hecht : ce sont des œuvres extrêmement curieuses, spirituelles et d'un admirable métier.

Balande (Galerie Druet), avec sa remarquable habileté de coloriste, peint les villes de Belgique, la Bretagne et les plus délicats paysages de l'Ile-de-France pour lesquels il semble avoir une intime délectation. La lumière vibre dans ses toiles, rayonnantes de notations colorées, justes et séductrices.

On retrouve toujours avec plaisir les œuvres de **Fernand Maillaud** (Galerie Sélection). Il est de la lignée des grands paysagistes français dont il a su comprendre le message. Sa vision, jeune et sensible, lui permet de nous donner des ouvrages d'une grande sincérité d'expression.

A la Galerie Jeanne Castel, notre confrère Maximilien Gauthier vient d'organiser une exposition des œuvres de sa femme, **Zina Gauthier,** qui lui fut enlevée brutalement il y a quelques mois. Nous y trouvons l'expression d'un charme fait de tendresse et de discrétion.

La disparition prématurée de **Bolette Natanson** est cruellement ressentie par ses amis et ses admirateurs. Son esprit fier, son constant souci de perfection, son horreur de la moindre concession à la vulgarité ne devaient pas lui permettre de porter son nom à l'audience d'un très vaste public,

mais elle aura marqué, à l'avant-garde de notre art décoratif, l'empreinte aiguë de sa personnalité. C'est l'été dernier qu'elle avait organisé cette exposition des *Peintres de la « Revue Blanche »* où elle avait su évoquer toute une époque. Comment, chargée d'une hérédité si romantique, si anarchisante, était-elle venue à la conception d'un classicisme si pur? Sa fantaisie, semblable à ces étonnants papillons dont elle raffolait, restait toujours soumise aux lois d'une juste harmonie; les objets qu'enfantait son imagination, et les plus étranges, et les plus inattendus, étaient gouvernés par un rythme intérieur. Elle adora l'antiquité au point de vouloir faire renaître les formes antiques dans notre décor contemporain. Elle savait communiquer à tout ce qu'elle touchait la marque de son propre raffinement.

BERNARD CHAMPIGNEULLE.

CHRONIQUE DE LA SUISSE ROMANDE

ROMANS. — Henri Chenevard : *Reine Landis,* Genève, Editions Forum. — Marie-Louise Reymond : *Le Miracle,* Paris et Neuchâtel, V. Attinger. — Clarisse Francillon : *Béatrice et les insectes,* Paris, Gallimard.

Dans *Tartuffe,* l'imposteur ne paraît qu'au troisième acte; il remplit néanmoins les deux premiers. M. Henri Chenevard a poussé plus loin la gageure. L'héroïne de son roman ne se montre jamais. L'inexplicable disparition de Reine Landis constitue le point de départ du récit. Tout à la fin, le lecteur apprend qu'elle est retrouvée et, à la dernière page, on lui montre, accostant au Havre, le paquebot qui la ramène d'Amérique. Mais elle demeure toujours au centre de l'action.

Au mérite de cette trouvaille, l'auteur en ajoute un autre, au moins en intention : il a voulu écrire un roman policier qui fût en même temps un ouvrage littéraire. Là où d'autres se seraient contentés de poser une énigme et de la résoudre par les faciles artifices dont usent les maîtres du genre, M. Chenevard s'efforce de peindre des caractères, de faire vivre et d'expliquer ses personnages.

Reine Landis est une jeune fille de vingt-huit ans, belle, riche, cultivée, sensible et farouchement indépendante. On ne lui connaît pas de faiblesse. Sa réserve, sa pudeur ont quelque chose de mystérieux, d'inaccessible. Ceux qui l'approchent sont unanimes à l'admirer, mais aucun homme ne

s'est encore risqué à l'aimer. Un beau jour, on perd sa trace. La police, alertée par un parent, interroge tout d'abord le romancier Pierre Aubin, chez qui elle vient de faire un séjour.

Dès la première visite de l'écrivain au juge d'instruction, toute l'histoire s'agence sur deux ressorts : d'une part, l'enquête, ses recherches, ses erreurs; de l'autre, l'extraordinaire prestige que Reine absente exerce sur ceux qui furent ses camarades. Plus ils se persuadent qu'elle est à jamais perdue, plus son pouvoir s'affirme sur eux. Par la magie de son influence, le peintre Darcet, naguère matérialiste, devient une sorte de préraphaëlite, éperdument épris de spiritualité. Le musicien viennois Franz Reissner, ayant découvert qu'il aime sans espoir cette Reine évanouie, se tue avec du véronal. L'homme de lettres, Aubin, s'aperçoit, lui aussi, que l'amour est son maître : c'est Reine encore, il va sans dire, qui, sous la trompeuse apparence d'une amitié très pure, l'a mis dans cet état. Plus heureux que les deux autres, il apprendra que, si la belle s'est enfuie et cachée avec tant de soin, c'est parce qu'elle-même, qui l'aimait sans oser le lui dire, croyait n'être point payée de retour. En vérité, elle avait raison, car ce benêt ne semble capable d'aimer que des fantômes. Pourtant, quand elle sera certaine qu'il l'adore, elle reviendra se jeter dans ses bras.

Il y avait dans cette donnée les éléments d'un beau roman poétique ou d'un poème romanesque. Sous l'invocation de Rilke, M. Henri Chenevard a mis dans son livre beaucoup d'idéalisme, et du plus noble. Mais le sentiment des nuances lui fait assez cruellement défaut, surtout dans les descriptions de « milieux ». Quant à l'expression de son idéalisme, elle paraît bien un peu naïve. Je ne parle pas du côté « détective », qui est faible. Tout bien pesé, l'auteur trouverait dans l'essai, dans la littérature d'idées un meilleur emploi de son talent que dans la fiction. Encore devrait-il s'affranchir de certains helvétismes, tels que le « direct » pour le rapide ou l' « horaire » pour l'indicateur des chemins de fer.

Avec Mme Marie-Louise Reymond, l'idéalisme s'exaspère jusqu'à nier le réel. Cette aimable femme est chimérique dans l'invention de ses personnages, dans le choix des aventures

qu'elle leur attribue, dans les propos qu'elle leur prête, dans les explications qu'elle découvre à leur conduite. C'est à se demander si elle vit sur la terre.

Un simple fait-divers peut fort bien donner le branle à une imagination d'écrivain. D'une nouvelle en trois lignes, le romancier réaliste tire une histoire, sinon vraie, du moins possible : il travaille à la manière de Cuvier recréant avec quelques os l'iguanodon ou le diplodocus. Chez Mme Reymond, les choses se passent tout autrement. Elle apprend par un journal la mort d'un pauvre hère qui s'appelait Guy de Lusignan, « descendant des rois de Chypre et de Jérusalem ». Ce qui l'intéresse, ce n'est pas de savoir comment le dernier rejeton d'une famille royale a pu en arriver à finir ses jours sur un lit d'hôpital. Elle se révolte contre le fait. Elle ne veut pas qu'un Lusignan périsse de la sorte. Il lui faut un **Miracle**. Ne pouvant l'opérer, elle se contente de l'imaginer. C'est plus facile. Une fois partie, Mme Reymond ne s'arrête pas en si bon chemin. C'est par deux miracles au moins (des miracles de forte taille, auxquels s'ajoutent plusieurs prodiges de moindre importance) qu'elle redresse l'histoire du dernier Lusignan.

S'il avait eu à son chevet une femme au cœur tendre, il ne serait peut-être pas mort. Donnons-lui donc une compagne. Qu'elle soit belle, veuve, un peu meurtrie par un mariage malheureux. Qu'elle redoute l'amour, mais qu'elle se montre ardemment désireuse de racheter par son dévouement des années d'oisiveté et d'égoïsme. Premier miracle : Lusignan guérira. Fatalement, il s'éprendra de celle qui l'a sauvé. Marie, maladroite, ne saura pas cacher qu'elle n'est point amoureuse : seulement apitoyée. « Percé jusques au fond du cœur » par sa désillusion, le miraculé s'éclipsera. Nous revoici dans la conjoncture dont M. Henri Chenevard a tiré *Reine Landis*. J'allais oublier de dire que Marie, toujours par pure bonté d'âme, a consenti à devenir, pour la forme, Mme de Lusignan. Quand elle a réussi à mettre en fuite son mari, elle s'aperçoit que jamais elle n'a rencontré un homme qui le valût. Touchée à son tour par les flèches du dieu, elle finira (grâce, bien entendu, au secours d'un détective) par retrouver le roi de Chypre dans l'île de Hamlet. Avant que

les époux n'en arrivent à consommer le mariage, bien des obstacles surgiront encore sur leur route. Mme Marie-Louise Reymond aime à réparer les injustices, mais elle veut que les gens méritent leur bonheur et le paient un bon prix : le ciel sur la terre, mais pas sans purgatoire.

Mme Clarisse Francillon vit dans un monde plus vrai. C'est dire qu'elle n'est pas souvent joyeuse. L'humaine condition ne lui inspire qu'un enthousiasme modéré.

Comme naguère *La Mivoie,* **Béatrice et les insectes** raconte l'histoire d'une femme qui a manqué sa vie. Jeannette, l'héroïne de la *Mivoie,* ne pouvait s'en prendre qu'à elle-même de ses déceptions : le bonheur avait peut-être passé tout près, elle ne s'était pas décidée à le saisir. Béatrice, dès l'enfance, souffre par la faute des hommes, sans l'avoir mérité.

Le récit de ses épreuves s'arrête au seuil de la vieillesse. Mais on sent que, jusqu'à la fin, cela continuera. Béatrice est jeune encore et tout ailée d'espoir lorsque, un jour, un de ses amis lui montre des insectes « aux affreuses pattes velues et aux têtes énormes, contenus dans des boîtes à couvercle de verre ». Il lui dit que les hommes, c'est du pareil au même. « Pourquoi? » demande-t-elle. « Parce que ça ronge, ça dévore, ça détruit... et plus on les voit de près plus ils sont laids. » L'existence se chargera de démontrer à Béatrice le bien-fondé de cette comparaison, assurément peu flatteuse pour la vanité masculine. On souhaite que Mme Clarisse Francillon n'ait point sujet de le vérifier sur elle-même. On espère que son prochain livre sera un peu moins barbouillé de « misandrie ».

En attendant, prenons Béatrice comme elle est. Trois générations d'hommes contribuent à son malheur. D'abord, le malfaisant goujat que sa mère, restée veuve de bonne heure, a commis l'imprudence d'épouser, ensuite un amant, un mari, un autre amant, tous des lâches et des égoïstes; enfin les deux fils que son mari (dont elle s'est débarrassée par divorce) eut de sa première épouse.

La faiblesse de certaines femmes devant l'homme est un fait, un fait assez fréquent. Mme Clarisse Francillon semble l'attribuer pour une bonne part à la sensualité et, pour une

part non moindre, à la bonté, à l'esprit de sacrifice des filles d'Eve, à leur horreur des luttes et des querelles. Ce fait, elle l'étudie avec une impitoyable rigueur. Sans grands mots, sans éclats de voix, elle en décrit les symptômes, elle en montre les ravages. Elle excelle à faire sentir, tout au long d'une destinée, le poids du temps et de ces circonstances infimes qui, d'un mouvement continu, pareil à celui du sable dans le sablier, épuisent le compartiment du bonheur pour combler celui de la misère. Elle n'accorde même pas à Béatrice la consolation d'une maternité. Certaines « âmes sensibles » lui reprocheront d'écrire sèchement. Heureuse sécheresse, qui n'est que sobriété, et combien plus touchante que l'emphase!

On a dit des femmes auteurs que leur propre histoire peut seule les inspirer. A cette observation souvent faite et souvent exacte, Mme Clarisse Francillon donne un irréfutable démenti. Par *Béatrice et les insectes,* qui est son troisième roman, elle apporte la preuve d'un vrai tempérament de romancière.

RENÉ DE WECK.

LETTRES ITALIENNES

Aldobrandino Malvezzi : *Cristina di Belgiojoso,* vol. I et II, Treves, Milan. — Maria Albini : *Ragazze inquiete,* Corticelli, Milan. — Daisy di Carpenetto : *Il Figlio della Città,* Mondadori, Milan. — Manlio Dazzi : *Città,* Mondadori, Milan. — Sem Benelli : *Io in Africa,* Mondadori, Milan. — Guido Manacorda : *La Selva el Tempo,* Bemporad, Florence. — Francesco Casnati : *Baudelaire,* Morcelliana, Brescia. — Piero Bargellini : *David,* Morcelliana, Brescia. — Carlo Pelosi : *A Te, Alpe,* Il pensiero, Bergame. — Un Italiano (Carlo Pelosi) : *Terra Littoria,* Montes, Turin.

Le marquis Aldobrandino Malvezzi, usant de documents inédits dont la plupart ont été extraits des archives des familles patriciennes, a écrit une biographie de **Cristina di Belgiojoso** dont les deux premiers volumes seulement ont paru : *Les Premières Armes,* et *La Séductrice.* Un troisième suivra bientôt : *Pensée et Action.* Nous pouvons déjà porter sur l'ouvrage un jugement d'ensemble, quitte à revenir sur le détail quand nous le connaîtrons complètement.

Le sujet était de ceux envers lesquels nous nourrissions une légitime défiance. Nous sentions en effet que la plupart de ceux qui le traitaient, surtout en France, n'avaient voulu faire que de l'aimable littérature. Marcel Boulenger, avec ses *Mé-*

moires du Marquis de Floranges, a fait une très jolie mystification littéraire dont plusieurs ont été les dupes; et ce manque de sens critique est fort blâmable chez des gens qui prétendent à l'érudition. Il est facile à Aldobrandino Malvezzi de les critiquer. Il affirme par ailleurs que l'incompréhension des Français à l'égard de la princesse tient à des causes plus générales; et notamment à la vision fausse que leur ont donnée de l'Italie des écrivains comme Stendhal. Ce n'est pas de ma faute si Aldobrandino Malvezzi le dit en termes très sévères. Il est certain que Stendhal subit actuellement en Italie une dévaluation, ou, pour parler d'une façon plus conformiste, un alignement.

Quoi qu'il en soit, cette biographie est, dans l'intention de son auteur, une apologie intégrale. Il explique tout à l'avantage de la belle Christine. Tout nous semble trop. La princesse a été l'objet de jugements très divers de la part de Théophile Gautier, de Musset, de Balzac, de Liszt, de Girardin, de Mme d'Agoult, de George Sand, de beaucoup d'autres; et même si nous admettons qu'ils n'ont pas toujours eu raison, il nous reste à conclure que Christine, elle, n'a pas eu le pied parisien; ce qui était grave, au siècle dernier.

De plus, nous trouvons que l'auteur a traité avec une discrétion plus que parcimonieuse la vie sentimentale de son héroïne. Il ne nous dit même pas qui fut le père de la petite fille que la princesse mit au monde à Versailles le 23 décembre 1838. Même si le *genitor* se confondait avec le *pater*, il valait la peine de nous le dire.

L'attitude d'Aldobrandino Malvezzi à l'égard de Christine de Belgiojoso se peut expliquer d'un mot : cette femme appartient à l'histoire de ce que les Italiens appellent le *Risorgimento*, c'est-à-dire de cet ensemble de faits très complexes et d'inégale valeur qui conduisirent à l'indépendance et à l'unité. Comme telle, elle est sacrée. Alors que nous avons exercé une critique vive parfois jusqu'à l'exagération sur toute notre histoire nationale, les Italiens n'ont que très peu révisé les jugements sur les hommes et sur les événements de la leur entre 1815 et 1870. Fait d'autant plus frappant que, depuis longtemps, ils sont assez loin du libéralisme de cette période. Contradiction dont il faut tenir le plus grand compte dans

la vie italienne du dernier quart de siècle. Certains historiens commencent à s'en apercevoir, et nous aurons l'occasion d'y revenir. Toutefois, en ce qui nous touche, nous conservons notre pleine liberté d'appréciation. Nous sommes bien obligés de reconnaître qu'en France, la princesse n'eut pas toujours des fréquentations politiques bien sérieuses. D'où sans doute la suspicion dont elle fut victime. Son rang s'y dégradait, peu ou prou. Nous avons acquis, aujourd'hui, une triste expérience de ces choses. Des conspiratrices et des agitatrices, combien n'en avons-nous pas vu, depuis une trentaine d'années? Ce sont les descendantes, les transpositions à notre époque, de Christine de Belgiojoso. Elle avait pour elle d'être une très jolie femme et d'avoir su rester, malgré tout, une grande dame. C'est pourquoi nous nous permettons de penser qu'elle aurait servi bien plus efficacement la cause italienne si elle était restée à Milan pour y jouer son rôle de patricienne.

Les **Ragazze Inquiete,** de Maria Albini, et qu'on pourrait traduire par *Inquiétudes de jeunes Filles,* est un roman sous forme de lettres qui a paru à quelques jours près au même moment que les *Jeunes Filles* de M. de Montherlant. Le rapprochement est assez instructif. S'il est déjà difficile, comme le disent les psychologues spécialisés, de connaître les femmes, il le sera encore bien davantage d'être précisément renseigné sur l'esprit et la nature des jeunes filles, surtout de celles qu'on a pris l'habitude d'appeler modernes; c'est-à-dire de nos jeunes contemporaines. Les véritables ne se confient guère aux hommes, surtout aux romanciers à la mode qui ne connaissent que des *surrogate.* Mettons des ersatz. C'est pourquoi je préfère, et de beaucoup, ce témoignage direct de l'une d'entre elles. C'est le premier livre de Maria Albini, et l'on y sent les défauts habituels aux jeunes auteurs, surtout lorsque ce sont des femmes : le raisonnement y prend souvent le pas sur l'action. Peu importe. Peu importent aussi quelques attitudes qui paraîtraient contradictoires aux logiciens. Les femmes sont moins logiques que les hommes, parce qu'elles se trouvent plus qu'eux dans la vie courante, et la vie n'a que faire d'être logique.

L'analyse de Maria Albini vaut certes pour la plupart des jeunes filles d'aujourd'hui. Elle a cependant une résonance

très italienne. En Italie, depuis Guido Guinizelli jusqu'à Carducci, la femme a été spiritualisée. Ce n'était possible que dans une société d'un grand fond religieux et d'un groupe familial fort solide. On unissait indissolublement à la personne de la femme les hautes vertus indispensables à une civilisation ainsi conçue. Elle en était récompensée par des honneurs qui faisaient d'elle un être en quelque sorte sacré. Elle les trouve, aujourd'hui, lourds, parce qu'ils ne lui sont plus imposés avec la contrepartie de sécurité dont elle bénéficiait autrefois. Les femmes préfèrent jouer le jeu à égalité avec les hommes. Qu'y gagneront-elles? Cette attitude de novation totalitaire s'exprime parfois avec des maximes inquiétantes : *L'esprit ne connaît pas de sexe.* Or comme l'esprit est de la nature même d'une personne donnée, il connaît toutes les variétés; et avant tout, celle du sexe. Cette révolte qui, comme toutes celles du même genre, commence par s'en prendre à des qualités traditionnelles, est intéressante, parce que nous verrons par la suite comment Maria Albini saura reconstruire.

Dans **Il Figlio della Città,** Daisy di Carpenetto ne va pas à des thèses si audacieuses. Une jeune dactylo descend de ses montagnes pour aller à Rome où elle se laisse séduire par le fils du patron, et elle a un enfant. Thème qui paraîtrait de la dernière banalité si ce n'était la musique, plus que les paroles, qui fait la chanson. Les qualités spécifiques de ce roman de femme sont appréciables. Clarté et sûreté de la composition, personnages vivants et bien colorés; enfin, la fraîcheur résignée de l'héroïne. En face des pages bouillonnantes de Maria Albini, cet *Enfant de la Ville* est d'une reposante mélancolie.

Manlio Dazzi intitule son dernier livre tout simplement **Città,** *Ville.* Il est vrai qu'il y a un sous-titre : *Jours de Contumace;* et une désignation : *roman,* qu'on pourrait discuter. L'affabulation est ingénieuse : un homme qui a commis un meurtre par légitime défense, et fort excusable, va se réfugier, en attendant la Cour d'Assises, dans les environs immédiats d'une petite ville où il n'est pas connu. Il a d'abord un peu l'esprit d'un homme traqué. Puis il s'enhardit; il découvre la ville par morceaux. Autant dire qu'il découvre le monde, avec, parfois, un peu d'ironie et d'humour à la Bontempelli; mais le plus souvent, cette sorte de journal est fait d'une

poésie directe, vigoureuse dans sa manière, pénétrante par certains de ses effets. C'est la poésie des objets et des êtres, pris comme ils sont, considérés par un homme qui ne peut avoir pour eux que de l'indulgence. Ils ne sont jamais travestis par un désir d'interprétation. Ils sont comme ils sont, présentés avec cordialité, sans réalisme brutal. En somme un monde où l'on peut vivre sans amertume, tout au plus avec une certaine mélancolie, car tout n'y réussit pas avec un parfait bonheur. Mais ce n'est la faute de personne. On trouve dans ce livre des figures de jeunes filles esquissées à traits larges, mais clairs. Sont-elles inquiètes? Elles vivent sans aucun trouble. Voici le dernier paragraphe du livre, une ligne seulement; c'est après l'acquittement du héros : « Tiziana est entrée comme novice chez les Imeldines. » Même fin que chez les *Jeunes Filles inquiètes.* Mais ici dans un autre esprit.

La première fois que je vis Sem Benelli, ce fut au *Lirico* de Milan, au mois de février 1918. Il était en uniforme de capitaine d'artillerie, et il menait, avec d'autres, cette ardente campagne qui, après Caporetto, arriva à ressaisir les esprits italiens. Son discours fut une démonstration politique lucide, et non vaine littérature. Il se termina ainsi : *Ora, vincere è difficile, ma si può e si deve. Aujourd'hui, vaincre est difficile; mais on le peut, donc on le doit.* Je m'en suis souvenu en lisant **Io in Africa,** *Moi en Afrique,* où il raconte la campagne d'Ethiopie à laquelle il a pris part comme volontaire. Nous nous défions en général de ces reportages coloniaux pour ce qu'ils contiennent de conventionnel et d'un peu primaire. Mais celui-ci a été écrit par un poète à vision précise, et doublé d'un soldat. Poésie et action. Ce livre est un inappréciable document, écrit, si je puis dire, avec un enthousiasme de sang-froid. Et document sur tous les plans, car technique, récit, choses vues et idées s'y fondent en une mise en œuvre remarquable. C'est pourquoi il restera, même et surtout lorsqu'il aura cessé d'être actuel.

Le livre de Guido Manacorda, **La Selva e il Tempo,** suite d'études sur l'esprit germanique, semble plus éloigné de nos soucis immédiats. Il s'y rattache cependant de bien des façons. Depuis les Eddas jusqu'aux plus récents auteurs scandinaves, en passant par Luther, les Faust, Wagner, Ibsen, Guido Mana-

corda montre la persistance des grands traits de l'esprit nordique : pessimisme, immanentisme, racisme, prédominance de la musique polyphonique, et défiance des arts plastiques. Il montre ce que Carlyle a voulu dire lorsqu'il a appelé Luther *l'Odin chrétien;* mot qui, jusqu'ici, n'avait guère été commenté.

Guido Manacorda peut être considéré comme un écrivain religieux. La littérature religieuse est en ce moment assez riche en Italie. Le **Baudelaire** de Francesco Casnati lui appartient. On peut le mettre en parallèle avec le *Baudelaire le trop chrétien* de Guillain de Bérrouville. Il suit davantage la biographie matérielle, si je puis dire, du grand poète d'où il fait sortir, pas à pas, des préoccupations spiritualistes. Elles obsédèrent Baudelaire, même aux pires moments de sa vie si décevante. Francesco Casnati résume son commentaire en cette phrase : *...il parla constamment la grammaire du Catholicisme, qu'il préféra à toute autre, et sa poésie d'impénitent supplicié fut si sacrilège qu'elle devint, par antinomie, suggestive de l'adoration.*

Piero Bargellini, toujours très actif, montre, avec son **David,** quelle fut, en fonction de sa vie, la nature même de l'inspiration du grand poète hébraïque. Un chant, plutôt qu'un commentaire. Mais quelque discrétion qu'il y mette, nous nous apercevons bien que la science biblique de Piero Bargellini est sûre.

Un chant sur l'Alpe est aussi forcément d'esprit religieux. Sans quoi, il n'aurait pas grand sens. Ainsi du recueil de Carlo Pelosi, **A te Alpe.** Avec cette suite de pièces lyriques, l'auteur a fait entrer la littérature de montagne, je dis la littérature d'imagination qui prend la montagne pour thème, dans la littérature tout court. Des critiques qui ne sont pas alpinistes ont parlé de ces vers comme ils eussent fait, par exemple, de poésies sur la mer ou sur la forêt. C'est à signaler, car, il n'y a guère, la littérature de montagne leur semblait, à tort ou à raison, trop spécialisée. Les pièces de Carlo Pelosi sont certes animées d'un grand souffle. Techniquement, elles procèdent des dithyrambes du *Laus vitæ* de D'Annunzio. Et le sujet y invitait. De même que celui de son plus récent recueil, **Terra Littoria,** où toutefois se manifeste davantage

de modernisme de forme. Non pas de langue : celle de Carlo Pelosi est toujours simple et accessible.

PAUL GUITON.

VARIÉTÉS

L'obéissance selon saint Ignace de Loyola. — Saint Ignace de Loyola laissa une œuvre toujours vivante, la Compagnie de Jésus, ce qui le rend, en quelque façon, notre contemporain.

Sa vie, au moins dans ses grandes lignes, est bien connue. Ses fils en ont consigné l'essentiel dans le Bréviaire romain.

Ignace, de nationalité espagnole, y lisons-nous, naquit en Biscaye (1481) de la noble race des Loyola. Après avoir fait partie de la cour du Roi catholique, il suivit la carrière des armes. Grièvement blessé au siège de Pampelune, il lut par hasard des livres de piété et brûla, sous l'effet de la grâce, du désir de suivre les traces des saints du Christ. Une fois guéri, il partit pour Montserrat et là, après avoir déposé ses armes sur l'autel de la Vierge, il résolut au cours de la nuit qu'il passa en prière, de fonder une milice vouée tout entière au service de Dieu.

De là, après avoir donné ses riches vêtements à un pauvre et revêtu un sac, il gagna Manrèse où, ne vivant que du pain qu'il mendiait et ne buvant que de l'eau, jeûnant, sauf les dimanches, domptant sa chair au moyen d'une chaîne hérissée de piquants et d'un cilice, couchant à même la terre, se flagellant cruellement avec des verges de fer, il demeura toute une année, recevant de telles lumières intérieures qu'il avait coutume de dire que quand bien même les Saintes Lettres n'auraient pas existé, il aurait été prêt à mourir pour la Foi après ce qui lui avait été découvert à Manrèse.

C'est à cette époque que cet homme, ignorant tout des Lettres, composa ce livre admirable des Exercices qui fut approuvé par le Saint-Siège et par tous ceux à qui il fut si utile.

Afin de se préparer à gagner les âmes, il se fit lui-même écolier et comme il ne pouvait admettre de ne pas travailler au salut des autres, il subit des mauvais traitements et des railleries, tout en continuant, jusqu'à extinction de ses forces, ses macérations.

Cependant il attendait de faire beaucoup plus pour la gloire de Dieu. Il se rendit à Paris où il s'adjoignit neuf compagnons de diverses nationalités, ayant tous conquit des grades dans les différentes branches de la théologie, et jeta à Montmartre les premiers

fondements de l'ordre qu'il institua plus tard à Rome, ajoutant aux trois vœux ordinaires un quatrième, celui des missions, et unissant plus intimement son institut au Saint-Siège que les autres ordres ne le sont. Paul III, puis les autres pontifes, enfin le Synode de Trente approuvèrent sa règle.

Saint Ignace envoya saint François-Xavier aux Indes prêcher l'Evangile et ses autres compagnons à travers le monde pour propager la religion et combattre les superstitions païennes et l'hérésie. Ainsi, de l'avis de tous et comme le proclame le Saint-Siège, Dieu, — il l'avait déjà fait en d'autres temps et d'autres circonstances — à Luther et aux autres hérétiques de cette époque, opposa Ignace et sa société.

Mais Ignace de Loyola s'employa surtout à développer la piété parmi les catholiques. La beauté des églises, l'enseignement du catéchisme, la fréquentation des sermons et des sacrements furent l'objet de ses soins.

Lui-même, après avoir fondé partout des collèges où la jeunesse recevait l'enseignement des Lettres et de la religion, fonda, à Rome, le Collège germanique, des maisons de refuges pour les femmes malheureuses ou les jeunes filles en danger, des orphelinats pour les enfants de l'un et l'autre sexe et autres œuvres pieuses, infatigable pour acquérir des âmes à Dieu, disant que s'il avait le choix il préférerait vivre incertain sur son propre salut, mais en travaillant pour Dieu et le prochain, que de mourir sur-le-champ avec la certitude d'être sauvé.

Il exerça sur les démons un merveilleux empire. Saint Philippe de Néri et plusieurs autres personnes virent son visage rayonnant d'une lumière céleste. Enfin, à l'âge de soixante-cinq ans (1556), il émigra vers ce Dieu dont il n'avait cessé de célébrer la gloire, la recherchant en toutes choses. Grégoire XV, en raison de ses grands mérites et de ses nombreux miracles, l'inscrivit au catalogue des saints.

On ne saurait mieux résumer la vie de saint Ignace, toute d'action. Celui-ci était Espagnol et de noble race. Ce gentilhomme, sans lettres, a reçu une éducation soignée, formé qu'il fut à la cour au métier des armes. C'est un chef militaire.

Ses loisirs de grand blessé l'amènent à lire : ce sont, par hasard, des livres de piété qui lui tombent sous la main et, à son tour, il brûle de se mettre au service du Christ et d'égaler la ferveur des saints. Chez ce catholique de race, il n'y a point de débat intellectuel et ce sont les hauts faits de vertus chré-

tiennes qui l'enthousiasment comme l'avaient fait jusque-là les hauts faits d'armes.

A Montserrat, selon une tradition de la chevalerie, il dépose ses armes sur l'autel de la Vierge et passe la nuit en prière; après quoi, il prend la résolution d'organiser une milice entièrement vouée au service de Dieu. Ignace de Loyola entend demeurer ce qu'il est : un gentilhomme; or un gentilhomme ne se présente pas seul à son suzerain : il lui amène la troupe qu'il a levée.

Mais il lui fallait se préparer lui-même à ce nouveau genre de guerre. Ignace de Loyola gagne donc Manrèse où il demeurera seul pendant un an, mais, grâce aux *Exercices spirituels*, nous ne perdons pas son contact. Cet ouvrage n'est pourtant pas une « confession » mais un règlement écrit par un chef à l'usage de ses futurs subordonnés. S'il est demeuré un an à Manrèse, seul avec lui-même, ce n'est pas dans cette voie qu'Ignace entend conduire ses disciples. Elle lui paraît extraordinaire. Dès le sous-titre des « annotations » qui précèdent les *Exercices spirituels*, il indique ce qui fait le fond de son système. Les *Exercices spirituels* ne se feront pas seuls avec Dieu mais on les *recevra* de celui qui les *donnera*. C'est ce dernier qui fournira au retraitant le thème, même les points de la méditation, qui contrôlera tous les mouvements de son âme : consolations ou tristesses, et le dirigé — qui doit tout ignorer de ce qu'on va faire de lui — ne doit rien celer de cette action de Dieu en lui.

C'était là une nouveauté dont les conséquences furent immenses. Certes, dès les premiers siècles du christianisme, de saintes âmes avaient cherché conseil auprès de ceux qu'elles considéraient comme des maîtres de la vie spirituelle; mais de là à prendre comme méthode de ne plus rien celer de sa vie intime avec Dieu, il y a une différence essentielle. C'est de saint Ignace que date cette croyance — devenue presque catholique — à la nécessité, pour demeurer dans une voie sûre, de s'ouvrir, aussi complètement que possible, à son « directeur de conscience ». La pratique de la confession en recevra un caractère nouveau, confesseur et directeur ne faisant, en général, qu'un.

Or, Dieu seul a le droit et le pouvoir de pénétrer dans les

âmes et ce n'est que par une délégation toute spéciale, en vertu d'une ordination sacramentelle que, pour absoudre les péchés, Il autorise un prêtre à le faire. Ignace de Loyola étend cette délégation divine : le directeur de conscience contrôlera désormais toute la vie spirituelle de son dirigé qui sera tenu, s'il veut observer la méthode ignatienne, de lui en révéler les secrets les plus intimes, alors que la simple accusation du péché en laisse presque tout ignorer, le confesseur n'ayant le droit de connaître que ce qui lui est nécessaire pour juger la faute accusée.

Et nous découvrons ainsi l'essentiel de l'esprit ignatien selon lequel la perfection consiste dans la soumission totale de l'homme non seulement à Dieu mais à ceux qui en « tiennent la place » auprès de lui, principe qui sera celui des *Constitutions* de la milice (la Compagnie de Jésus) qu'Ignace avait déjà l'intention de former, constitutions dont tout l'essentiel se trouve parfaitement formulé dans la *Lettre sur l'obéissance.*

Dans la première *annotation* des Exercices, saint Ignace définit ceux-ci une série d'actes (examens de conscience, méditations, contemplations, oraisons et « autres opérations spirituelles ») faits d'après une méthode précise et dans un but déterminé : préparer et disposer son âme à détruire toutes les affections désordonnées afin de découvrir quelle est la volonté de Dieu en ce qui concerne *l'institution* de notre vie en vue du salut de notre âme.

C'est bien là un plan d'action dont voici les lignes générales.

Les *Exercices* doivent durer environ quatre semaines et chacun d'eux (sauf l'examen de conscience) une heure, afin que, grâce à cet effort répété et prolongé, l'âme soit dans la paix, l'ordre qui consiste dans la sujétion parfaite de l'âme et, autant que possible, du corps, à la volonté, elle-même tout entière au service de Dieu.

La ligne de conduite essentielle sera la suivante : dans une soumission totale à celui qui « donne » les exercices, le retraitant s'appliquera, au cours de la première semaine, à connaître ses péchés et, pendant les trois suivantes, à modeler sa vie sur celle du divin Maître. Et non seulement cet ordre

de travail, que doit ignorer le retraitant, est réglé par le directeur dans ses lignes générales, mais dans ses moindres détails : moments de la journée ou de la nuit où les méditations doivent être faites, la méthode à suivre, les attitudes que le retraitant pourra prendre à son gré, l'endroit où se fera l'exercice, l'éclairage de la pièce, le vivre, le sommeil, les pénitences corporelles.

Et il ne s'agit pas là d'un mode de vie passager : c'est en vue d'une réforme complète que les Exercices doivent être faits. L'examen de conscience, particulier et général, devra — ainsi d'ailleurs que la méditation — se faire quotidiennement pendant toute la vie.

Certains maîtres de la vie spirituelle modifient l'esprit ignatien en faisant porter l'examen particulier — pièce maîtresse du système — sur une vertu que l'on se propose d'acquérir. Ignace de Loyola n'a en vue que le vice et le péché qu'il s'agit d'extirper afin d'établir une soumission parfaite de tout notre être à la volonté de Dieu.

De même, sur la confession, saint Ignace a des vues qui lui sont propres. C'est lui qui inaugure la pratique de la confession générale qui consiste à accuser de nouveau des fautes déjà absoutes afin d'acquérir, par ce moyen, une contrition plus parfaite. Or on ne voit pas pourquoi l'examen de conscience, fait seul en présence de Dieu, n'aurait pas le même résultat. La pensée profonde de saint Ignace apparaît donc toujours la même : la soumission constante du chrétien à une autorité humaine, intermédiaire entre Dieu et lui.

Et nous en arrivons ainsi à la « Lettre sur l'obéissance », où se trouve résumée toute la doctrine ignatienne et dont les *Exercices* sont l'application individuelle et les *Constitutions* l'application sociale.

Le début de la *Lettre sur l'obéissance* rappelle celui de la Première Epître de saint Paul aux Corinthiens. Saint Ignace se réjouit de l'ardeur que mettent ses fils à tendre à la perfection.

Parmi les vertus, celle qu'il désire le plus voir fleurir en eux est l'obéissance du Christ à son Père qui doit être le caractère distinctif du membre de la Compagnie de Jésus. Au

témoignage de l'Ecriture, l'obéissance n'est-elle pas la vertu qui insère les autres dans l'âme et les y conserve?

Obéir au supérieur, c'est obéir au Christ qui a dit à ses disciples : *Qui vous écoute m'écoute; qui vous méprise me méprise.* A tout ce qui lui fait défaut, Dieu suppléera : le Christ n'a-t-il pas dit aussi, parlant des scribes et des Pharisiens assis sur la « cathèdre de Moyse » : *Tout ce qu'ils vous diront, observez-le et faites-le, mais ne suivez pas leurs exemples.*

Etudiez-vous donc, poursuit saint Ignace, à voir dans votre supérieur le Christ et, en Lui, la divine Majesté, selon l'enseignement de saint Paul, car le supérieur est, auprès de vos âmes, le vicaire du Christ.

L'obéissance, vraiment digne de ce nom, ne consiste pas seulement dans l'exécution de l'ordre reçu mais dans l'adhésion intérieure de la volonté, selon la parole de l'Ecriture : *L'obéissance est meilleure que les victimes :* dans l'acte d'obéissance, c'est la volonté elle-même qui est offerte en sacrifice à Dieu, comme l'enseigne saint Grégoire.

Quelle périlleuse erreur que de n'obéir au supérieur qu'extérieurement! La conduite de Marthe et de Marie, totalement soumises au Christ, l'une dans l'action, l'autre dans la contemplation, est un modèle de l'obéissance parfaite.

Remettez donc entre les mains de votre supérieur, sans aucune réserve, cette liberté que vous avez reçue de votre Créateur : votre libre arbitre n'en sera en rien diminué mais en deviendra plus parfait, puisqu'il sera ainsi entièrement conforme à la volonté de Dieu dont votre supérieur tient la place auprès de vous.

N'essayez donc pas d'amener votre supérieur à faire votre volonté, mais faites la sienne comme étant celle de Dieu.

Mais pour qui veut s'immoler totalement à Dieu, il ne suffit pas d'offrir sa volonté, il faut offrir aussi son intelligence, autant que celle-ci peut être soumise à la volonté. Tout ce que le supérieur ordonne doit être tenu pour juste et vrai. Puisse le devoir d'obéissance être ainsi compris de tous les hommes pour qu'ils soient agréables à Dieu et des religieux à qui cette vertu est nécessaire.

Ainsi ni la volonté, ni le jugement ne pourront errer. *Ne te*

confie pas en ta seule prudence, dit l'Ecriture et c'est aussi le conseil de la sagesse humaine : le supérieur ne tient-il pas auprès de nous la place de Dieu, surtout dans la vie spirituelle?

La nature humaine est d'ailleurs ainsi faite que notre volonté suit notre jugement : l'assentiment de notre jugement est donc nécessaire à l'obéissance parfaite — qui prend, de ce fait, le nom « d'obéissance aveugle » — à l'humilité et donc à la paix et à la tranquillité de l'âme.

Ainsi sera maintenue dans une société cette concorde tant recommandée par l'Apôtre.

De plus, l'holocauste fait à Dieu est ainsi total puisque nous ne conservons rien de nous-mêmes, soumettant non seulement notre volonté mais notre intelligence à notre supérieur.

Retenez donc bien les trois points suivants, conclut saint Ignace : voyez le Christ dans votre supérieur, quels que soient les erreurs et les défauts de ce dernier, lui obéissant, selon l'enseignement de saint Paul et de saint Bernard, de toute votre âme; prenez toujours sa défense et ne le blâmez jamais, vous soumettant avec joie; tenez pour la volonté de Dieu celle de votre supérieur : de même que vous devez croire tout ce que l'Eglise vous enseigne, faites tout ce que votre supérieur vous ordonne et qui n'est point manifestement un péché. Ainsi agit Abraham et Jean, l'abbé, qui, pendant toute une année, arrosa un morceau de bois sec et s'efforça à soulever une pierre que plusieurs hommes n'avaient pu bouger.

Il ne vous est pourtant pas défendu, après avoir prié, d'exposer vos objections à votre supérieur pourvu que vous soyez toujours prêt à approuver et à tenir pour le plus juste ce qu'il aura décidé.

Et cette obéissance, vous devez l'observer à l'égard de tous les membres de la hiérarchie, comme il est nécessaire dans toute société.

Saint Ignace ne semble donc pas distinguer — au moins clairement — entre la soumission due à la loi de Dieu en tant que celle-ci est la règle de notre nature, de notre perfec-

tion, de notre bonheur — soumission qui est le principe de toute vertu — et l'obéissance due à cette même loi en tant que manifestation de la volonté souveraine de Dieu, auteur de tout ordre.

De même, il ne souligne pas la différence essentielle de l'obéissance due à Dieu et au Christ et celle due aux hommes et il ne définit pas rigoureusement en quoi ceux-ci, pour autant qu'ils exercent l'autorité, peuvent être appelés les « vicaires de Dieu ».

Et pourtant Dieu seul a droit sur notre vie intérieure qui échappe, au contraire, au pouvoir et même au contrôle des hommes. « *C'est une erreur,* dit Sénèque (C. 20, *De Beneficiis*), *de croire que la soumission* — celle due aux hommes — *s'étend à l'homme tout entier : dans sa partie la plus haute, il en est, au contraire, exempt; seul le corps* (l'activité extérieure) *est soumis aux supérieurs, l'âme demeure libre : sui juris.* »

Pour saint Ignace, l'obéissance parfaite exige, au contraire, la soumission intérieure, celle de la volonté et du jugement — d'où son nom d' « obéissance aveugle ». Et, pour lui, il ne s'agit pas seulement de comprendre l'ordre afin de l'exécuter le mieux possible, mais de tenir cet ordre comme le meilleur parce qu'émanant du supérieur, vicaire de Dieu. C'est toute notre liberté intérieure dont il faut faire à Dieu le sacrifice en obéissant aux supérieurs, holocauste qui est le plus agréable à Dieu.

Saint Ignace reconnaît bien que, devant l'évidence, la volonté perd ses droits, qu'un ordre manifestement coupable ne doit pas être exécuté; mais, d'autre part, ne refuse-t-il pas à l'homme le droit de juger cet ordre qu'il doit *à priori* tenir pour le meilleur puisqu'il vient de Dieu dont le supérieur tient la place auprès de nous? A Dieu, nous devons en effet la soumission totale de notre volonté et de notre jugement. Telle paraît bien être la pensée de saint Ignace pour qui la foi et l'obéissance ne font qu'un.

Au fond, toute la doctrine de celui-ci a pour principe l'adage : « Toute autorité vient de Dieu » qu'il interprète dans le sens suivant : le supérieur tient, auprès de nous, la

place de Dieu même dont il est le vicaire, délégation que saint Ignace ne délimite pas.

On voit bien ce que pratiquement veut notre auteur : il veut l'union la plus parfaite possible entre le supérieur et l'inférieur; or il ne faut pas oublier qu'il avait à lutter contre l'individualisme, l'anarchie de son époque. Il y eut donc réaction chez lui, comme chez Calvin, qui, parti du libre examen de Luther, établit dans son Eglise une hiérarchie, une orthodoxie, une discipline qui prenait l'homme tout entier. Et le besoin de cette réaction se faisait si bien sentir que les doctrines ignatienne et calviniste connurent tout de suite un très vif succès. Claires, autoritaires, elles mettaient leurs adeptes à l'abri des angoisses de l'anarchie, alors que la « liberté des enfants de Dieu » avait été l'un des charmes des époques où l'Eglise n'était pas menacée dans son existence.

Il est plus inexplicable que, dans la suite, on ait fait de conseils d'ordre pratique, toujours contingents, une doctrine, et cela au point de les tenir pour les principes essentiels non seulement de toute l'ascèse, mais de toute la morale chrétienne. La plupart des catholiques admettent, en effet, comme certain qu'il faut toujours obéir, le supérieur ayant toujours raison et qu'il suffit de le faire pour observer toute la loi du Christ; qu'il est défendu ou, en tout cas, bien périlleux de juger un ordre; que la volonté du supérieur s'étend à notre vie intérieure tout aussi bien qu'à notre vie extérieure — si tant est que l'on songe même à faire cette distinction — le tout reposant sur le principe que le supérieur tient totalement la place de Dieu auprès de nous et que le pouvoir de Dieu sur nous étant sans limites, celui de son vicaire l'est aussi, ou tout au moins n'en a pas d'autres que celles que ce dernier s'assigne à soi-même.

Enfin, nous avons vu, en analysant les *Exercices spirituels*, que nous ne devons aller à Dieu que sous le contrôle du prêtre : la *Lettre sur l'obéissance* précise ce principe. Le directeur de conscience n'est pas seulement un maître en qui nous avons confiance : c'est un supérieur à qui nous devons une obéissance parfaite, c'est-à-dire aveugle. Toute la vie intérieure et extérieure du chrétien est donc ainsi placée sous

le signe de l'obéissance aux supérieurs en tant qu'ils sont les « vicaires de Dieu ».

De saint Ignace date donc — fait très important pour l'explication de notre époque — une nouvelle conception de la vie spirituelle, communément admise mais non imposée par l'Eglise qu'elle avait, au premier abord, surprise, même inquiétée.

***

BIBLIOGRAPHIE POLITIQUE

Victor Margueritte : *Avortement de la S. D. N.;* Flammarion. — Giorgio Quartara : *L'Italie déçue;* Alcan. — Edouard Driault : *La Paix de la France;* Ficker. — André Gide : *Retour de l'U. R. S. S.;* Gallimard.

M. Victor Margueritte n'est pas seulement un romancier de talent, il est aussi un publiciste *bolchévisant* qui étudie avec soin les événements politiques et s'efforce de trouver les moyens de guérir les maux des sociétés actuelles. Au premier rang de ces maux, il place avec raison la guerre et les craintes de guerre. Le « soulèvement de révolte qu'il éprouve devant un ordre de choses qui nous ramène inévitablement au gouffre où cette fois disparaîtrait le Vieux Monde, laissant aux Noirs et aux Jaunes le champ devenu libre par le suicide imbécile des Blancs », l'a conduit à écrire un « essai constructif » où, après avoir expliqué les raisons de l'**Avortement de la Société des Nations**, il indique les conditions « d'inauguration d'une ère d'apaisement nécessaire à la reconstruction du vieux monde » : désarmement moral (plus de nations pestiférées), mise hors la loi de la guerre et des expéditions coloniales; Fédération économique européenne, désarmement total comme Litvinoff le réclamait au nom de l'U. R. S. S. dès 1927. Tout en souhaitant aussi vivement que M. Margueritte le maintien de la paix, j'avoue que je crois qu'il n'a pas mis suffisamment en lumière que la *volonté de paix* doit avant tout se manifester par la *volonté de la défendre.* Il reconnaît lui-même que le Luxembourg, la Hollande, la Norvège, la Suède, le Danemark et la Suisse sont de véritables privilégiés, mais à quoi doivent-ils cette situation : aux armements des puissances qui les protègent; il serait juste qu'ils s'associent aux charges du maintien de la paix. Il est aussi assez naïf de croire à

la sincérité des propositions de Litvinof parlant au nom d'une tyrannie abhorrée par la majorité du peuple russe : Staline ne peut pas plus désarmer que Hitler ou Mussolini. M. Margueritte demande la création d'une « caisse de compensation » pour les victimes des sanctions économiques et financières contre l'agresseur; le désastre de l'Ethiopie prouve l'insuffisance des sanctions économiques. Il n'y a qu'un moyen de protéger contre le *plus fort :* l'union régionale des nations pacifiques. C'est sur un engagement de ce genre et sur celui de ne pas se faire justice soi-même que doit avant tout reposer la paix : sécurité d'abord, arbitrage ensuite, désarmement finalement. Si des traités d'alliance anglo-éthiopien ou russo-serbe avaient existé en 1935 et en 1914, les deux guerres n'auraient pas éclaté.

M. Giorgio Quartara, un Italien qui écrit le français avec une aisance remarquable, a entrepris de nous exposer les doléances de **l'Italie déçue.** C'est une savante et intéressante énumération des griefs des Italiens contre la France, contre l'Angleterre et contre les Etats-Unis au sujet de la Grande Guerre et des traités de paix. Ce qui caractérise surtout l'argumentation de M. Quartara est sa méconnaissance absolue du principe des nationalités. C'est pourtant au nom de ce principe que l'Italie a lutté en 1848, en 1859, en 1866 et en 1915! Raconte-t-il les affaires d'Albanie de 1923, il dira : « Malheureusement Corfou ne put être conservé par l'Italie. » Envisageant l'avenir de l'Albanie, il écrit : « L'Italie pourrait « reprendre pour elle Vallona avec un *hinterland* approprié et troquer le reste avec la Yougoslavie en échange d'une Adriatique rédimée, et peut-être avec la Grèce pour avoir Corfou. » Les accusations de M. Quartara contre la France, l'Angleterre et la Grèce au sujet de l'Asie Mineure sont aussi bien curieuses; il passe d'ailleurs sous silence que la principale cause de l'absence d'acquisition italienne dans cette contrée fut que l'Italie n'y envoya pas de troupes et, fidèle à sa politique de bascule, intriguait avec les Turcs pour nuire à la Grèce et à la France. Comme conclusion de ce chapitre, M. Quartara dit : « La Syrie et la Palestine au moins devraient passer sous le drapeau italien. » En arrivant aux

problèmes actuels, il réclame de nouveau pour l'Italie la Dalmatie (« de nationalité italienne jusqu'en 1866 ») puisqu'il « ne lui a été donné en compensation ni Malte, ni autre chose ». A l'Allemagne, il accorde tous les pays habités par des Allemands (sauf le Tyrol italien), les colonies portugaises et un intérêt dans celles de la Belgique et de la Hollande. En face d'elle, on constituerait un « bloc » italo-français qui chercherait à « s'amalgamer l'Espagne » !

Le livre de M. Driault sur **La Paix de la France** est méritant, mais son titre est trompeur. L'auteur s'en est rendu compte et il l'a expliqué par un sous-titre exact : *La politique internationale de l'après-guerre* (1918-1935).

Le récit de M. Driault est bien nourri de dates et de faits; à cette partie de son travail, il n'y a que des éloges à adresser. On ne pourrait malheureusement pas en dire de même de ses réflexions : elles rappellent les élucubrations des rédacteurs des petites feuilles chauvines. Les affirmations inexactes fourmillent sous sa plume. Je me contenterai d'en donner comme exemple la façon dont M. Driault raconte la défaite de la Roumanie en 1916 :

> Mais tout à coup les Russes s'arrêtent; ils ne tiennent pas à voir naître une Grande Roumanie : Sarrail à Salonique n'est occupé qu'à soutenir l'insurrection vénisêliste contre le roi Constantin. La Roumanie fut donc écrasée...

Malgré ces défauts d'exposition, le livre de M. Driault est un résumé fort utile et que l'on consultera avec profit.

ÉMILE LALOY.

§

Il est incontestable que M. André Gide partage dans son petit livre, **Retour de l'U. R. S. S.**, l'avis de ceux qui prétendent qu'il n'est pas bon de vivre au pays des Soviets où n'existe ni liberté d'aucune sorte, ni prospérité, ni véritable culture. Cependant, ses critiques les plus acerbes ne démontrent nullement qu'il a renié sa foi en l'U. R. S. S. et qu'il s'est détaché de son avenir. Ce qu'il reproche aujourd'hui à la Russie soviétique, ce n'est pas d'avoir tenté une grande expérience politique, sociale et économique, qui serait

« au-dessus des forces humaines », mais d'avoir trahi de nos jours la révolution d'octobre 1917 (1), d'avoir abandonné la ligne établie par les fondateurs et les premiers artisans de la Russie Nouvelle. Il se peut que M. André Gide se méprenne sur la valeur de cette ligne, sur sa portée et le degré de son application; il se peut même qu'il idéalise cette Russie soviétique du temps de Lénine qui, après tout, n'était peut-être qu'un mirage, qu'un miroir à alouettes, qu'une de ces machines germées dans des esprits chaotiques et chimériques sans aucune chance d'être appliquées et surtout de donner des résultats concrets, tangibles et durables. Quoi qu'il en soit, la foi de M. Gide en cette ligne, que suivait la Russie soviétique d'hier, reste aujourd'hui encore intacte, et c'est pourquoi ses critiques ont tant de poids et de relief. Elles montrent combien leur auteur est sincère avec lui-même et quelle est la force de son honnêteté envers ses lecteurs. Car enfin, rien ne l'empêchait de fermer les yeux sur les côtés sombres du tableau soviétique et de continuer à le dépeindre d'une façon conventionnelle, comme le font beaucoup de ceux qui visitent l'U. R. S. S. Cependant, M. Gide écrit :

> Si je me suis trompé d'abord, le mieux est de reconnaître au plus tôt mon erreur; car je suis responsable, ici, de ceux que cette erreur entraîne (p. 13).

Et deux pages plus loin :

> Qui dira ce que l'U. R. S. S. a été pour nous? Plus qu'une patrie d'élection : un exemple, un guide. Ce que nous rêvions, que nous osions à peine espérer, mais à quoi tendaient nos volontés, nos forces, avait eu lieu là-bas. Il était donc une terre où l'utopie était en passe de devenir réalité.

Mais s'était-il vraiment trompé tout d'abord sur la valeur et la réalité de la grande expérience entreprise en Russie?

(1) Cette conviction d'André Gide que la révolution bolcheviste a été trahie par les dirigeants actuels des Soviets le rapproche singulièrement de Trotsky, dont le dernier volume a justement pour titre : *La Révolution trahie* (Grasset, édit.). Je reviendrai un jour à cet ouvrage; pour le moment, je dirai seulement que Gide reste logique avec lui-même et fidèle à ses engouements d'hier. Il n'est nullement revenu sur ses pas comme nous l'ont affirmé d'aucuns un peu hâtivement; il reste dans « la ligne » sans se préoccuper si cette ligne le rapproche du trotskisme et de la révolution permanente. Non, vraiment, je ne crois pas que les soutiens de la société bourgeoise puissent encore compter sur André Gide.

M. Gide, après avoir bien pesé cette question, conclut que non ; que ce n'est pas lui qui s'est trompé, mais que ce sont les dirigeants actuels de l'U. R. S. S., qui ont quitté le bon chemin. Il écrit (page 76) :

Dictature du prolétariat, nous promettait-on. Nous sommes bien loin de compte. Oui : dictature, évidemment ; mais celle d'un homme, non plus celle des prolétaires unis, des Soviets. Il importe de ne point se leurrer, et force est de le reconnaître tout net : ce n'est point là ce qu'on voulait. Un pas de plus et nous dirons même : c'est exactement ceci que l'on ne voulait pas.

Cette dictature d'un seul homme (Staline) a fait qu'il n'est pas un pays aujourd'hui, remarque Gide, « fût-ce l'Allemagne de Hitler, où l'esprit soit moins libre, plus courbé, plus craintif (terrorisé), plus vassalisé ». La vassalité des esprits crée là-bas un grand conformisme dans la pensée. Aussi n'existe-t-il en U. R. S. S. qu'une seule opinion admise d'avance et une fois pour toutes sur tout et n'importe quoi.

Chaque matin, écrit M. Gide, la *Pravda* leur enseigne [aux gens de l'U. R. S. S.] ce qu'il sied de savoir, de penser, de croire. Et il ne fait pas bon sortir de là ! De sorte que, chaque fois que l'on converse avec un Russe, c'est comme si l'on conversait avec tous. Non point que chacun obéisse précisément à un mot d'ordre ; mais tout est arrangé de manière qu'il ne puisse pas dissembler.

La vassalité imposée par Staline et le conformisme qu'il exige de tous ses « sujets » sont rachetés par la restauration progressive de la famille, de la propriété privée, de l'héritage, etc. Tout cela a été restauré en prévision d'une guerre avec l'Allemagne et dicté par la peur qu'on en a. Il importe de donner au citoyen soviétique le sentiment qu'il a quelque bien personnel à défendre. Mais ce retour aux bases « capitalistes » de la société a terriblement embourgeoisé le peuple russe, et a créé une inégalité flagrante.

Comment, écrit Gide, n'être pas choqué par le mépris, ou tout au moins l'indifférence, que ceux qui sont et qui se sentent « du bon côté », marquent à l'égard des « inférieurs », des domestiques, des manœuvres, des hommes et des femmes « de journée », et j'allais dire : des pauvres. Il n'y a plus de classes en U. R. S. S., c'est entendu. Mais il y a des pauvres. Il y en a trop, beaucoup trop. J'es-

pérais pourtant bien ne plus en voir, ou même, plus exactement, c'est pour ne plus en voir que j'étais venu en U. R. S. S. (p. 65).

L'esprit petit-bourgeois qui sévit actuellement dans la Russie soviétique et qui se développe toujours davantage, est servi par une instruction et une culture faites à sa taille.

Cette culture, remarque notre auteur, est toute aiguillée dans le même sens; elle n'a rien de désintéressé; elle accumule et l'esprit critique (en dépit du marxisme) y fait à peu près complètement défaut.

Autre phénomène:

Le citoyen soviétique reste dans une extraordinaire ignorance de l'étranger. Bien plus : on l'a persuadé que tout, à l'étranger, et dans tous les domaines, allait beaucoup moins bien qu'en U. R. S. S. Cette illusion est savamment entretenue; car il importe que chacun, même peu satisfait, se félicite du régime qui le préserve de pires maux.

Et Dieu sait si ce régime est maigre, car ce que le citoyen soviétique reçoit de l'Etat, qui est à la fois fabricant, acheteur et vendeur, ce ne sont, en général, que des marchandises « à bien peu près rebutantes ».

Voilà donc *grosso modo* le tableau que brosse André Gide du paradis soviétique tel qu'il est en ce moment. Il est loin d'être enchanteur. Cependant, Gide a une robuste confiance dans l'avenir de l'U. R. S. S., car, dit-il, « elle nous a montré qu'elle était capable de brusques volte-face ». Et l'idée d'une faillite définitive de l'expérience communiste lui paraît « inadmissible ».

Après tout, il est possible qu'il y ait là-bas un jour une « volte-face », « un brusque ressaisissement », comme dit encore Gide, qui sera aussi brutal que celui qui mit fin à la Nep de Lénine. Cependant, je crois que M. Gide aurait été moins optimiste et affirmatif s'il était plus familiarisé avec l'histoire russe. Malheureusement, son ignorance du passé de la Russie, qu'il partage du reste avec bien d'autres « amis de l'U. R. S. S. », est telle qu'il écrit (p. 43) :

...Le « stakhanovisme » a été merveilleusement inventé pour secouer le nonchaloir [du peuple russe] : *on avait le knout autrefois.*

Je souligne cette phrase, mais en réalité il aurait fallu ali-

gner une série de points d'exclamation. Je sais bien que, pour un Occidental, l'âme russe restera toujours peu perméable et l'histoire russe sera un rébus qu'il aura de la peine à déchiffrer.

NICOLAS BRIAN-CHANINOV.

CHRONIQUE DE LA VIE INTERNATIONALE

L'amité franco-britannique. — Au cours des dernières semaines de 1936 il est apparu à l'évidence, aussi bien en ce qui concerne la non-intervention dans les affaires d'Espagne qu'en ce qui concerne les développements de la situation internationale, tant pour les relations avec l'Italie que pour celles avec l'Allemagne, que la politique de coopération franco-britannique est incontestablement la force de paix la plus sûre qu'il y ait actuellement en Europe. Si cette force venait à manquer, ou si elle se trouvait simplement affaiblie, le danger se préciserait aussitôt et la grande tourmente recommencerait pour une civilisation dont le machinisme, l'exploitation industrielle forcenée de tout progrès scientifique, l'utilitarisme sous toutes ses formes, ont dangereusement vieilli et faussé l'esprit. Tout flottement dans la collaboration entre Londres et Paris aggrave le péril; tout resserrement des liens qui unissent les deux démocraties occidentales détermine plus de stabilité dans la situation internationale. Avec son caractère si particulier, la coopération franco-britannique est la seule chose véritablement noble qui survive de la tradition politique qui a fait l'Europe.

Dans le désarroi d'un monde en pleine révolution, il est heureux que cette amitié de la France et de l'Angleterre ait résisté aux épreuves de l'après-guerre, et qu'elle ait pu s'adapter exactement à l'action commune, nécessaire pour la sauvegarde de la paix, de deux peuples très différents de tempérament, de culture et de mentalité, mais qu'anime — expression la plus respectable d'une civilisation tendant au constant perfectionnement moral — un même sincère amour de cet esprit de liberté qui crée toute la dignité humaine. Au cours des années qui ont suivi la grande guerre, l'Entente cordiale connut, par instants, une totale éclipse. Le repliement sur soi, la nécessité pour chaque nation de réorganiser

son activité générale au milieu d'énormes difficultés financières et économiques, le retour à l' « égoïsme sacré » en réaction contre une expérience dont les résultats se révélaient décevants, telles furent les causes premières de l'usure d'une Entente qui paraissait avoir rempli toute sa mission dès l'instant où elle avait fait effectivement obstacle, en conclusion de quatre années d'une lutte sans merci, à toute hégémonie allemande sur le Continent.

Comment l'Entente cordiale, qui avait permis de gagner la guerre, s'est-elle usée? Comment l'amitié franco-britannique, telle qu'elle existe actuellement, est-elle née, s'est-elle formée et développée? Il n'est pas inutile pour la bonne compréhension de ce qui se déroule à nos yeux avec des aspects si étrangement mouvants de le rappeler. La faillite, par la faute du Congrès des Etats-Unis, de la garantie solidaire anglo-américaine contre toute nouvelle agression allemande; la volonté du peuple du Royaume-Uni de se maintenir dans la mesure du possible sur le terrain impérial et de ne plus s'engager dans les querelles surgissant entre les nations du Continent; son désir aussi de reprendre avec l'Allemagne des relations financières et économiques qu'il croyait susceptibles de hâter son propre retour à la prospérité; enfin, la dangereuse illusion des théoriciens du pacifisme intégral que le désarmement, fût-il unilatéral, peut suffire, à lui seul, à fonder la paix durable, voilà ce qui fit apparaître l'Entente cordiale comme largement dépassée par les événements et réduite à l'état d'un émouvant souvenir. Ce furent les à-coups de la politique européenne qui se chargèrent de rétablir les choses à leur véritable plan. L'échec brutal de la Conférence du désarmement, le retrait de l'Allemagne de la Société des Nations, l'avènement du national-socialisme, le réarmement massif du Reich, tout le chantage exercé dans tous les domaines par la menace d'un brutal recours à la force, rappelèrent les Britanniques aux dures réalités de l'heure et leur firent comprendre que leur propre sécurité dépend en fait de la sécurité du Continent, que l'Angleterre ne peut, pas plus aujourd'hui qu'en 1914, se désintéresser du sort de l'Europe, qu'elle demeure liée, qu'elle le veuille ou non, au destin de la France et de la Belgique, et que si elle veut vivre dans la puissance et la di-

gnité, elle doit avoir le courage de prendre ses responsabilités et de s'assurer les forces indispensables pour défendre efficacement la paix.

C'est ainsi que l'amitié franco-britannique a repris aux yeux du peuple anglais toute sa valeur morale et pratique, qu'elle est redevenue l'ancre de salut pour une Europe menacée de partir à la dérive, le suprême rempart de l'ordre international, non seulement à l'Ouest, mais partout où la paix vient à être menacée. Cette amitié de la France et de l'Angleterre s'est trouvée en quelque sorte rajeunie et vivifiée par la simple constatation qu'elle seule, si elle est intelligemment comprise et honnêtement pratiquée, est capable de faire obstacle à la guerre. Qu'on ne s'y trompe pas : il n'y a dans cette amitié de deux grands peuples qui furent souvent rivaux, qui n'ont pas la même manière de penser et de sentir, qu'une très petite part de sentiment. Certes, le souvenir des épreuves subies ensemble de 1914 à 1918, et de tous les Britanniques qui dorment côte-à-côte avec nos soldats le sommeil sans réveil dans la terre de France demeure vivant au cœur des deux nations. Mais la politique, surtout dans le domaine international, ne se fait pas avec du sentiment. Ce qui la commande, avec, en premier lieu, la géographie, c'est la nécessité impérieuse de sauvegarder des intérêts vitaux, c'est la claire et froide raison.

L'amitié franco-britannique, telle qu'on la connaît à cette heure, est essentiellement une affaire de raison. C'est une combinaison diplomatique malaisée à définir, d'une remarquable souplesse et, par là même, plus solide et plus sûre que n'importe quelle alliance, que n'importe quel accord aux formules rigides. Un seul point précis : l'Angleterre donne à la France et à la Belgique la garantie inconditionnelle et sans réserve de son appui, dans le cas d'une agression non provoquée contre ces deux pays; la France donne la garantie inconditionnelle de son soutien avec toutes ses forces à l'Angleterre et à la Belgique, dans l'éventualité d'une attaque contre ces deux puissances. C'est tout; et cela vaut d'une manière permanente aussi longtemps qu'un nouveau règlement général de sécurité ne sera pas intervenu pour l'Occident. Il n'en faut pas plus pour donner une base solide à une

coopération capable de parer aux risques de n'importe quelle crise. La certitude ainsi acquise que la France et l'Angleterre auront une attitude commune et solidaire dans le cas d'un conflit armé a suffi jusqu'ici pour réduire la menace née de la répudiation unilatérale du traité de Locarno par l'Allemagne, pour faire hésiter les Allemands quand, au mois d'août dernier, on se trouvait au bord de l'abîme, pour déterminer la conclusion de l'accord de non-intervention dans les affaires d'Espagne, pour faciliter la liquidation de la rivalité anglo-italienne dans la Méditerranée. S'il subsiste, à l'heure où nous écrivons, une chance de règlement général, une perspective favorable à une organisation durable de la paix, c'est à l'amitié et à la coopération permanente de la France et de l'Angleterre, ainsi comprises, qu'on le doit.

Les Anglais ont peut-être mis beaucoup de temps à comprendre la situation. Ils ont eu des hésitations, des scrupules et des calculs qui échappent à notre mentalité latine. Mais quand ils eurent compris d'où souffle la tempête qui ébranle l'armature politique de l'Europe, ils ont pris courageusement les décisions qui s'imposaient. Ce qu'il y a peut-être de plus remarquable, c'est que les gouvernements de Londres et de Paris n'ont dû consentir aucun pénible sacrifice sur les principes fondamentaux et les doctrines traditionnelles de leurs politiques respectives pour réaliser leur accord. Cela s'explique par le fait que l'amitié franco-britannique agit uniquement dans le sens du maintien de la paix, qu'elle n'est pas une chose étroite et exclusive, qu'elle n'est inféodée à aucune mystique autoritaire ou révolutionnaire, qu'elle ne connaît d'autre règle que celle du Pacte de la Société des Nations, et qu'elle laisse la porte largement ouverte à toutes les bonnes volontés. Si les vieux peuples franchissent sans secousse violente l' « année cruciale » qui commence, si l'Europe se réconcilie, enfin, avec elle-même et revient à une conception saine de la solidarité internationale, c'est à l'amitié franco-britannique, qui n'est ni une alliance ni une entente rigide, mais qui puise sa force dans le sentiment de tout ce qui est véritablement humain, que le monde civilisé en sera redevable.

ROLAND DE MARÈS.

PUBLICATIONS RÉCENTES

[Les ouvrages doivent être adressés impersonnellement à la revue. Les envois portant le nom d'un rédacteur, considérés comme des hommages personnels et remis intacts à leur destinataire, sont ignorés de la rédaction et, par suite, ne peuvent être ni annoncés ni distribués en vue de comptes rendus.]

Archéologie, Voyages

Jacques Levron : *L'Abbaye de Saint-Aubin d'Angers* (guide du *visiteur*) ; Edit. de l'Ouest, Angers. 2,50

Charles Steber : *La Sibérie et l'Extrême-nord soviétique.* Avec 12 cartes et croquis; Payot. 18 »

Art

Agnès Humbert : *Louis David peintre et conventionnel;* Edit. sociales internationales. » »

André Lhote : *Parlons peinture*, essais. Avec des illust.; Denoël et Steele. 21 »

Henri Verne : *Rubens*, texte inédit. Avec 105 illust. (Coll. Voir et Savoir) ; Flammarion. 6 »

Education

Jean Bourjade : *L'intelligence et la pensée de l'enfant;* Alcan. 10 »

Esotérisme et Sciences psychiques

Docteur Henry Meige : *Gaufridy;* Nouv. Rev. franç. » »

Histoire.

Auguste P. Vistel : *Regards sur le monde indo-latin;* Nouv. Revue critique. 15 »

Littérature.

Hubert Mottart : *D'un règne trop obscur;* Henriquez, Bruxelles. » »

Jacques Noir : *Quelques paroles à propos de poésie.* (Aux poètes morts à la guerre. De l'éternelle et indispensable poésie. Du poète. Comment s'exprime le poète) ; Maugard, Rouen. » »

V. Van der Lugt : *L'action religieuse de Ferdinand Brunetière 1895-1906.* Avec un portrait; Desclée De Brouwer. » »

X : *De l'amour 1937;* Imp. Desmet-Verteneuil, Bruxelles. » »

Livres d'Etrennes

Paul Arène : *Contes et nouvelles de Provence.* Avant-propos de Hubert Dhumez. Illust. de Léo Lelée; Nelson. 7,50

André Demaison : *Histoires de bêtes qu'on dit sauvages.* Illust. de Guyot; Nelson. 7,50

Jacques des Gachons : *Gens de France au labeur.* Illust. de Maximilien Vox; Nelson. 7,50

Mme F. Hodsson Burnett : *Le petit lord* (*Little lord Fauntleroy*), adapté de l'anglais par Eudoxie Dupuis. Illust. de M. Campbell; Nelson. 7,50

Rudyard Kipling : *Contes choisis.* Illust. de Maximilien Vox; Nelson. 7,50

Grey Owl : *Sajo et ses castors*, traduit de l'anglais par Charlotte et Marie-Louise Pressoir. Dessins originaux de l'auteur; Nelson. 7,50

Musique

André Schaeffner : *Origine des instruments de musique.* Introduction ethnologique à l'histoire de la musique instrumentale. Avec 20 figures dans le texte et 78 gravures h. t.; Payot. 50 »

Ouvrages sur la guerre de 1914

Theodor Wolff : *La guerre de Ponce Pilate*, traduit de l'allemand par G. Bourdoncle; Albin Michel. 20 »

Philosophie

Jacques Chevalier: *Descartes;* Plon. 20 »

Louis Elbé : *La crise morale devant la science moderne*, édit. revue et augmentée de *Les postulats spiritualistes devant la science moderne;* Perrin. 15 »

Poésie

Alphonse Carré : *Myrtes et primevères;* Stock. 6 »

George Eloi : *Eclats;* Henriquez, Bruxelles. » »

René Marca : *Energies*. Portrait et illust. de l'auteur; La Caravelle. 10 »

Paul Saintaux : *Par la main d'Antigone;* Impr. auxiliaire. 10 »

Politique

Adolf Hitler, Docteur Goebbels, A. Rosenberg, I. Von Ribbentrop : *L'avenir de l'Allemagne*, précédé d'une note de Y. M. Sicard; Edit. Fernand Sorlot. 12 »

Edouard Julia : *Chroniques politiques et économiques du « Temps »*. Tome I : *1920-1927*. Tome II : *1928-1933*. Préface par Joseph Barthelemy; Edit. du « Temps ». » »

Questions coloniales

Louis de Pace : *La France d'outre-mer*. Préface de M. Charles Danïelou; Technique du livre. 12 »

Questions juridiques

Henri Ramet, Paul Voivenel : *La madone de l'arsenic. L'affaire Lafarge;* Libr. des Champs-Elysées. 13,50

Questions militaires et maritimes

Maurice Garçot : *Kléber*, 1753-1800. Avec un portrait; Berger-Levrault. 15 »

Roman

Albert Char : *Et puis j'ai tué;* Edit. G. Rochat. 12 »

Jean Cossart : *Les hallucinations du lieutenant Darnoux*, roman d'un pilote; Berger-Levrault. 12 »

Courths-Mahler : *La princesse des îles;* Flammarion. 12 »

Jean Frank : *Pour la paix mondiale;* Figuière. 12 »

A. L. Lally : *Sa majesté Eros;* Figuière.

Yves Laparoux : *Le Solitaire. Le Passé sous les cendres;* Maugard, Rouen. » »

Eugène Seurret : *L'autre bataille ou Jojo;* Figuière. 12 »

Adrienne Thomas : *3/4 Curiosité*, traduit de l'allemand par Antonina Vallentin; Stock. 15 »

Sociologie

Comte de Fels : *Tous les ouvriers doivent être propriétaires;* Flammarion. 1,50

Marcel Meneault : *Le capitalisme en déroute. Vers un ordre nouveau. Esquisse d'une rénovation.* Préface de Pierre Lucius; Edit. Dillen. 25 »

Varia

Almanach catholique français pour 1937. Avec des illustrations; Bloud et Gay. 7 »

Jean de Witt : *En chassant des Landes aux Pyrénées.* Précédé d'une préface de Marcel Prévost. Illust. de J. Oberthür. Suivi de deux études de chasses locales par H. Botet de Lacaze et H. de Saint-Blanquat; Edit. de la Bonne Idée, 152, rue de Vaugirard, Paris. » »

MERCVRE.

ÉCHOS

Les prix annuels de la Maison de Poésie. — Un restaurant de Baudelaire : la mère Perrin. — Un pont ignoré de Perronet? — A propos du suaire de Cadouin. — Sur l'origine du mot « orgueil ». — Au sujet d'un inédit de Moréas. — Un témoignage américain sur Ernest Raynaud. — Echos de Salzbourg. — « Ubu Roi » et la chronique parisienne. — M. de Chateaubriand l'a échappé belle. — Pour apprendre notre alphabet. — Errata. — Le sottisier universel.

Les prix annuels de la Maison de Poésie. — La Maison de Poésie ouvre un concours pour chacun de ses trois prix de 5.000 francs : le prix Emile Blémont, qui demande un ouvrage inspiré par la France ou par une de ses régions; le prix Paul Verlaine, sans condition spéciale; le prix Edgar Poe, réservé aux poètes étrangers de langue française. On ne peut présenter que des œuvres poétiques éditées depuis le 1er janvier 1935.

Les membres du jury sont MM. Alcanter de Brahm, président; Henri Allorge, Henri Malo, Victor-Emile Michelet, Léon Riotor, Jean Valmy-Baysse et Daniel de Venancourt, secrétaire général de la Maison de Poésie, 11 *bis*, rue Ballu, Paris 9e. Il suffira d'envoyer un exemplaire du volume avant le 31 mars.

Ces trois prix seront décernés en mai, ainsi que le prix Petitdidier, de 15.000 francs, dont le lauréat doit être un poète de quarante ans au moins, choisi sur l'ensemble de son œuvre et sans déclaration de candidature (*Communiqué.*)

§

Un restaurant de Baudelaire : la mère Perrin. — On s'est souvent demandé où Baudelaire et Poulet-Malassis s'étaient connus. L'un des « Quelques billets de Poulet-Malassis » publiés par M. Jacques Crépet dans le supplément littéraire du *Figaro* du 26 août 1933 nous l'apprend.

Le 21 juin 1866, tenant, de Bruxelles, Champfleury au courant de l'état de leur ami, l'éditeur lui écrivait :

> Baudelaire a quitté Bruxelles vendredi. Je suppose que sa mère se décidera à le mettre dans une maison de santé. On a eu beaucoup de peine à le décider à partir. Il ne voulait pas retourner à Paris dans l'état où il est, dont il a conscience à un certain degré.
>
> Je ferai tout ce que je pourrai relativement à sa succession littéraire, comme vous pensez bien. Est-ce que vous avez des lettres intéressantes? et pourrez-vous me donner quelques mots sur le Baudelaire de l'hôtel Pimodan que je n'ai pas connu? J'ai vu Baudelaire pour la première fois en votre compagnie, chez Perrin, rue du Petit-Lion-Saint-Sulpice (1850).

On s'est naturellement enquis, à l'*Intermédiaire des chercheurs et curieux*, sur ce Perrin. Mais, avant même que la question n'ait passé, je crois préférable d'y répondre dans le *Mercure de France*.

Cela rentre par trop dans ces « Miettes baudelairiennes », auxquelles, à côté de ses grands travaux, M. Jacques Crépet a heureusement attaché son nom, puis le voisinage de la rue de Condé l'ordonne.

Coïncidence amusante, le supplément littéraire du *Figaro* avait, quarante ans à l'avance, le 11 novembre 1893, répondu à la question provoquée par le billet de Poulet-Malassis.

Un article de M. Pierre Veber — un autre Pierre Veber, contemporain et habitué du restaurant de la rue du Petit-Lion-Saint-Sulpice, — consacré au dessinateur Talin, pseudonyme sous lequel se cachait Henri Meilhac à ses débuts, commence ainsi :

Il y avait, en l'année 1852, rue Saint-Sulpice, un restaurant tenu par la mère Perrin...

Après un paragraphe qui ferait longueur, vient cette évocation de la pension de l'ancienne rue du Petit-Lion, depuis peu devenue rue Saint-Sulpice, et de ses habitués :

Or, chez cette mère Perrin, se réunissaient de jeunes gens en instance de célébrité. On mangeait assez sainement, non à la bohême, mais sans recherche coûteuse. Point de femmes, car chacun se déflait du pourceau qui sommeillait dans le cœur du voisin.

Il venait là Baudelaire, Champfleury, Trapadoux, le Marcel de la *Vie de Bohème*, le pianiste Blaquières, Lasserre, le futur promoteur de Lourdes, Etienne Eggis, le neveu de Senancour, des Espagnols aussi : Sisneros et Bermudez de Castro. Alors, c'étaient des discussions littéraires qui réveillaient en sursaut les mouches du plafond, de grandes phrases ponctuées du poing sur la table, des déclamations sonores; on n'était pas encore bien loin du romantisme. Baudelaire entreprenait Bermudez de Castro sur Balzac, qu'il ne pouvait souffrir, et que l'Espagnol magnifiait; à bout d'arguments, il le clouait d'un : « Apprenez, monsieur, que les admirateurs de Balzac se flairent entre eux, à la manière des chiens ! »

Evidemment je ne saurais dédier ce jugement à notre ami Marcel Bouteron, le grand balzacien qui sera le premier à en rire. Aimant à étonner son public, Baudelaire dépassait souvent le but, et ses intempérances de langage ne furent pas sans lui créer des ennemis et fournir beaucoup à la détestable légende dont on a tant de mal à débarrasser sa mémoire.

Mais le tableau est amusant : il est la pleine confirmation de la lettre de Poulet-Malassis à Champfleury, les dates 1850-1852, la topographie, tout concorde : la rue du Petit-Lion-Saint-Sulpice, allant de la rue de Condé à la rue de Seine et à la rue de Tournon, et la rue du Petit-Bourbon, qui lui faisait suite, ont formé, en 1851, la rue Saint-Sulpice. Entre le chartiste — Poulet-Malassis avait obtenu, non sans peine, le 12 décembre 1849, sa « réintégration à l'Ecole des Chartes, avec la dispense d'âge, dont il a besoin pour recommencer le cours de 1re année », — et le poète la connaissance est rapide. Dès le 8 mai 1850, Baudelaire demande à Gérard de Nerval deux billets pour Malassis : « Vous avez vu Malassis avec moi,

ajoute-t-il, je serais heureux que vous le connussiez. » Et cette connaissance ne tarde pas à tourner à l'amitié, l'amitié telle que la comprenait Malassis, c'est-à-dire jusqu'à la bourse.

Après une seconde année peu brillante (douzième sur quatorze aux examens de juillet 1851), Poulet-Malassis renoncera d'ailleurs au diplôme d'archiviste-paléographe. Le coup d'Etat, la mort de son père, lui font interrompre ses études : il rentre à Alençon pour y reprendre les presses ancestrales, puis devenir éditeur et enfin libraire. Pour le fantaisiste, épris de littérature, qu'était Poulet-Malassis, n'était-ce pas courir à la faillite? — PIERRE DUFAY.

§

Un pont ignoré de Perronet? — Le pont d'Iéna, dont il fut question ici à deux reprises (*Mercure de France*, 1. x. 1935, p. 222, et 15. vi. 1936, p. 666), avait été précédé d'un pont de bateaux construit pour la fête de la Fédération du 14 juillet 1890. Un accident assez grave s'y produisit, dont nous avons trouvé la mention de la main d'un témoin, sur un plan du Champ-de-Mars, édité spécialement à l'occasion de la fête, et ce pont de circonstance fut rapidement démoli, comme en fait foi la lettre inédite suivante, adressée par Bailly, maire de Paris, à Perronet.

Paris, le 17 août 1790.

J'ai reçu, Monsieur, les deux raports (*sic*) sur l'affaire du Sr Lucien Noël et la demande du Sr Tonloi, ainsi que la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire le 10 de ce mois. Je vous prie d'en recevoir mes remerciements. Je vais envoier l'extrait de votre lettre à M. Cellerier et l'engager à faire démolir promptement le reste du Pont de Bateaux du Champ-de-Mars et y faire trouver le Sr Guerne pour qu'il reconnaisse ses droits.

J'ai l'honneur d'être, avec un sincère attachement, Monsieur, votre très humble et très obéissant serviteur.

J. BAILLY.

Mais cette lettre semble poser la question de la paternité du pont de bateaux, et la résoudre en faveur de Perronet qui, âgé alors de 82 ans, terminait le pont de la Concorde. Nous ne nous souvenons pas d'avoir trouvé mention de cette œuvre éphémère, à laquelle le grand bâtisseur de ponts ne devait pas attacher d'ailleurs beaucoup d'importance, dans l'article qui lui a été consacré jadis par M. de Nartein, dans les *Annales des Ponts et Chaussées*.

Notons que c'est près de la tête de ce pont disparu que Bailly devait être guillotiné peu après, comme on sait. — ROBERT LAULAN.

§

A propos du suaire de Cadouin. — Nous avons reçu la lettre suivante :

Tours, le 17 décembre 1936.

Monsieur le Directeur du *Mercure de France*,

A la lecture de l'article de M. le Docteur Brotteaux, dans le *Mercure* du 1er décembre 1936, je me suis ému du passage où l'auteur se demande si des bulles pontificales mettent en jeu le dogme de l'infaillibilité du Pape.

J'ai consulté sur ce point un ecclésiastique qui, à l'occasion du suaire de Cadouin, a tenu à me répondre à la fois sur la position de l'Eglise relativement aux suaires et sur l'infaillibilité pontificale dans le cas du suaire de Cadouin.

Je pense que ces détails pourront intéresser les lecteurs du *Mercure*..

Veuillez agréer, etc.

G. JOUBERT.

Voici la réponse dont parle la lettre qu'on vient de lire :

I. *La position de l'Eglise sur les Suaires.*

a) « Le nombre des suaires connus en Europe atteint la quarantaine. » (Baudot, Dictionnaire des connaissances religieuses, au mot *Suaire*), soit *« partie* du vrai suaire », soit *reproduction* du suaire.

Il serait par trop étrange que l'Eglise authentifie tous ces suaires.

b) Or, elle doute de leur authenticité; ainsi, en 1390, une bulle de Clément VII déclare, au sujet du suaire actuel de Turin : « non est verum sudarium... Sed quœdam pictura », mais cette même bulle autorise l'exposition publique.

c) Théologiquement, « un suaire de N. S. J. C., vrai ou peint, ne peut pas être l'objet d'un autre culte que *relatif* à la personne de notre divin Rédempteur; pour l'un comme pour l'autre, Dieu, qui regarde le cœur, fera des prodiges si la foi de l'adorateur les mérite ». (Baudot, art. cité.)

Le suaire ne jouerait alors que le rôle d'une statue ou d'une peinture qui centralise, concrétise la dévotion des fidèles, mais le culte ne s'adresse ni à la statue, ni au suaire.

De même, la vertu du miracle ne peut être attribuée à un ossement, à un morceau d'étoffe, mais à Dieu qui agit pour les âmes. (Rien ne prouve que ce manteau arabe de Cadouin n'ait pas touché le Saint-Sépulcre, comme les pèlerins avaient coutume de faire pour des objets qu'ils rapportaient précieusement.)

II. *L'infaillibilité pontificale dans le cas du suaire de Cadouin.*

a) On ne peut la tirer du mot « bulle », terme qui désigne les actes du Pape en tant que tel, et qui tire son nom du sceau de métal qui la ferme. Une bulle n'est même pas signée du Saint-Père, mais du cardinal préfet de la Chancellerie. Sans doute, elle a une certaine solennité, mais ne s'adresse pas à l'Eglise universelle. Dans ce cas, nous aurions une Lettre encyclique, ou, s'il s'agissait d'un acte important du pouvoir doctrinal, une Constitution.

b) Or, le Souverain Pontife est infaillible : 1° quand il parle en tant que docteur de la chrétienté entière et s'adresse à l'Eglise entière; 2° quand il enseigne une doctrine révélée concernant la foi ou les mœurs; 3° quand il agit avec la volonté de donner une décision dogmatique (définition du concile du Vatican).

Pratiquement, Rivière (dict. cité, article *Pape*) conclut : « Pour que le Pape soit infaillible, il faut que son acte présente une définition, c'est-à-dire qu'il vise un point de doctrine et qu'il ait pour but de le trancher catégoriquement. D'où il suit que ne sont pas infaillibles, même en matière doctrinale, les actes qui imposent ou interdisent une attitude *pratique*... une décision d'ordre strictement local. »

Dans le cas du suaire de Cadouin : 1° Les bulles ont pour but de permettre une vénération d'une relique qui développe une dévotion *locale* au Christ mort et, par cette mort, Rédempteur. 2° On ne peut prétendre que l'authenticité du suaire, même serait-elle affirmée par le Saint-Siège, touche une doctrine révélée, c'est-à-dire donnée par Notre-Seigneur et contenue au moins implicitement dans l'Ecriture Sainte. 3° La seule affirmation que l'on puisse tirer de ces bulles, c'est l'enseignement constant de l'Eglise sur la mort et la résurrection salvatrices du Sauveur.

Le reste est œuvre d'histoire et non plus de doctrine, et, sur ce point-là, l'Eglise laisse liberté totale aux savants sérieux : l'œuvre de Mgr Duchesne est là pour l'attester.

§

Sur l'origine du mot « orgueil ». — Voici quelques exemples régionaux qui confirment sur un point l'intéressante note de M. Ris (*Mercure*, 15-XI, p. 220).

Orquevaux (Hte-Marne), tardivement Obscura Vallis, possède un vallon rocheux qui se termine en une « coquille » de pierre, nommée le Cul-du-Cerf.

Au sud-ouest de Beaune, Orches (Orcadus en 852) est bâtie dans une contrée accidentée et rocheuse, à la base d'escarpements bajociens.

Aussi bien que la culture de l'orge à Orges (Hte-Marne), les circonstances géologiques, quoique moins caractéristiques, ont dû intervenir dans la dénomination d'Orgeux (à l'est de Dijon), ainsi que de certains des nombreux Orc... et Org... qui figurent dans les dictionnaires des communes et les dictionnaires topographiques.

Roc, roche, avaient d'ailleurs pris au moyen âge, comme motte et mont, le sens de forteresse élevée sur une hauteur. D'où certains Roquefort, Rochefort, Rocheprise, etc... et peut-être les lieux-dits qui ont fourni précisément le patronyme Montorge et le pseudonyme Montorgueil. — JEAN LAGORGETTE.

§

D'après la communication faite par M. Ris au docteur Paul Voivenel, le mot *orgueil* viendrait d'une racine des langues primitives, *orc* ou *org*, qui signifierait pierre ou rocher. Cette hypothèse serait validée par le nom de la petite ville d'Orgon, en Provence, au sud de Cavaillon et à l'est de Saint-Rémy et des Baux.

Dans ses environs immédiats se dresse un très curieux cirque de rochers qui est célèbre parmi les géologues. Cette roche, nous disent-ils, est si bien caractérisée qu'elle a donné son nom à un étage de l'Infra-crétacé : l'Urgonien.

Les alpinistes, par la pratique, la connaissent bien. C'est une roche calcaire dont la dureté lui a valu de résister plus que d'autres assises, et elle forme le sommet de nombreuses montagnes

des Alpes extérieures. Par exemple à peu près toutes les cimes de la Chartreuse et du Vercors, la plus typique étant le fameux mont Aiguille, échelé en 1492 sur l'ordre du roi Charles VIII, et décrit ensuite par Rabelais.

Si donc *orgueil* et *urgonien* ont la même étymologie, il y a là, à tout le moins rétrospectivement, un symbole non négligeable. — P. G.

§

Au sujet d'un inédit de Moréas (1). — L'article de M. Marcel Coulon appelle la petite observation que voici. C'est dans l'*Aioli* du 7 mars 1893, et non du 27 juillet 1891, que Marius André a publié la traduction provençale (remarquablement fidèle) de *l'Aucassin et Nicolette* de Moréas. Mais c'est bien dans l'*Aioli* du 27 juillet 1891 que Mistral a donné cette poésie, *Tremount de Luno,* dans laquelle (note 4), M. Coulon remarque la curieuse *ressemblance spirituelle* avec la *Galatée* du *Pèlerin passionné.* (Et justement la traduction de M. André porte en tête une strophe de *Tremount de Luno.*) Or le *Pèlerin passionné* fut édité la même année 1891. Ce qui achève de prouver l'impossibilité d'influence de l'un des poètes sur l'autre, en dépit d'un certain truchement que j'aperçois possible, mais combien... chimérique, et dont parler m'entraînerait au delà de ce que je tenais à préciser. — L. TEISSIER.

§

Un témoignage américain sur Ernest Raynaud.

Madison, Wisconsin, U. S. A.

16 novembre 1936.

Monsieur le directeur du *Mercure de France.*

Cher Monsieur,

Je viens de lire la nouvelle de la mort d'Ernest Raynaud, annoncée dans le dernier numéro du *Mercure.* Je me sens forcé d'ajouter aux témoignages d'affection que cette perte devra susciter celui d'un Américain dont il ne se serait pas souvenu, mais qui lui est redevable d'un après-midi de causerie et de conseil bien précieux. C'était en janvier 1930. Boursier de l'*American Field Service,* je travaillais depuis dix-huit mois à la documentation d'une thèse sur Baudelaire, quand je lui ai écrit pour demander un rendez-vous. La façon dont il m'a reçu, jeune étudiant étranger, fait honneur à l'obligeance des hommes de lettres français et ne s'effacera pas de mon souvenir.

WILLIAM T. BANDY
Maître de conférences,
University of Wisconsin.

(1) Voir *Mercure de France,* 1-XII-1936, p. 274-288.

§

Echos de Salzbourg. — Les fidèles de Salzbourg eurent, en 1936, parmi bien d'autres, une joie inattendue : Paul Stefan qui, en 1935, avait publié une très remarquable et complète monographie d'Arturo Toscanini, leur offrait, comme pendant, une étude non moins excellente sur Bruno Walter, l'autre grand dirigeant attitré du « Festspiel ». Stefan, un des meilleurs écrivains actuels d'esthétique musicale (et dont notamment les ouvrages sur Schubert, Dvorak, l'Opéra de Vienne... font autorité) est doublement cher aux intellectuels français qui lui sont reconnaissants d'avoir successivement et parfaitement traduit et présenté Sainte-Beuve, Alphonse Daudet, Paul Verlaine... Il est à souhaiter qu'en retour ses ouvrages sur Toscanini et Walter puissent être édités en langue française et atteindre ainsi tous ceux qui chez nous s'affirment les fervents de ces deux maîtres incomparables : notre dessein, en ces notes, est seulement de signaler, entre autres, quelques raisons qui ajoutent encore à l'intérêt de la monographie sur Bruno Walter... Elle est précédée en effet, de deux avant-propos dus à Thomas Mann et à notre cher grand Stefan Zweig (qui longtemps résida lui-même à Salzbourg, dans une ravissante demeure à demi-italienne de ce « Kapuzinerberg » tout éclairé encore des séjours du divin Mozart) — et d'un poème de Mme Lotte Lehmann. La grande cantatrice y a exprimé avec une rare intensité son émotion lorsqu'elle chante « avec Bruno Walter au piano ». Et ceci surprendra sans doute la plupart de ses auditeurs français. Car nous sommes bien peu à posséder un précieux petit volume, qui remonte à quelques années déjà : le recueil de poèmes et de proses lyriques d'une sensibilité extrême et d'une rare beauté de forme, publié à Vienne par Lotte Lehmann avec cette simple dédicace : *A mes parents adorés.* Je connais, d'ailleurs, d'autres poèmes plus récents et d'une égale qualité : un être aussi profondément doué pour la poésie ne pouvait pas ne pas apporter, au service de la Musique, l'âme la plus frémissante. Ainsi comprend-on bien que, chez une Lotte Lehmann, si merveilleuse que soit la voix, le vrai miracle vient du cœur...

Lotte Lehmann, Toscanini, Bruno Walter, beaux et grands noms unis constamment au service de la Musique! Car rien n'apparaît stérile comme de rechercher — ainsi que certains s'y complaisent — des oppositions entre les deux maîtres dont Paul Stefan s'est fait l'historiographe inspiré. Pourrai-je simplement résumer ma propre pensée en disant que si Toscanini — le lumineux — nous éblouit toujours de sa triomphante certitude, Bruno Walter

— le pathétique — ne nous touche pas moins en nous associant à ses sublimes angoisses? D'où le vif intérêt qu'a suscité, l'an dernier, en Autriche, la publication en brochure d'une conférence extrêmement importante qu'avait faite Bruno Walter à Vienne sous ce titre significatif : « Les puissances morales de la Musique ». Ce précieux texte est lui aussi encore à peu près ignoré chez nous : j'espère avoir le bonheur de contribuer à le faire connaître, ayant obtenu de Bruno Walter l'autorisation de le traduire et de le présenter. Car il ne saurait être question ici de le résumer, tant est dense déjà ce texte où, comme Bruno Walter me le disait lui-même, il avait tenté de resserrer une matière si riche qu'il en aurait pu remplir tout un volume (souhaitons qu'il ait, un jour, le temps de l'écrire). Le grand musicien y développe quelques idées capitales, et s'applique notamment à mettre en lumière l'influence de la musique, non seulement dans le domaine de la beauté esthétique, mais aussi de la bonté morale. La générosité ardente et le haut spiritualisme de cette étude, appuyée sur des exemples musicaux précis et probants, nous permettent d'avoir une sorte de révélation de l'âme profonde de Bruno Walter. Ainsi comprenons-nous mieux sa puissance irrésistible de dirigeant : l'art suprême du chef d'orchestre n'est pas seulement question de poignet, d'intelligence, de mémoire; il y faut, avant toute chose, ce rayonnement quasi-mystique qui vient du fond même de l'être, et dont, actuellement, un Toscanini et un Walter nous font si miraculeusement éprouver le bienfait... — JACQUES FESCHOTTE.

§

« Ubu Roi » et la chronique parisienne. — En ce temps-là, un certain « Rastignac », qui n'avait rien de commun avec le héros de la *Comédie humaine,* rédigeait le « courrier de Paris » de l'*Illustration.* Cet homme du monde bien pensant pensa le plus grand mal de la farce d'Alfred Jarry. Au lendemain de la première d'*Ubu,* au théâtre de l'*Œuvre,* après avoir fait allusion à l'album illustré par Detaille, J. Béraud, Clairin, Jambon et *tutti quanti,* que Félix Faure se proposait d'offrir au tsar, « Nicolas II a pu lire, dans les journaux parisiens, écrivait-il le 19 décembre 1896, qu'on lui ménageait secrètement un livre admirable pour son jour de l'An ».

Il aura pu lire aussi, dans ces mêmes journaux, qu'on avait crié : *Vive la Pologne!* sur un théâtre parisien et dans une pièce polonaise, qui restera comme la plus notable *fumisterie* de ces derniers temps : *Ubu Roi.*

Ubu Roi! Quand je pense qu'on nous avait donné cette pièce singulière comme un chef-d'œuvre de bouffonnerie rabelaisienne! Du Shakespeare comique, disait-on. Je suis allé au théâtre de l'*Œuvre* sur cette parole et, admirant Shakespeare, je me disposais à admirer *Ubu Roi.* Tout d'abord un jeune homme brun, aux cheveux noirs aplatis sur le front à la japo-

naise, nous a lu une petite conférence sur une table recouverte non pas du banal tapis vert des conférenciers ordinaires (fi donc! c'eût été vulgaire!) mais d'une toile à torchons. Toile à torchons! Est-ce un symbole? C'est possible. Avec les symbolistes, on ne sait jamais. Ce jeune homme distingué d'ailleurs était, me dit-on, l'auteur d'*Ubu Roi*. Je n'ai entendu de sa préface parlée que la phrase finale :

— La scène se passe en Pologne, *c'est-à-dire nulle part!*

Là-dessus, les jeunes esthètes, les botticellistes et les benozzo-gozzolistes, les préraphaëlites ont applaudi à tout rompre; puis, dans un décor peint par un pointilliste ou un japoniste, décor volontairement insensé (où, par exemple, les cheminées servent de portes), la pièce a commencé. Une pièce jouée par des acteurs aux visages couverts de masques en carton, et dont les mouvements imitaient soigneusement les gestes secs et les déambulations saccadées des marionnettes. Ah! je me souviendrai d'*Ubu Roi*. C'est la plus complète plaisanterie qu'on puisse faire à un public. L'auteur est-il sincère ou s'est-il moqué des spectateurs. Toujours est-il que les spectateurs se sont fâchés, le bataillon sacré des esthètes excepté, le dernier carré des symbolistes qui rappelait d'autant plus Waterloo que l'auteur d'*Ubu Roi* avait commencé sa pièce par le mot de Cambronne. Oui, dès le lever du rideau, dès la première phrase, dès le premier mot. Et allez donc!

Quarante ans après, la prose du chroniqueur a gagné en saveur. L'auteur, qu'il ne nommait pas, d'*Ubu Roi*, a pris place parmi les originaux du symbolisme et de la littérature française. C'est, à tout prendre, un sort digne d'envie, et qu'eût envié le faux Rastignac. — AURIANT.

§

M. de Chateaubriand l'a échappé belle. — En marge des *Mémoires d'outre-tombe*, auxquels M. Maurice Levaillant vient de restituer un chapitre inédit, nous sera-t-il permis d'ajouter cette note pittoresque?

Au cours de l'été de 1805, Mme de Chateaubriand séjournait à Vichy, en compagnie de Mme de Coislin, assez curieuse illuminée, qui avait conservé les façons d'une grande dame de la cour de Louis XV, passait ses nuits à écrire dans une langue élégante des volumes de rêveries, et constatait au matin, en les lisant à son amie : « Cela est beau, je puis le dire, car ce n'est pas mon ouvrage; j'ai écrit cela comme saint Jean écrivait l'Apocalypse! »

Le vicomte ayant rejoint sa femme, les époux partirent pour la Suisse, et (bizarre itinéraire) avant d'arriver à Thiers, traversèrent la Dore, dont le nom, relate Mme de Chateaubriand dans ses *Mémoires*, « donna à M. de Chateaubriand une rime qu'il n'avait jamais pu trouver pour un des couplets de sa romance des *Petits émigrés :*

> Ma sœur, te souvient-il encore
> Du château que baignait la Dore?...

Telle fut la part de l'élégie, au cours du voyage; mais voici celle du drame.

Entre Thiers et Roanne, poursuit Mme de Chateaubriand, nous fûmes obligés de coucher dans une auberge isolée dans la montagne; nous voulions continuer notre route, mais l'aubergiste, qui était en même temps maître de poste, s'y opposa, prétendant que les chemins étaient impraticables la nuit. Une âme charitable qui nous rencontra, nous promenant en attendant le souper, nous avertit de nous tenir sur nos gardes parce que l'auberge avait mauvaise réputation et que plusieurs voyageurs y avaient disparu. M. de Chateaubriand ne fit que rire de l'avis, mais je passai une nuit horrible, croyant voir à chaque instant la fatale trappe s'ouvrir pour donner passage à une demi-douzaine d'assassins. Il ne nous arriva cependant d'autre malheur que de faire un très mauvais souper et de passer la nuit sans dormir. Nous partîmes sains et saufs; mais quelques mois après, nous apprîmes que l'aubergiste et sa femme avaient été arrêtés et exécutés après avoir été convaincus de plusieurs assassinats.

Il faut convenir que cette sinistre auberge ressemblait furieusement à celle de Peyrebeille, qui devait acquérir, quelques lustres plus tard une sinistre renommée, et qu'elle a pu lui servir en quelque sorte de modèle.

Imagine-t-on égorgé comme un pourceau, et se consumant dans un four de campagne, celui qui eut un tel souci de l'âpre majesté de sa dernière demeure, et qui s'entendait si bien à l'aménagement des tombeaux, — comme disait Anatole France? Beau sujet de méditations, en face du Grand-Bé, pour ses admirateurs! — ROBERT LAULAN.

§

Pour apprendre notre alphabet.

Monsieur le Directeur du « Mercure de France ».

Monsieur,

Dans les carnets du poète russe Pouchkine (années 1829-1831) se trouve une « tragédie » française, *Eno et Ikaël*, sans indication de provenance, sorte d'aide-mémoire pour apprendre l'alphabet français.

Elle a dû fortement amuser Pouchkine lycéen et ses jeunes camarades.

Permettez-moi de vous signaler cette œuvre que je recopie in-extenso. Si cette « tragédie » est tombée en oubli, ne pourriez-vous pas lui prêter les pages de votre revue pour le divertissement des lecteurs? Toutefois, à mon étonnement, les lettres *u* et *v* ne s'y trouvent pas. Est-ce une omission de Pouchkine?

Je vous prie d'agréer, etc... — N. PODDEREGUINE.

Voici la « tragédie » dont parle notre correspondant :

ENO ET IKAEL. Tragédie.

Personnages :

Le prince Eno.
La princesse Ikaël, amante du prince Eno.
L'abbé Pécu, rival du prince Eno.
Ixe, garde du prince Eno.
Igrec, —
Zède, —

SCÈNE UNIQUE.

Le prince Eno, la princesse Ikaël, l'abbé Pécu. Gardes.

Eno. — Abbé! Cédez...

L'abbé. — Eh! f...

Eno (mettant la main sur sa hache d'arme).

J'ai hache...

Ikaël (se jetant dans les bras d'Eno). Ikaël, aime Eno!

(Ils s'embrassent avec tendresse).

Eno (se retournant vivement). Pécu est resté. Ixe, Igrec, Zède!... Prenez monsieur l'abbé et jetez-le par la fenêtre.

§

Errata. — Dans l'article de Marcel Coulon, *Un inédit de Moréas* (*Mercure* du 1er décembre), lire : page 279, lignes 7 et suiv. « méthode que leur préface exprime en disant : Ici j'*adapte,* n'en prenant qu'à mon aise... », au lieu de : « Ici j'*adopte* » ;

Page 280, lignes 11 et 12 : « Moréas trouve mieux sonnant d'enlever *onze unités* aux cent chevaliers du texte », au lieu de : « *une unité* ».

§

Le Sottisier universel.

Ils s'agenouillent et, toujours avec le même tremblement, doivent se renverser en arrière et toucher le sol avec leur tête; ainsi pliés comme des vers de terre coupés en deux, ils se trémoussent au milieu des clameurs. — *Marianne,* 2 octobre.

Dr Cabanès : *Mœurs intimes du passé... Le Règne de la chaise à percer.* — Catalogue de la librairie Nourry, mars 1936.

Ainsi, pour *Carmen,* nous avons écouté un don José jeune et fort, d'une voix puissante et dramatique, qui, malgré quelques petites détonations, a fasciné le public par sa chaleur. — *Comœdia,* 22 novembre.

Il leur reste la consolation de se prendre pour l'auguste nombril du monde et de se répandre en plaintes aigres contre les déserteurs de ce nombril méconnu. — *La Lumière,* 19 décembre.

Une allocution de bienvenue a été adressée à l'ambassadeur par le président du cercle, qui l'en remercia en termes émus. — *Figaro,* 5 décembre.

Sur l'immeuble portant le n° 50 de la rue de la Chaussée-d'Antin, où mourut, il y a cent ans, le grand musicien tchécoslovaque Antonin Reicha, ... une plaque commémorative a été apposée. — *Le Temps,* 3 décembre.

Un aventurier nommé Frédéric Hulin, qui se faisait appeler « marquis de Champvans », qui comparaissait hier devant la 13e chambre correctionnelle pour escroquerie et trafic d'influence, a été condamné par défaut à un an de prison. — *Le Journal,* 17 novembre.

UN CULTIVATEUR TUÉ PAR UN CHAUFFARD. *Le cadavre du malheureux a été ensuite dévalisé par un passant* [Titre et sous-titre d'article]. — Agen, 11 décembre... L'autopsie ordonnée par le parquet a démontré que M. Péribère, qui portait de graves blessures au crâne, avait été écrasé par un chauffard et volé ensuite par un passant. — *Petit Parisien,* 12 décembre.

Manière de fabriquer immédiatement une équerre très juste. — Prenez un morceau de papier, pliez-le sans soin. Repliez-le sur lui-même avec attention, de façon que le second pli recouvre bien exactement le premier. Vous obtiendrez alors la plus juste des équerres. — *L'Auvergnat de Paris,* 5 décembre.

COQUILLES

Dans un vigoureux article donné à notre confrère *Grégoire...* — *Le Bien Public,* 2 août 1936.

C'est, poursuit M. Sokoline (U. R. S. S.), le rôle de la machine de créer le loisir indispensable à l'élévation intellectuelle et cultuelle. — *L'Information,* 16 juillet.

Le Gérant : JACQUES BERNARD.

Typographie Firmin-Didot, Mesnil (Eure). — 1937.

BULLETIN FINANCIER

L'année 1936 s'est terminée par une séance qui ne résume point les condi-ns de la Bourse de Paris durant les douze mois antérieurs, mais prépare venir. Nos rentes ont marqué un mouvement de reprise très net, dû essen-llement aux déclarations optimistes faites par les représentants des pou-irs publics au cours de la discussion du budget de 1937 et de la réforme cale. Les valeurs de matières premières ont été recherchées en prévision ıne nouvelle hausse des prix. Bref, dans l'ordre habituel, les divers com-rtiments du marché financier se raniment.

L'Emprunt de la Défense Nationale

Dès la fin de décembre, l'attention des milieux financiers a été retenue r les avantages *exceptionnels* consentis aux souscripteurs des nouvelles ligations du Trésor. Elles forment, rappelons-le, deux catégories émises pair, portant l'une et l'autre jouissance du 15 décembre 1936; les térêts seront payables semestriellement, à terme échu, les 15 juin et décembre de chaque année, et, pour la première fois, le 15 juin 1937. s obligations de l'une et l'autre catégorie seront délivrées en coupures 200, 500, 1.000, 10.000 et 100.000 francs de valeur nominale. Elles seront emptes de toute taxe spéciale frappant les valeurs mobilières.

Les obligations de la *catégorie A* porteront intérêt au taux annuel de l/2 %; elles seront remboursables dans trois ans, le *15 décembre 1939,* à 0 % de leur nominal. Ces obligations A ont été réservées aux détenteurs ɔr ou de récépissés d'or délivrés par la Banque de France. En échange s récépissés d'or, il a été délivré des certificats négociables, au porteur, ɔrésentant le droit à la souscription d'un capital de 100 francs des obli-tions du Trésor 3 1/2 % 1936 catégorie A. De la sorte, les personnes qui possédaient pas d'or ou de récépissés d'or ont pu, par l'achat en Bourse certificats négociables, s'assurer les avantages exceptionnels réservés aux ıscripteurs privilégiés des obligations A.

Les obligations de la *catégorie B* ont été réservées aux détenteurs des Bons Trésor à six mois ou à un an, émis de juillet à septembre 1936 et appelés ns Auriol. Ces bons ont une valeur de souscription égale à leur valeur minale, quelle que soit leur échéance. Leur taux d'intérêt annuel a été é à 4 %. Elles seront remboursables dans neuf ans, le *15 décembre 1945,* l40 % de leur nominal.

Les obligations A et B seront admises à toute époque en paiement des oits de succession, à concurrence de 30 % de ces droits en ce qui ncerne les obligations A et de 20 % en ce qui concerne les obligations B. ıel que soit leur porteur, les deux catégories d'obligations seront reçues ur la liquidation des droits de succession à raison de 140 francs pour 0 francs de valeur nominale, plus la portion du coupon courue le jour de remise.

Les nouvelles obligations du Trésor présentent ainsi les avantages réservés x bons du Trésor; aussi bien sont-elles escomptables dans les mêmes nditions. Elles offrent en outre des avantages fiscaux très particuliers qui ır assurent un large marché. Les porteurs d'or qui ont cédé leur métal à Banque de France dans les conditions prescrites par la loi, et les porteurs récépissés d'or, ainsi que les souscripteurs de Bons Auriol, vont béné-ier, par la prime de remboursement à 140 % dans trois ou neuf ans qui ır est consentie, de la hausse du métal jaune, plus un intérêt substantiel.

Il y a lieu d'ajouter que la thésaurisation est devenue une mauvaise affaire, ıintenant que les prix montent et que l'activité commerciale renaît partout ns le monde.

Le Masque d'Or.

MERCVRE DE FRANCE

26, RVE DE CONDÉ, PARIS (6e)

R. C. SEINE 80.493

Littérature, Poésie, Théâtre, Beaux-Arts, Philosophie
Histoire, Sociologie, Sciences, Critique, Voyages, Bibliophilie
Littératures étrangères, Revue de la Quinzaine

VENTE ET ABONNEMENT

Les abonnements partent du premier numéro de chaque mois

FRANCE ET COLONIES

Un an : 85 fr. | 6 mois : 46 fr. | 3 mois : 24 fr. | Un numéro : 6 fr.

ÉTRANGER

1° Pays ayant accordé le tarif postal réduit :

Albanie, Allemagne, Argentine, Autriche, Belgique, Brésil, Bulgarie, Canada, Chili, Colombie, Congo Belge, Costa Rica, Cuba, Danemark, Dantzig (ville libre de), République Dominicaine, Egypte, Equateur, Espagne, Esthonie, Ethiopie, Finlande, Grèce, Guatemala, Haïti, Honduras, Hongrie, Lettonie, Liberia, Lithuanie, Luxembourg, Maroc (zone espagnole), Mexique, Nicaragua, Panama, Paraguay, Pays-Bas, Perse, Pologne, Portugal et colonies, Roumanie, Russie, Salvador, Suisse, Tchécoslovaquie, Terre-Neuve, Turquie, Union Sud-Africaine (Cap, Natal, Orange, Transvaal, Swaziland, Territoires sous mandat de l'Afrique du Sud-Ouest), Uruguay, Vénézuela, Yougoslavie (Serbie-Croatie-Slovénie).

Un an : 105 fr. | 6 mois : 56 fr. | 3 mois : 29 fr. | Un numéro : 6 fr .75

2° Tous autres pays étrangers :

Un an : 125 fr. | 6 mois : 66 fr. | 3 mois : 34 fr. | Un numéro : 7 fr. 50

En ce qui concerne les ***Abonnements étrangers,*** certains pays ont adhéré à une convention postale internationale donnant des avantages appréciables. Nous conseillons à nos abonnés résidant à l'étranger de se renseigner à la poste de la localité qu'ils habitent.

On s'abonne à nos guichets, 26, rue de Condé, chez les libraires et dans les bureaux de poste. Les abonnements sont également reçus en papier-monnaie français et étranger, mandats, bons de poste, chèques postaux, chèques et valeurs a vue, coupons de rentes françaises nets d'impôt à échéance de moins de 3 mois. Pour la France, nous faisons présenter à domicile, sur demande, une quittance augmentée d'un franc pour frais.

Il existe un stock important de numéros et de tomes brochés, qui se vendent quel que soit le prix marqué : le numéro 5 fr.; le tome autant de fois 5 fr. qu'il contient de numéros. Port en sus pour l'étranger.

Chèques postaux — Les personnes titulaires d'un compte-courant postal peuvent s'abonner par virement à notre compte de chèques postaux, PARIS-259-31 ; celles qui n'ont pas de compte-courant peuvent s'abonner au moyen d'un chèque postal dont elles se seront procuré l'imprimé soit à la poste, soit, si elles habitent un lieu dépourvu ou éloigné d'un bureau, par l'intermédiaire de leur facteur. Le nom, l'adresse de l'abonné et l'indication de la période d'abonnement devront être très lisiblement écrits sur le talon de correspondance.

Les avis de **changements d'adresse** doivent nous parvenir, accompagnés d'un franc, au plus tard, le 6 et le 22, faute de quoi le numéro va encore une fois à l'ancienne résidence. A toute communication relative aux abonnements doit être jointe la dernière étiquette-adresse.

Manuscrits. — Les auteurs non avisés dans le délai de DEUX MOIS de l'acceptation de leurs ouvrages peuvent les reprendre au bureau de la revue, où ils restent à leur disposition pendant un an. Pour les recevoir à domicile, ils devront envoyer le montant de l'affranchissement.

COMPTES RENDUS. — Les ouvrages doivent être adressés **impersonnellement** *à la revue. — Les envois portant le nom d'un rédacteur, considérés comme hommages* **personnels** *et remis intacts à leurs destinataires, sont ignorés de la rédaction et par suite ne peuvent être ni annoncés, ni distribués en vue de comptes-rendus.*

TYP. FIRMIN-DIDOT & Cie. — MESNIL. — 1937.